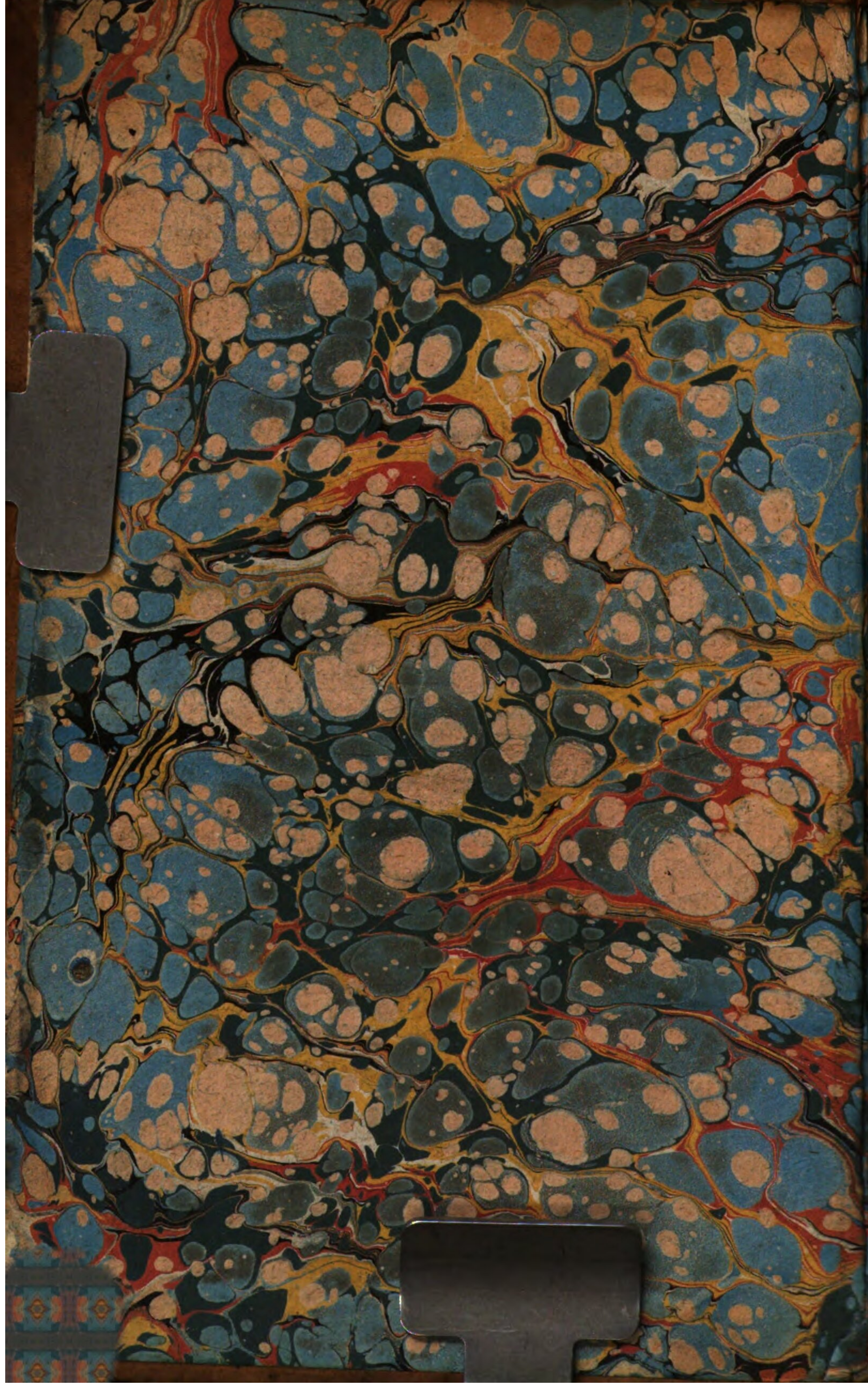
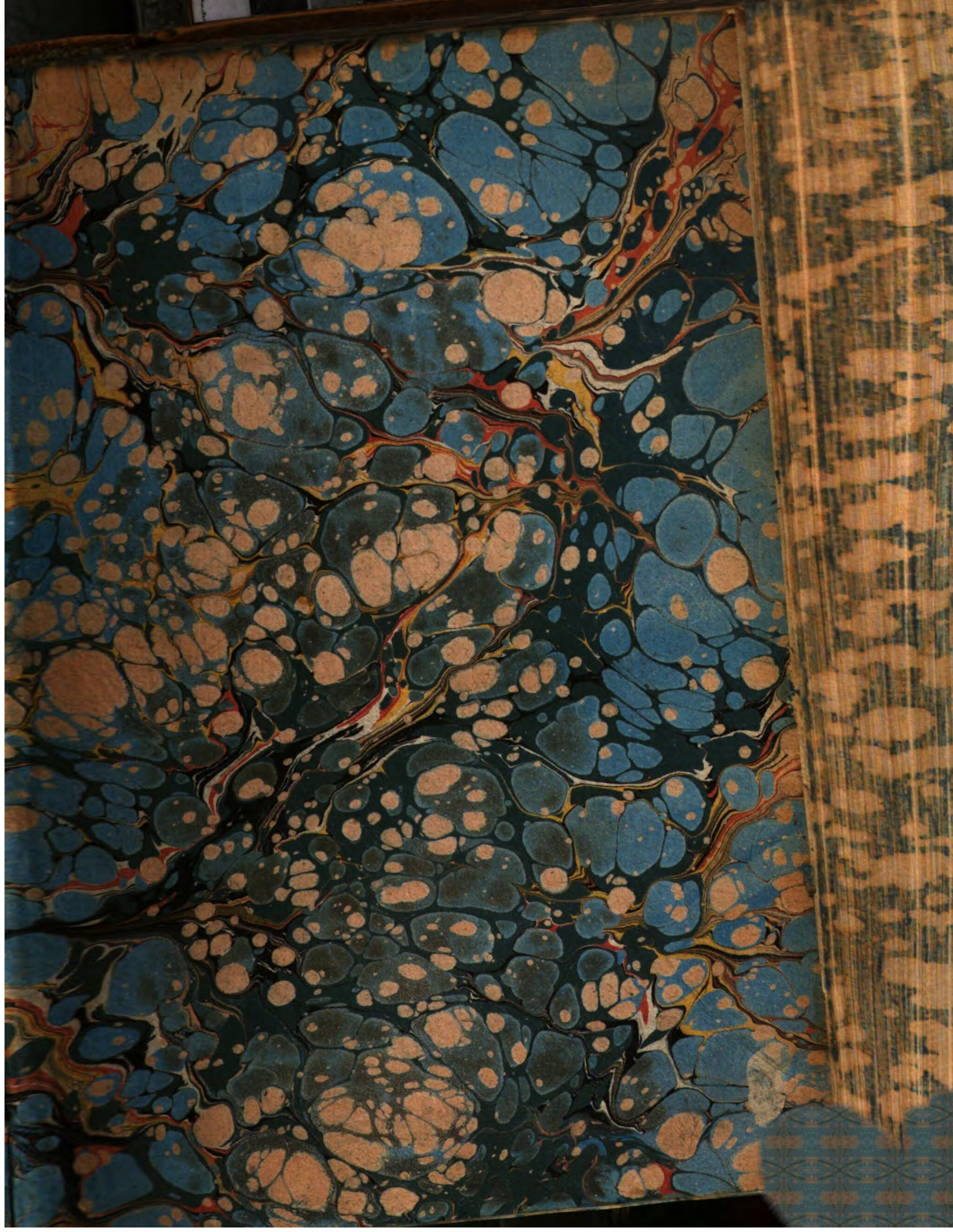








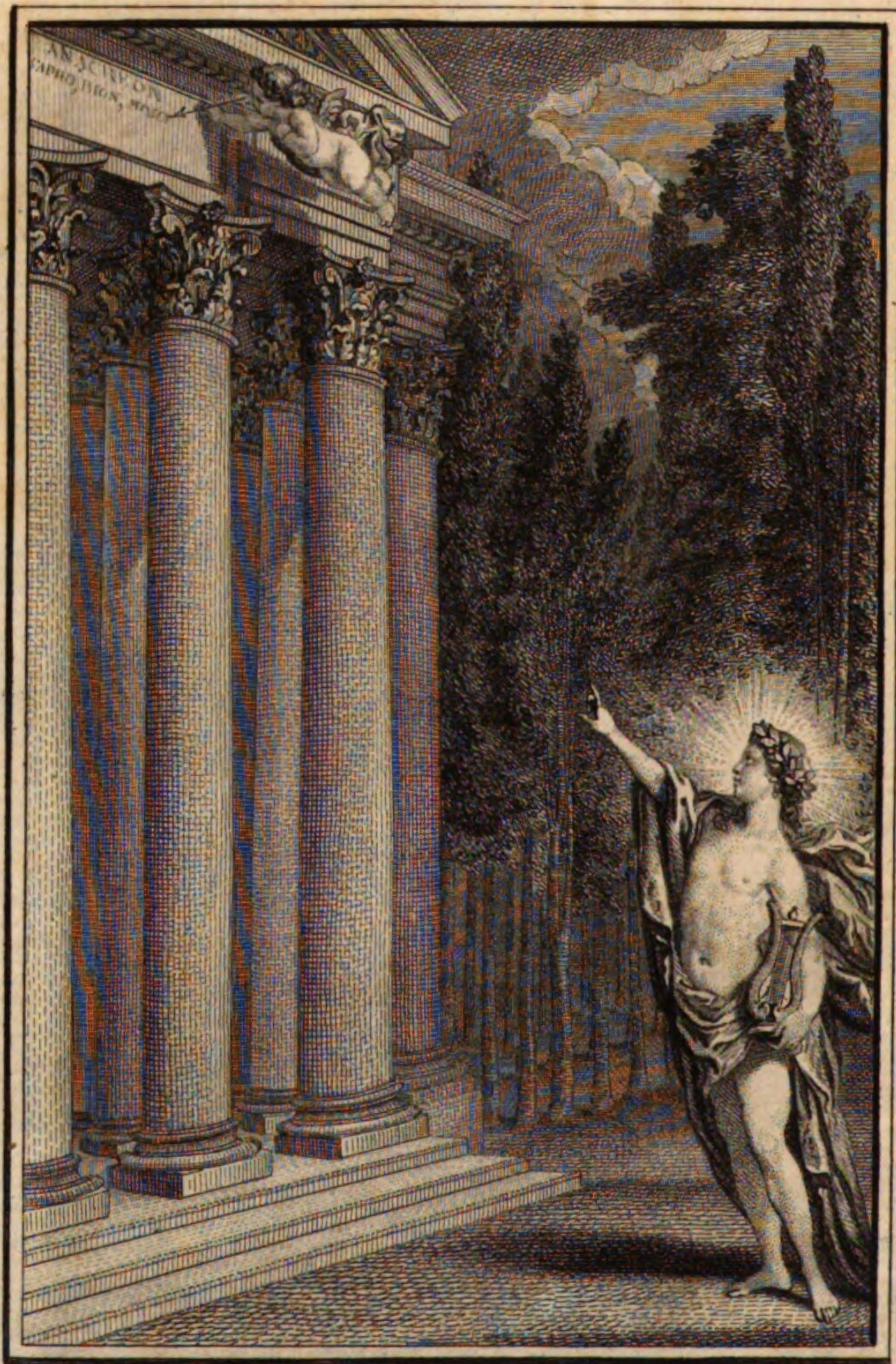
~~A. Gr. a. 265~~

Rar. 232

Anacreon

Oct 2 1125³

Auct. Gr. Vet. 27. p. 164.



Ch. Eisen. inv.

Masparé scul.

ANACRÉON,

SAPHO,

BION ET MOSCHUS,

Traduction nouvelle en Prose,

SUIVIE

DE LA VEILLÉE DES FÊTES DE VÉNUS,

Et d'un choix de Pièces de différens Auteurs.

PAR M. M*** C**.

Je borne aux doux fruits de leurs plumes
Ma Bibliothèque & mes vœux. GRESSET.



A PAPHOS,

Et se trouve à PARIS,

Chez LE BOUCHER, Libraire, Quai des Augustins,
à la Prudence.

M. DCC. LXXIIL





A M A D A M E
L A P R I N C E S S E
D E C H * * * *

M A D A M E,

*Pouvois-je hésiter un moment à vous
offrir la nouvelle traduction des Poètes
les plus agréables & les plus délicats de
l'antiquité ! Les Poësies inspirées par*

É P I T R E.

*les Graces ne doivent paroître que sous
les auspices des Graces. La beauté
seule a le droit de se parer des fleurs
brillantes des prairies , d'en respirer le
doux parfum , & de ceindre son front
des guirlandes légères de lis & de roses.
J'aurois désiré , MADAME , que la
fraîcheur , & le tendre coloris des Poë-
sies que j'ose vous présenter ; ne se
fussent point altérées entre mes mains :
je serois sûr de votre suffrage.*

Je suis avec un profond respect ,

MADAME,

Votre très-humble & très-
obéissant Serviteur ,

M*** C**.



AVERTISSEMENT.

IL feroit inutile de faire une longue Differtation fur la manière de traduire les Anciens. Chaque Traducteur a fon fyftême particulier. Le Public éclairé jugera, d'après ma traduction, des principes que j'ai fuivis. Je fouhaite que mon travail foit agréable à cette portion charmante qui fait les délices de la Société. Les Savans ont peut-être trop négligé le commerce de ce fexe enchanteur, que l'on doit toujours confulter en matière de goût & de délicateffe. Les Femmes ont en effet le tact très-fin, & le jugement exquis. Elles poffèdent, pour ainfi dire, toute la fleur de l'efprit.

ij *A V E R T I S S E M E N T.*

Remi Belleau , de la Fosse , Regnier , Gacon , de Longepierre , &c. ont traduit en vers les Odes d'Anacréon. Chaulieu est peut-être le seul qui eût dû les traduire : mais ce voluptueux épicurien , ce paresseux aimable , fuyoit le travail & la contrainte : il vouloit produire sans effort des pièces , qui , quoique négligées , n'en portent pas moins l'empreinte du génie.

M^{me} Dacier nous a donné une traduction en Prose d'Anacréon & de Sapho. Je n'en ferai point ici la critique : je me contenterai de citer ces mots qu'on lit dans le *nouveau Dictionnaire Historique* , par une Société de Gens de Lettres , 1772. « Les Poësies d'Anacréon semblent avoir été

AVERTISSEMENT. iij

» dictées par les Amours & les Gra-
» ces. L'antiquité , & même notre fié-
» cle n'ont point fourni d'Auteur qui
» ait pu égaler ce style délicat & fa-
» cile , cette mollesse élégante , cette
» négligence heureuse qui fait son ca-
» ractère. La France n'a eu que la
» Fontaine à lui comparer. *On ne par-*
» *le plus des versions de M^{me} Dacier*
» *en prose , de Belleau en vers , & de*
» *quelques autres postérieures.* »

J'ai consulté pour Anacréon & Sapho toutes les éditions & les meilleurs Commentaires. Les connoisseurs distinguent sur tout l'Édition charmante de M. Capperonnier.

Je ne puis m'empêcher de dire un mot sur le célèbre Henri Etienne. Cet homme savant & profond , nous as-

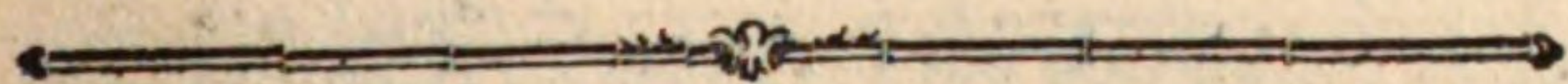
fure qu'il a tiré de l'oubli , au péril de sa vie , les Odes d'Anacréon. La version qu'il nous en a donnée en vers Latins , est encore la meilleure : elle fait du moins sentir en partie les graces de l'original ; avantage précieux que n'ont aucunes de nos traductions Françoises plus modernes.

Au lieu d'accompagner ma traduction de notes séches & grammaticales , j'ai préféré d'offrir au Lecteur des morceaux de Poësies analogues , puisées dans nos meilleurs Poëtes François. Je ne connois aucune traduction entière en prose des Idylles de Bion & de Moschus. Les Epigrammes Grecques, les *Loisirs d'un Poëte*, des fragmens d'Anacréon & de Sapho , n'avoient point encore été traduits.



V I E

D'ANACRÉON.



Je vois sortir l'ombre volage
D'Anacréon ce tendre Sage,
Le Nestor du galant rivage,
Le Patriarche des Amours.

GRESSET.

ANACRÉON, Poëte lyrique, étoit de Téos, ville & port d'Ionie. Il nâquit vers la seconde année de la cinquante-cinquième Olympiade, environ cinq cents ans avant l'Ere chrétienne, à peu près dans le tems que le grand Cyrus commençoit sa brillante carrière, & que Pysistratè régnoit à Athènes. Les Écrivains varient sur le nom de son père. Après tant de siècles écoulés, & au milieu de cette diversité d'opinions, il est presque impossible de connoître le véritable :

A

quoiqu'il en soit, on en compte ordinairement quatre : Scythinus, Eumélus, Parthénus & Aristocrite. Sa mère se nommoit Êétia.

Il est constant que la famille d'Anacréon étoit distinguée par ses grandes richesses, par sa vertu, par sa noblesse, & surtout par son alliance avec celle de Codrus; enforte que notre Poète étoit parent de Solon, de Dropidas & de Critias. Il n'est parvenu jusqu'à nous que fort peu de détails sur sa vie. Nous allons exposer ici sous les yeux du Lecteur tout ce que nous avons pu recueillir sur cet objet.

Maxime de Tyr rapporte qu'Anacréon, encore fort jeune, se rendit à Mycale, où l'on célébroit une fête en l'honneur de Neptune. Il y avoit ordinairement un concours prodigieux des habitans de toutes les villes d'Ionie, & l'on se livroit à la joie & au plaisir. Anacréon, la tête ceinte d'une couronne de fleurs, un peu échauffé par les fumées du vin, marchoit en chancelant & en chantant. Une nour-

rice qui portoit un enfant sur son bras , se trouve par hasard sur son passage ; il la heurte sans la voir , la renverse , & fait au même instant des imprécations contre ce jeune enfant. La nourrice se relève sans aigreur & sans colère , adresse la parole à Anacréon , le conjure de faire dans la suite l'éloge de l'enfant qu'il vient de renverser. Les Dieux exaucèrent ses vœux. Cet enfant devint dans la suite parfaitement beau. Anacréon l'aima beaucoup , & le célébra dans ses vers. C'est Cléobule. Cette Anecdote me paroît sans vraisemblance , & absolument apocryphe.

Polycrate , tyran de Samos , ce Prince voluptueux & Philosophe , né pour apprécier & honorer les Arts , les Lettres & les talens , voulut attirer à sa Cour Anacréon. Le Poëte hésite quelque tems ; mais entraîné par les grandes qualités de Polycraté , il quitte Abdère , & s'embarque pour Samos. Le tyran le reçut avec la plus grande distinction , & avec toutes les marques de la plus vive amitié. Il lui envoya quelque tems

après son arrivée cinq talens d'or : Anacréon n'ayant pu se livrer au sommeil pendant deux nuits , à cause de cette somme , la renvoya le lendemain , en prononçant ces mots remarquables : *il faut absolument mépriser & dédaigner tout ce qui peut contenir le germe du chagrin & de l'inquiétude.* Polycrate lui demanda pourquoi il lui avoit renvoyé les cinq talens : *je hais* , lui répondit Anacréon avec une noble franchise , *je hais un présent qui m'empêche de me livrer pendant la nuit aux douceurs du sommeil.*

Polycrate goûtoit la société d'Anacréon , entendoit avec plaisir la lecture de ses Poësies. Il l'admit dans son intimité , & le combla de bienfaits. On prétend que notre Poëte rendit le tyran plus doux , plus sociable , plus humain , & qu'il contribua beaucoup à diminuer son faste & sa hauteur.

Elie rapporte qu'Anacréon fit l'éloge de Smerdias , favori de Polycrate , dont il faisoit les plus chères délices. Le jeune Samien sensible aux louanges du Poëte , le paya de toute

sa reconnoissance : Anacréon l'aimoit seulement à cause de son esprit & de la douceur de son caractère. Il n'eut jamais pour lui d'autre attachement. *Que personne au nom des Dieux ne calomnie le Poëte de Téos , & ne l'accuse d'intempérance & d'incontinence* (1) ! Polycrate jaloux de cette amitié réciproque , fit impitoyablement couper la belle chevelure du jeune Smerdias , & comme c'étoit son projet, déshonora ce beau Samien, & causa la plus vive douleur à Anacréon : celui-ci dissimula l'injure & son chagrin ; se

(1) Cette vive exclamation est traduite mot pour mot d'après Elien. Ce témoignage est bien honorable à la mémoire d'Anacréon. Ce Poëte avoit trop de goût, trop de délicatesse dans l'esprit pour s'être livré à des excès énormes , à une passion honteuse , qui avilit & dégrade l'homme , & le place au-dessous de l'animal. Il a fait l'éloge de Bathylle , de Cléobule , de Smerdias , de Mégiste , quoiqu'il ne ressentît pour eux que de l'amitié ; comme il a chanté Bacchus sans s'enivrer. Epicure vivoit sobrement : Horace ne buvoit presque jamais de vin.

Ce que j'avance ici n'est point un paradoxe : le divin Platon donne à notre Poëte le nom de *sage*. Le froid & philosophe Fontenelle dans ses dialogues des Morts , lui fait disputer le prix de la sagesse avec le fameux Aristote , & le Poëte l'emporte sur le Rhéteur.

conduisit avec prudence & modération. Il se contenta de composer des vers, mais tournés avec tant d'art que Polycrate n'en fut point offensé.

Personne n'ignore ce que fit Hipparque en faveur d'Anacréon ; il lui envoya une galère à cinquante rames, & des présens magnifiques. Ce Poëte demeura auprès de ce Prince environ sept ans ; il jouissoit de tous les avantages & de tous les agrémens ; sa vie étoit délicieuse : aussi préféroit-il Athènes à toute autre ville de la Grèce, à cause de la délicatesse, de la douceur, de l'aménité, de la politesse des habitans qui cultivoient & estimoient la Poësie. Pendant son séjour dans la Capitale de l'Attique, il eut pour amis intimes Polycrate, Hipparque, Pythagore, le Médecin Démocède, Simonide, Chérile & plusieurs autres grands Hommes.

A l'âge de quarante-quatre ans, Anacréon s'en retourna dans sa Patrie, quelque tems avant le massacre d'Hipparque par Harmodius & Aristogiton. Il faisoit ses délices d'une

petite maison de campagne, située aux portes de la ville. Il goûtoit en paix le calme & la tranquillité de la vie champêtre, & admiroit voluptueusement les charmes toujours renaissans de la nature. Sa maison étoit dans la plus belle position. L'on découvroit la mer Egée, & l'on dominoit en même-tems sur plusieurs îles éparfes çà & là dans les environs. Anacréon se livroit lui-même aux travaux de la campagne, & présidoit à ses vendanges. Il vivoit délicieusement en Poëte & en Philosophe, au milieu de son petit héritage; goûtoit le bonheur, & le faisoit goûter à tous ceux qui l'environnoient.

Anacréon couloit des jours purs & sereins dans sa maison de campagne, lorsqu'il partit pour se rendre à Téos : il n'étoit suivi que d'un seul domestique, & d'un chien très-fidèle. Le domestique pressé par un besoin, s'éloigna de la grande route, & revint ensuite rejoindre son maître. Il oublia de reprendre le sac qui renfermoit l'argent. Anacréon continue de marcher, sans s'apper-

cevoir que le chien ne le suivoit plus. Arrivé à Téos il ne retrouve point son argent , & ne peut terminer ses affaires. Il reprend peu de jours après le chemin de sa maison de campagne , & , lorsqu'il passoit vis-à-vis de l'endroit , où le domestique s'étoit arrêté , le chien l'aperçut , accourut au-devant de lui , le conduisit auprès du sac , qu'il n'avoit pas quitté d'un instant , & expira ensuite , parce qu'il n'avoit pas mangé pendant tout ce tems. Jean Tzetzès rapporte cette Histoire , dont je ne voudrois pas garantir la vérité ; mais cette fidélité merveilleuse du chien , sa mort touchante , attendrissent. C'est à ce titre que nous avons conservé ce trait singulier.

Anacréon partageoit tout son tems entre les Muses & ses amis. Sans ambition , sans jalousie , il dédaignoit le faste , les cabales , méprisoit la basse flatterie , l'encens des fades louangeurs , ignoroit la médisance , & ne se livroit jamais aux mouvemens de la haine ou de la calomnie. Son ame étoit noble & élevée : il avoit l'esprit enjoué & charmant ;
l'imagination

l'imagination riche & fleurie ; le cœur peut-être plus voluptueux que tendre. Il parvint à une très-grande vieillesse. On rapporte que dans ses dernières années il se nourrissoit de raisins secs , & qu'un pepin s'étant arrêté dans son gosier , le suffoqua (1). Le Poëte le plus aimable , & le plus Philosophe , devoit éprouver une mort douce , & finir , pour ainsi dire , par un sommeil court & paisible. Anacréon mourut à quatre-vingt-cinq ans.

Sa pompe funèbre fut magnifique : on lui éleva un tombeau & une statue à Téos. On trouvoit souvent dans sa Patrie des tableaux , & des médailles qui le représentoient. Du tems de Pausanias on voyoit encore au milieu de la citadelle d'Athènes , la statue de ce Poëte , placée à côté de celles de Périclès & de Xantippe.

D'après les médailles antiques on reconnoît qu'Anacréon avoit une physionomie

(1) On ne peut croire qu'un simple pepin de raisin ait pu étouffer Anacréon. Ce pepin lui causa vraisemblablement une toux violente qui le suffoqua.

fine , délicate , avec une certaine gravité , mêlée d'une douceur aimable , d'une candeur ingénue , d'un calme délicieux. Son extérieur , ses yeux surtout pleins de feu dévoiloient la finesse de son esprit , la gaieté de son caractère , son penchant pour l'amour & les plaisirs : il étoit impossible de ne pas aimer Anacréon.

Ce Poëte composa des chansons à boire , des pièces érotiques , des élégies , des hymnes , des épigrammes , des poësies anacréontiques , ainsi appelées du nom de leur Auteur , un Poëme sur l'amour d'Ulysse pour Pénélope , un autre intitulé le *Songe* : il avoit encore fait des vers sur la Médecine , &c.

Ses Odes seules , & quelques Épigrammes parvenues jusqu'à nous , suffisoient pour l'immortaliser. Chaque Ode est un chef-d'œuvre. La joie , le plaisir & la volupté présidoient à toutes les compositions de ce Poëte gracieux. Tous ses vers prouvent qu'il ne consultoit que son cœur & la nature. Les beautés simples , naïves , touchantes & voluptueuses de sa Poësie , l'ont fait choisir pour

le peintre de Bacchus & de la Reine de Cythère. Quelle molesse inimitable ! quelle négligence aisée, & au-dessus de l'art ! quelle délicatesse charmante de pinceau. Les ris & les jeux n'ont rien produit de plus parfait. Cupidon & Bacchus dirigeoient tour à tour la main de ce Poëte délicat : les Grâces deminues broyoient, en riant & en folâtrant, ses couleurs brillantes, quoique naturelles, & Vénus animoit de son souffle divin des peintures aussi délicieuses. La poésie d'Anacréon est douce, pure, élégante, harmonieuse : ses images agréables, voluptueuses & variées ; tout est rempli d'idées riantes, de tableaux & de descriptions, dont le coloris est tantôt simple & naturel, & tantôt riche & frappant. La nature semble s'y jouer sans parure & sans ornement ; mais embellie de tous ses attraits. Les Odes du Chantre de Téos sont semblables à un ruisseau, dont les eaux pures & argentées coulent avec un doux murmure à travers des prairies émaillées des fleurs les plus simples & les plus odorantes. Une douce volupté

nous enchante , lorsque nous lisons les vers
du Chantre mélodieux de Téos.

Nec , si quid olim lufit Anacreon ,

Delevit atas.

HORAT.

Le voluptueux Anacréon est plus Philofophe qu'on ne fe l' imagine ordinairement. Ses Odes font femées de vérités fublimes fur le mépris des richesses & de la mort. Toute fa morale est enjouée & badine : ses allégories font agréables & bien imaginées : il cache ses leçons fous les fleurs : il moralife au milieu des verres , des danfes , des ris & des jeux. Jamais vieillard ne fut plus aimable & plus fenfé. C'est un Philofophe charmant qui débite d'excellentes maximes , en cueillant des rofes , & en s'abreuvant d'un vin délicieux avec quelques amis choisis , dont il fait les délices.

» Le ftyle d'Anacréon , dit Gravina , est
» fimple , fans fafte , & fait pour fon génie.
» Telles font ses Odes , dont la négligence est
» plus aimable & plus difficile à faifir que les
» plus beaux ornemens. Il femble que tout ce
» qu'il dit , ne peut , ni ne doit fe dire autre-

» ment. Il n'a nulle pompe, & l'on ne s'ap-
» perçoit pas qu'il en manque. Tout semble
» sortir de sa plume sans effort ; mais quelque
» effort que l'on fasse , on ne sauroit l'égalér.
» Il est vif & aimable sans art ; plein de savoir
» sans assaisonnement ; sage , mais sans appa-
» rence de doctrine. Dans ses jeux , ses badi-
» nages & ses petits contes , il mêle plus de
» morale que ne feroit un autre en se piquant
» de philosophie.» L'Abbé Batteux s'exprime
ainsi au sujet d'Anacréon : » il étoit savant
» dans l'art de plaire . . . il n'ignoroit pas com-
» bien il est important de mêler l'utile à l'a-
» gréable. Les autres Poètes jettent des roses
» sur leurs préceptes pour en cacher la dureté.
» Lui , par un raffinement de délicatesse , met-
» toit des leçons au milieu de ses roses : il savoit
» que les plus belles images , quand elles ne
» nous apprennent rien , ont une certaine fa-
» deur qui laisse après elle le dégoût ; & que
» si la sagesse a besoin d'être égayée par un
» peu de folie , la folie , à son tour , doit
» être assaisonnée d'un peu de sagesse.» Ecou-

tons maintenant l'Abbé Mallet ». Anacréon
» se rendit célèbre par la délicatesse de son
» esprit , & par le tour aisé de sa Poësie , où
» sans qu'il paroisse aucun effort de travail ,
» on trouve par - tout des graces simples &
» naïves. Ses Odes sont marquées à un coin
» de délicatesse , ou pour mieux dire , de né-
» gligence aimable : elles sont courtes , gra-
» cieuses , élégantes , & ne respirent que le
» plaisir & l'amusement. » On peint très-
bien Anacréon dans *les Etrennes du Parnasse*.
» Les graces riantes , la douce aisance , la
» fécondité , la mollesse voluptueuse , la
» fraîcheur du coloris , la légèreté du pinceau ,
» le ton du cœur , le charme des sentimens ,
» tous ces avantages se trouvent réunis dans
» Anacréon. Il orne la sagesse & la rend aima-
» ble. Tout est chez lui l'ouvrage de la nature.
» L'art , l'esprit , les vains ornemens lui sont
» inconnus. La sensibilité & la tendresse qui
» régneront dans ses Poësies , feront les délices
» de tous les âges. Il flatte , il enchante , il in-
» téresse , il touche. On croit voir le délicat

» Anacréon sous un myrte amoureux, le front
» couronné de roses, penché nonchalamment
» sur les genoux de sa maîtresse, & lui expri-
» mant sa douce langueur. Le cortége de la
» Déesse des Amours folâtre autour des deux
» Amans. Vénus leur donne sa ceinture pour
» unir les fleurs qui naissent sous leurs pas.
» Plein d'une douce ivresse, Anacréon touche
» un luth gracieux, & ses accens passionnés
» coulent jusqu'au cœur. » Voici le juge-
ment de M. Poinfinet de Sivry. « Pour moi,
» soit prévention, soit délicatesse, je me suis
» formé d'Anacréon une idée toute riante. Je
» me le représente comme un Poëte opulent,
» un Courtisan agréable, un Philosophe vo-
» luptueux. Heureux entre tous les mortels
» d'avoir sçu associer la sagesse aux plaisirs. La
» tendresse & la gaieté étoient le fond de son
» caractère. Ces deux penchans, dont l'assem-
» blage est si rare, l'accompagnèrent jusqu'au
» tombeau.

Nous n'ajouterons rien à tous ces témoi-
gnages : ils prouvent l'estime singulière que

l'on a toujours eue pour le Poëte dont nous ofons donner aujourd'hui une nouvelle traduction. Puisse-t-on y retrouver quelqu'étincelle du feu qui enflamma le tendre Anacréon, lorsqu'il composoit ses chef-d'œuvres.

Que le sort d'Anacréon est digne d'envie ! Il vécut familièrement avec les personnes les plus distinguées par leur naissance , par leur goût & par leur esprit. Depuis sa mort ses Odes font les délices de tous ceux qui les lisent : les traductions mêmes de ses Poësies ont eu un avantage singulier. Madame Dacier dédia la sienne à M. le Duc de Montausier , ce Gouverneur sage , vertueux & éclairé. M. de S*** a dédié son Imitation en vers , accompagnée de la traduction de Madame Dacier , au Roi de Prusse , ce Héros magnanime , qui cueille avec un égal succès les lauriers de Mars & d'Apollon ; & moi j'offre ma traduction , toute foible qu'elle est , aux Grâces & aux Amours.





Ch. Eisen. inv.

1771

Mafard sc.

O D E S

D'ANACRÉON.

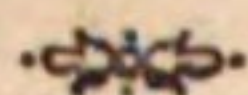
O D E P R E M I È R E.

S U R S A L Y R E.

JE veux célébrer les Atrides : je veux chanter
Cadmus ; mais les cordes de ma Lyre ne résonnent
que l'Amour. Un jour je démontai ma Lyre , j'en

C

changeai les cordes (1) : je chantois les travaux
d'Hercule , & ma Lyre rebelle ne soupiroit que
l'Amour (2). Héros , je vous dis adieu pour jamais,
ma Lyre ne veut chanter que les Amours.



Anacréon s'exprime ainsi dans les fêtes lyriques:

Des zéphirs que Flore rappelle,
Je voulois chanter le retour :
Je vis Chloé qu'elle étoit belle !
Je ne pus chanter que l'Amour.
Je lui consacrai dès ce jour ,
Tous mes vœux , mes vers & ma Lyre :
C'est pour Chloé que je respire.
Je ne chante qu'elle & l'Amour.

(1) *Je changeai il y a quelque tems les cordes , & toute la Lyre.*

(2) Le verbe grec signifie *contre-chanter*. Remi Belleau le traduit de cette manière dans son vieux style.

Mais toujours elle fredonne
L'Amour qu'elle *contre-sonne*.



O D E II.

SUR LES FEMMES.

LA nature donna les cornes aux taureaux, une démarche fière aux coursiers, aux lions des dents redoutables, aux oiseaux des ailes, des nageoires aux poissons, & le courage aux hommes. Que réservoirait-elle donc aux femmes pour leur partage? (1) La beauté, qui leur tient lieu de tous les boucliers, de tous les javelots. Une belle femme triomphe & du fer & du feu.

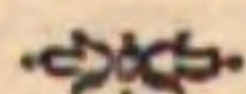
O D E III.

SUR L'AMOUR MOUILLÉ.

DERNIÈREMENT au milieu de la nuit, lorsque l'Ourse tourne sous la main du Bootes, & que tous les hommes accablés de fatigues, s'abandonnent au repos, l'Amour survenant tout-à-coup, heurte à ma porte. Qui frappe, m'écriai-je, vous allez troubler

(1) Plusieurs Traducteurs font ici un contre-sens : ils disent que la nature n'avoit plus rien pour les femmes. Cependant il lui restoit encore quelque chose, puisqu'elle leur accorda la beauté.

mes songes. Ouvre , répond l'Amour , ne crains rien ; je suis un jeune enfant tout mouillé , égaré dans l'obscurité de la nuit. Touché de ce discours , j'allume aussi-tôt ma lampe ; j'ouvre , j'apperçois un enfant , portant un arc , un carquois & des ailes. Je l'approche du feu ; je réchauffe ses mains dans les miennes , & j'exprime l'eau de ses cheveux humides. A peine étoit-il réchauffé qu'il dit , essayons mon arc , & voyons si la pluie ne l'a point endommagé. Il le tend , me lance un trait cruel jusques au fond du cœur (1) ; faute en éclatant de rire , & me dit : félicite moi , mon hôte , mon arc est en bon état , mais ton cœur est bien malade.



Cette Ode est une des plus belles d'Anacréon : rien de plus ingénieux & de plus agréable. Toute cette fiction est charmante. L'inimitable la Fontaine a traduit en vers cette Pièce. La copie est véritablement un chef-d'œuvre de délicatesse & de naïveté.

J'étois couché mollement ,
Et , contre mon ordinaire ,
Je dormois tranquillement ;
Quand un enfant s'en vint faire

(1) *Et comme un Taon , il me blesse au fond du cœur.*

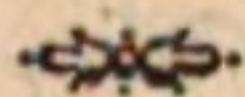
A ma porte quelque bruit.
Le vent , le froid & l'orage
Contre l'enfant faisoient rage.
Ouvrez , dit-il , je suis nû.
Moi , charitable & bon homme ,
J'ouvre au pauvre morfondu ,
Et m'enquiers comme il se nomme.
Je te le dirai tantôt ,
Répartit-il , car il faut
Qu'auparavant je m'essuie.
J'allume aussitôt du feu :
Lui regarde , si la pluie
N'a point gâté quelque peu
Un arc , dont je me méfie.
Je m'approche toutefois ,
Et de l'enfant prends les doigts ;
Les réchauffe , & dans moi-même
Je dis : pourquoi craindre tant ?
Que peut-il ? C'est un enfant.
.
.
L'enfant , d'un air enjoué
Ayant un peu secoué
Les pièces de son armure ,
Et sa blonde chevelure ,
Prend un trait , un trait vainqueur ,
Qu'il me lance au fond du cœur.
Voilà , dit-il , pour ta peine :
Souviens-toi bien de Climène ,

Et de l'Amour : c'est mon nom.
Ah , je vous connois , lui dis-je ,
Ingrat & cruel garçon ,
Faut-il que , qui vous oblige ,
Soit traité de la façon !
L'Amour fit une gambade ,
Et le petit scélérat
Me dit : pauvre camarade ,
Mon arc est en bon état ,
Mais ton cœur est bien malade.

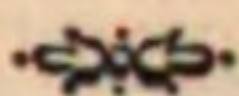
O D E I V.

S U R L U I - M Ê M E.

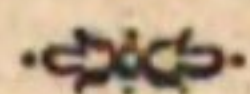
Couché mollement sur le tendre myrte , & sur des feuilles de lotos , je veux boire à mon gré. Que l'Amour , son manteau retroussé sur l'épaule , me verse du vin. Le cercle de la vie roule comme un char rapide. Il ne reste de nous , après notre mort , qu'un peu de poussière. Pourquoi couvrir de parfums ma tombe ? Pourquoi faire des libations inutiles ? Parfume - moi plutôt , tandis que je respire encore. Couronne-moi de roses : Appelle , & fais venir ici ma maîtresse. Je veux , ô Amour , chasser toute inquiétude , & descendre en dansant chez les morts.



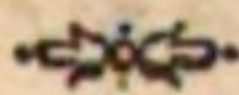
Couronnons-nous de fleurs nouvelles ,
Nous en verrons bientôt l'éclat s'évanouir :
Profitions du printems qui passera comme elles ,
L'âge nous presse d'en jouir.



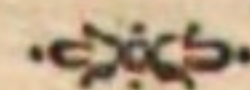
Hâtons-nous , tout nous y convie ;
Saisissons le présent , sans soin de l'avenir ;
Craignons de perdre un jour , un instant d'une vie
Que la mort doit si-tôt finir.



Sa rigueur n'épargne personne ,
Tout l'effort des humains n'interrompt pas ses loix ;
Et de la même faux la cruelle moissonne
Les jours des Bergers & des Rois.



Si-tôt que froids & vains fantômes
Des fleuves redoutés nous toucherons les bords ,
Nous n'aurons plus d'Iris dans ces sombres Royaumes ;
Il n'est point d'Amours chez les morts.



On n'y fait plus chanter , ni rire ;
Ils n'ont plus ce Nectar qui comble ici nos vœux ,
Ces festins , où des Rois contrefaisant l'Empire ,
Nous nous croyons plus heureux qu'eux.



Des jours que la Parque nous file
 Consacrons donc le cours à Cypris , à Bacchus :
 Eh ! que faire sans eux d'une vie inutile !
 Il vaudroit autant n'être plus.

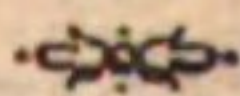
LA MOTTE.



O D E V.

S U R L A R O S E.

COURONNONS nos coupes de feuilles de Roses (1).
 la Rose est la fleur des Amours : parons-en nos
 têtes. Buvons & rions avec une douce volupté.
 La Rose est la plus belle des fleurs. Elle fait tout le
 soin du printems. Les Roses sont les délices des
 Dieux. Lorsque l'Amour danse avec les Graces , ses
 beaux cheveux sont ornés de boutons de Roses. Je
 vais donc me couronner , & toucher ma Lyre.
 J'irai , ô Bacchus , avec une jeune Beauté au sein
 arrondi , danser dans ton temple , le front ceint
 de plusieurs couronnes de Roses.



Les Poëtes ont souvent célébré les charmes de

(1) *Mélons la Rose avec Bacchus.*

la Rose. La Rose est le plus beau présent qu'un Berger puisse faire à sa tendre Bergère. Les vers suivans sont d'une moleſſe , & d'une douceur inexprimables.

Belle Rose ,
Que j'arrose ,
Tes charmes naiſſans
Sont l'honneur du Printems :
Tu vas plaire
A ma Bergère ;
Mais ſon teint plus frais
Efface tes attraits.
Il faut , avant que je te cueille ,
Que je t'anime d'un baiſer ;
Diſcrètement ſur cette feuille ,
Mes lèvres vont le déposer.

Belle Rose ,
Que j'arrose ,
Si c'eſt ton deſtin
D'approcher de ſon ſein ;
Si ſa bouche
Auſſi te touche ,
Donne lui pour moi
Ce gage de ma foi.
Pour Colette que j'adore ,
Joli bouton , tu vas t'ouvrir :
Reçois encore ce ſoupir
Pour te hâter d'éclore ;

Mais conserves-en la flamme.

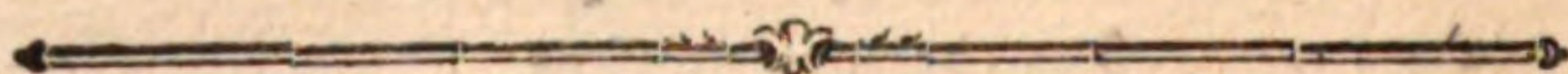
Que ta jeune fleur

Se panche sur son cœur :

Que Colette au fond de l'ame ,

En sente l'ardeur ,

Et songe à mon bonheur.



O D E V I.

SUR UNE ORGIE GALANTE.

METTONS des couronnes de Roses sur nos têtes ;
 buvons , livrons - nous à une aimable gaieté. Une
 jeune Bergère tenant un Thyrsé garni de feuilles de
 lierre , danse d'un pied léger (1) au son de la Lyre ,
 pendant qu'un jeune homme , laissant flotter ses
 beaux cheveux , marie sa voix mélodieuse aux
 accords touchans d'un Luth. Cupidon à la blonde
 chevelure , accompagné du charmant Bacchus , &
 de la belle Cythérée , se livre avec joie aux plaisirs
 de la table , si délicieux pour les vieillards.

(1) Danse d'un pied mignardelet.



O D E V I I.

S U R L' A M O U R.

L'AMOUR marchant dans un chemin difficile , me contraignit avec une tige d'hyacinthe de le suivre dans sa course. Pendant que je traversois les bois épais , que je franchissois les précipices & les torrens rapides , un serpent me piqua. Mon ame vint à l'instant sur mes lèvres éteintes ; j'étois près de mourir ; mais Cupidon agitant ses ailes sur mon front, me dit : eh , pourquoi ne veux-tu pas aimer ?



Anacréon a voulu prouver dans cette Ode , que l'Amour sans flèches , sans arc & sans flambeau , n'en est pas moins à craindre , & qu'il est presque impossible d'éviter les traits de ce Dieu redoutable.

Il n'est point de cœur sauvage ,

Que l'Amour n'engage :

Ce Dieu fait sentir ses traits ,

Où l'astre du jour ne luit jamais.

On soupire ,

Jusques dans le sombre Empire :

Nous portons ses fers

Jusques dans les Enfers.

DANCHET.

O D E V I I I.

S U R U N S O N G E.

ECHAUFFÉ par la liqueur de Bacchus, une nuit que je sommeillois sur des tapis de pourpre, je m'imaginois courir légèrement après de jeunes filles. Des jeunes gens plus beaux que Bacchus, se mocquoient de moi, à cause de ces beautés charmantes. Je veux les embrasser; je m'éveille, & me voyant seul, j'essaie de me rendormir pour rappeler cet agréable songe.

O D E I X.

S U R U N E C O L O M B E.

D'où viens-tu, aimable Colombe, d'où viens-tu? d'où naissent les parfums, qu'en volant par les airs, tu exhales comme une rosée odorante? Quel est ton maître, je voudrois le savoir?

L A C O L O M B E.

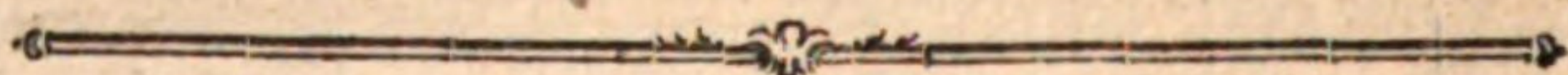
Anacréon m'envoie vers Bathylle, dont la beauté foumet tous les cœurs. Ce Poëte m'obtint de

Vénus pour une chanſon qu'il fit en ſon honneur : je le fers depuis ce moment , & , comme tu vois , je porte ſes lettres amoureuſes. Il dit que bientôt il me rendra la liberté , mais quand il me la rendroit , je reſteroïs toujours à ſon ſervice. Qu'ai-je beſoin de voler dans les champs , ſur les montagnes , de chercher une retraite ſur les arbres , & d'être réduite pour toute nourriture à quelques graines ſauvages : tandis que je me nourris du pain que je prends dans les mains d'Anacréon même : que je bois dans ſa coupe le vin qu'il a goûté. Quand j'ai bu , je tourne amoureuſement autour de mon maître ; je le couvre enſuite de mes ailes ; & ſi je me ſens aſſoupie , je vais me poſer & je m'endors ſur ſa Lyre. Tu es inſtruit ; adieu : tu m'as rendue plus babillarde qu'une Corneille.

~~Dis~~

Vu que je mange du pain
Becqueté dedans la main
D'Anacréon , qui me donne
Du même vin qu'il ordonne
Pour ſa bouche ; & quand j'ai bu ,
Et mignonnement repu ,
Sur ſa tête je ſautelle ;
Puis de l'une & l'autre aile
Je le couvre , & ſur les bords
De ſa Lyre je m'endors.

Les deux derniers vers de Remi Belleau sont très imitatifs : on croit voir la Colombe s'endormir peu à peu sur la Lyre de son maître. Le Poëte François a tâché d'imiter la cadence des vers grecs qu'il suffit de savoir lire , pour en sentir toute la beauté.



O D E X.

SUR UN AMOUR DE CIRE.

UN jeune homme vendoit un Amour de cire. Me trouvant auprès de lui, combien veux-tu, lui dis-je, de cette petite statue ? Il me répondit en Dorien, donnez - m'en ce que vous voudrez. Je vous dirai sincèrement que je ne suis point ouvrier en cire ; mais je ne veux pas habiter davantage avec un Amour qui se plait à consumer tout de ses feux (1). En ce cas donne-moi donc pour une drachme, donne-moi cet hôte charmant (2). Pour toi, ô Cupidon, enflamme soudain mon cœur, sinon je te jette au feu, & je te fais fondre toi-même.

(1) Nous préférons la correction de Corneille de Paw. Le texte ordinaire porte *qui désire tout*.

(2) *Donne-moi ce Dieu charmant qui partagera mon lit.*

O D E X I.

S U R L U I - M Ê M E.

LES femmes me disent ; tu es vieux , ô Anacréon ! prends ce miroir , vois , tu n'as plus de cheveux , ton front est chauve. Quant à mes cheveux j'ignore si j'en ai , ou si je n'en ai point ; mais je fais que plus un vieillard approche de la mort , plus il doit se livrer aux plaisirs.

O D E X I I.

S U R U N E H I R O N D E L L E.

COMMENT , Hirondeille babillarde , comment veux-tu que je te punisse ? Couperai-je le bout de tes ailes , ou plutôt t'arracherai-je la langue , comme le barbare Térée ? pourquoi avant l'Aurore es-tu venue dissiper par tes chants mes songes délicieux ?

O D E X I I I.

S A F U R E U R.

L'EFFEMINÉ Atyr , devenu , dit-on , furieux par la vengeance de Cybèle , faisoit retentir les échos

des montagnes (1). Ceux qui boivent de l'eau mystérieuse de la fontaine de Claros , consacrée à Phébus , entrent en fureur , & prophétisent à grands cris. Pour moi je veux , parfumé d'essences , plein de Bacchus , je veux me livrer avec ma maîtresse à d'amoureux transports.



O D E X I V.

L'AMOUR VAINQUEUR.

C'EN est fait , il faut que j'aime. L'Amour me le conseilloit l'autre jour ; mais insensé que j'étois , je fus rebelle à ses conseils. Soudain ce Dieu prend son carquois , arme son arc , & se dispose à me combattre. Comme Achille , j'endosse une cuirasse , je saisis un bouclier , un javelot , & je combats contre l'Amour. Il lance ses traits , je fuis. Quand il les eut tous épuisés , furieux , il se lance lui-même au lieu de trait , pénètre au fond de mon cœur , & m'ôte les forces. En vain je tiens ce bouclier : je ne peux rien au-dehors ; le combat se livre au-dedans de moi-même.

(1) Cybèle ayant reconnu qu'Atys s'étoit refroidi pour elle , le fit mutiler & entrer en fureur. Le Poète fait allusion à cette vengeance. On peut consulter le discours de l'Empereur Julien sur la mère des Dieux.

O D E X V.

S U R S E S G O U T S.

JE vois avec indifférence Gygès , Roi de Sardis. La soif de l'or ne me tourmente point : je ne suis nullement jaloux du sort des tyrans. Tout mon soin , c'est de parfumer mes cheveux ; de ceindre ma tête de couronnes de roses. Je ne pense qu'au présent. Et , qui connoît le lendemain ? Bois donc , pendant que tes jours sont sereins ; goûte les plaisirs de la table ; fais les libations à Bacchus , de peur qu'une maladie subite ne te dise : *désormais tu ne boiras plus.*

O D E X V I.

S U R L U I - M Ê M E.

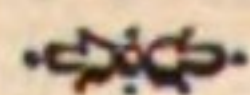
Tu chantes les guerres des Thébains : un autre célèbre les guerres des Phrygiens : & moi je chante mes défaites. Ni cavalerie , ni flotte , ni infanterie , n'ont causé ma perte. Mais un ennemi bien différent , les yeux enflammés de ma maîtresse me percent jusqu'au fond du cœur (1).

(1) Henri IV. ce bon Roi , ce père de ses peuples , ce Prince aimable , dont on ne peut prononcer le nom sans attendrisse-

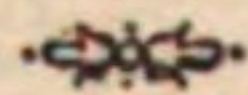
O D E X V I I.

SUR UNE COUPE D'ARGENT.

VULCAIN, fonds cet argent: fais, non une armure complete, (car quels charmes ont pour moi les combats) mais une coupe large & profonde. Ne représente dessus ni la brûlante canicule, ni le chariot, ni le triste Orion. Qu'ai-je besoin des Pléïades, des étoiles du Bootes? Grave tout autour des vignes, des grappes de raisin, l'Amour & Bathylle, foulans la vendange avec le charmant Bacchus.



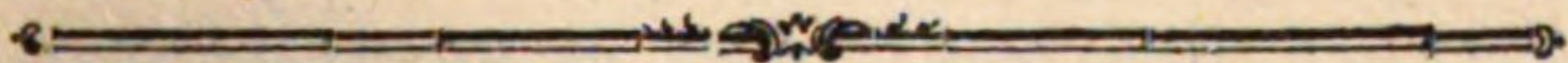
Aulu-gelle rapporte que cette Ode fut chantée & jouée sur des instrumens, pendant un repas auquel il assistoit. Elle a été rendue en latin, un peu différemment par Crinitus. Cette traduction, ou plutôt cette imitation m'a paru très-agréable. Je vais la donner ici en françois.



Puissant Dieu de Lemnos, Vulcain, façonne-moi une coupe d'argent: qu'elle soit large & pro-

ment, dit un jour au Nonce du Pape, qui se trouvoit avec lui à un ballet, composé de quinze femmes, des plus belles & des plus qualifiées de la Cour: *M. le Nonce, je n'ai jamais vu de plus bel Escadron, ni de plus périlleux que celui-là.*

fonde. Ne grave dessus ni les Astres , ni le Bootes ,
ni les Pléiades , ni Mars armé de sa cuirasse , ni les
combats sanglans. Que m'importent les Astres ,
Mars & les combats. Représente plutôt Bacchus
chancelant , des vignes flexibles , des pampres ver-
doyans , des grappes vermeilles , des branches erran-
tes de lierre , & l'Amour dardant de tous côtés ses
feux vainqueurs.



O D E X V I I I.

SUR LE MÊME SUJET.

BEL art , déploie toute ta magie ; grave sur une
coupe charmante , le printems , cette saison qui
produit les roses , nos plus chères délices
.

Artiste fameux , mets en œuvre cet argent , fais un
vase , & représente dessus des festins délicieux : mais
je t'avertis de ne graver ni des sacrifices étrangers ,
ni des sujets terribles. Figure plutôt le fils de Ju-
piter , Bacchus qui nous prodigue son Nectar , &
Vénus lui offrant une coupe , en applaudissant au
jeune Hyménée. Grave sous les pampres épais
d'une vigne chargée de grappes , les Amours défar-
més , & les graces riantes. Forme un groupe d'ai-

mables jeunes gens : ou , si tu l'aimes mieux , représente Apollon , jouant & folatrant (1).

O D E X I X.

Q U E T O U T B O I T.

LA terre boit la pluie : les arbres pompent ses suc : la mer engloutit les fleuves (2) : le soleil boit la mer , & la lune boit les feux du soleil. Pourquoi donc me contrarier , ô mes amis , quand je veux boire ?

O D E X X.

L E S S O U H A I T S.

NIOBÉ fut changée en rocher sur les monts Phrygiens ; & la fille de Pandion métamorphosée en hirondelle fendit les airs. Pour moi que ne suis-je ton miroir , tu me fixerois sans cesse ! ta tunique (3), tu

(1) Corneille de Paw croit avec raison que cette Ode est composée de deux fragmens. J'ai fait usage de ses corrections. Je n'avertis pas toujours quand je suis ce Commentateur.

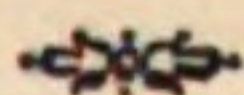
(2) On n'a point encore rendu le sens de ce vers : on traduit ordinairement : *la mer boit les vents*. Cette idée ne présente aucun sens raisonnable.

(3) La tunique chez les Grecs se mettoit sur la peau.

me porterois toujours ! Je voudrois être l'onde pure,
où tu viens baigner ton beau corps. Que ne suis-je
les parfums dont tu te fers : la bandelette qui presse
ton sein : l'ornement de ton col ! Jeune beauté , que
ne suis-je au moins ta chaussure , tu me presserois
de tes pieds délicats (1) !



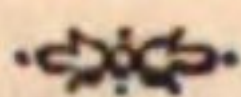
Les vers suivans renferment peut-être plus de
délicatesse , plus de volupté que ceux-mêmes d'A-
nacréon.



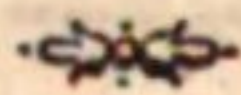
Que ne suis-je la fougère
Où , sur le soir d'un beau jour ,
Se repose ma Bergère
Sous la garde de l'Amour !

(1) Une personne d'un goût sûr , d'un tact fin & délicat , M. Rigoley de Juvigny , croit que l'on devoit traduire à peu près de cette manière : *que ne suis-je ta chaussure , je toucherois , je presserois tes pieds délicats*. Ce sens est fort beau , & présente quelque chose de plus voluptueux encore que le vers d'Anacréon. J'avoue avec plaisir , que j'ai les plus grandes obligations à M. de Juvigny , en matière de goût & de délicatesse. Il a bien voulu revoir ma traduction , & m'aider de ses conseils , que j'ai toujours suivis.

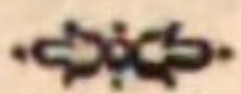
On a eutort de traduire par le mot bas de *soulier* : les termes de *brodequin* , de *cothurne* , ne sont pas plus justes. Le *sandalon* étoit une espèce de chaussure de femmes , composée d'une seule semelle qui s'attachoit avec des bandelettes & des agrafes.



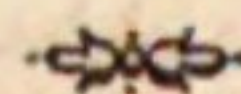
Que ne suis-je le zéphire
 Qui caresse les appas !
 L'air que sa bouche respire ;
 La fleur qui naît sous ses pas !



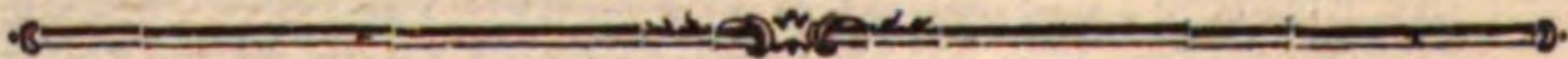
Que ne suis-je l'onde pure
 Qui la reçoit dans son sein !
 Que ne suis-je la pâture
 Qu'elle met sortant du bain !



Que ne suis-je cette glace
 Où ses charmes répétés ,
 Offrent à l'œil une grace
 Qui sourit à ses beautés !



Que ne suis-je la fauvette ,
 Qu'avec plaisir elle instruit ;
 Et qui sans cesse répète :
 Baïsez , baïsez jour & nuit ?



O D E X X I.

S U R S A S O I F.

DONNEZ , femmes charmantes , donnez que je
 boive à pleine coupe ! Quoique j'aie bu déjà beau-

coup , je suis très-altéré : je puis à peine respirer. Donnez-moi de ces fleurs ! mon front dessèche les couronnes que je porte. Mais comment pourrai-je dissiper les feux de mon amour ?

O D E X X I I.

A BATHYLLE.

ASSEYEZ-VOUS , ô mon cher Bathylle , sous cet ombrage délicieux. Les feuilles naissantes , & les tendres rameaux de ce bel arbre sont agités mollement par les zéphirs. Une fontaine limpide coule dans les environs avec un doux murmure. Peut-on voir une retraite aussi charmante , & ne pas s'y reposer un instant !

Grotte , d'où sort ce clair ruisseau ,
De mousse & de fleurs tapissée ,
N'entretiens jamais ma pensée
Que du murmure de ton eau.

CHAULIEU.



O D E X X I I I.

S U R L' O R.

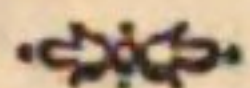
Si Plutus prolongeoit avec ses richesses la vie des hommes , j'accumulerois des trésors , je les garderois soigneusement. Au moment fatal j'en donneroïis une partie à la mort , afin qu'elle me laissât. Mais si les mortels ne peuvent racheter leur vie , à quoi l'or me serviroit-il ? Pourquoi gémirois-je inutilement ? Pourquoi verserois-je des pleurs , si la mort est inévitable ? Je préfère aux trésors , d'excellent vin , les entretiens de mes amis , & les douceurs que je goûte dans les bras voluptueux de ma maîtresse.

O D E X X I V.

S U R L U I - M Ê M E.

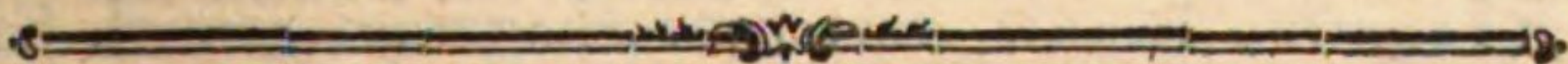
JE suis né mortel : je dois parcourir rapidement la carrière de la vie : je ne me ressouviens que de mes jours écoulés , sans connoître ceux qui me restent. Loin de moi , cruelles inquiétudes , ne troublez point mon repos ! Avant que la mort me surprenne ,

surprenne , je veux badiner , rire & danfer avec le
charmant Bacchus.



Gacon rend ainsi cette Ode :

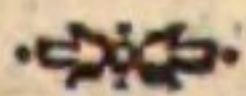
Je suis né pour mourir ; c'est un Arrêt du sort :
De mes jours écoulés je fai quel est le nombre ;
Et l'avenir cache dans l'ombre
L'heure qui doit marquer ma mort.
Mais sans sonder la destinée
Par de trop curieux désirs ;
Avant cette triste journée ,
Je ne songe qu'à mes plaisirs.



O D E X X V.

SON AMOUR POUR LE VIN.

MES inquiétudes s'évanouissent , quand je bois
du vin. A quoi servent tant de soins, de peines, de
gémissemens ? Il faut que je meure , malgré tous mes
regrets ; & , pourquoi ne mettrois-je pas à profit
le présent ? Buvons , ô mes amis , de la liqueur du
beau Bacchus ; le chagrin s'endort au milieu des
coupes.



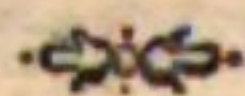
Gacon traduit ainsi cette Ode :

Buvons , est-il un plus doux sort ?
 Contre les accidens le vin nous fortifie ,
 Bien mieux que la Philosophie.
 A quoi bon tant de soins pour prévenir la mort ?
 Je fai que , tôt ou tard , nous deviendrons sa proie :
 Mais puisqu'il nous faut tous finir ,
 Passons le présent avec joie,
 Et ne craignons point l'avenir.

O D E X X V I.

S U R L E M Ê M E S U J E T.

BACCHUS bannit tous mes chagrins : quand j'ai
 bu , je crois posséder les trésors de Crésus , & je
 chante des airs agréables. Couché mollement , la
 tête couronnée de lierre , je dédaigne tout l'Uni-
 vers. Allez combattre : pour moi je veux boire.
 vite , que l'on m'apporte une coupe ; j'aime mieux
 perdre la raison que la vie.



Le voluptueux Chaulieu pensoit comme Ana-
 créon , si l'on en doit juger par les vers suivans.

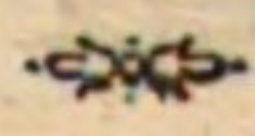
Cher ami , vois dans ce verre
 Pétiller ce jus divin :
 Quand tout le monde est en guerre ,
 J'adore en paix ma catin.

Avec elle & le bon vin ,
Je me suis fait un destin ,
Dont la douceur infinie
N'aura jamais de fin
Que celle de ma vie.

O D E X X V I I.

SUR LE MÊME SUJET.

JE danse, dès que je suis échauffé par la liqueur de Bacchus qui chasse les soucis, & fait naître la joie. Je fais goûter des plaisirs délicats, malgré mon amour pour le vin. Le bruit des instrumens, les chansons & Vénus, me font éprouver de douces sensations, & je veux toujours danser.

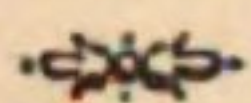

Sanguin de saint Pavin, libertin fameux, & disciple de Théophile, s'est peint ainsi lui-même.

Je n'ai l'esprit embarrassé,
De l'avenir, ni du passé.
Ce qu'on dit de moi peu me choque :
De force choses je me mocque :
Et sans contraindre mes desirs,
Je me donne entier aux plaisirs,
Le jeu, l'amour, la bonne chère, &c.

O D E X X V I I I.

P O R T R A I T D E S A M A I T R E S S E.

PEINTRE fameux , Peintre incomparable dans cet Art cultivé à Rhodes , peins d'après mon récit ma maîtresse absente. Peins ses beaux cheveux noirs , ondoyans ; qu'ils paroissent exhaler , s'il est possible , les plus doux parfums. Trace sous l'ébène de ces cheveux , un grand front d'ivoire. Ne sépare , ni ne confonds ses sourcils ; qu'ils naissent & se terminent par un arc imperceptible. Peins ses paupières noires , ses yeux bleus , tels que les a Minerve , & pleins de feu : qu'ils brillent d'une humide flamme , comme ceux de Vénus. Pour peindre le nez & les joues , mêle la blancheur du lait , à la fraîcheur , à l'éclat de la rose. Que ses lèvres invitent , appellent le baiser. Que les graces voltigent sur son menton délicat , autour de son col d'albâtre. Enfin , couvre son beau corps d'une robe de couleur purpurine : laisse à travers échapper quelques attraits , qui fassent juger de la beauté de ceux qu'on ne voit pas. Finis : c'est ma maîtresse elle-même. O portrait enchanteur , tu vas parler !



Cette Ode est un chef-d'œuvre. Anacréon n'a rassemblé dans ce portrait de sa maîtresse, que des pensées fines, délicates, voluptueuses : des expressions brillantes, douces, tendres & molles, pour ainsi dire. Le Peintre des graces peut seul exprimer le coloris séduisant de ce portrait.



O toi, qui peins d'une façon galante,
Maître passé dans Cythère & Paphos,
Fais un effort ; peins-nous Iris absente.
Tu n'as pas vû cette beauté charmante,
Me diras-tu : tant mieux pour mon repos :
Je m'en vais donc t'instruire en peu de mots.
Premièrement, mets des lis & des roses ;
Après cela des amours & des ris.
Mais à quoi bon le détail de ces choses ?
D'une Vénus tu peux faire une Iris.
Nul ne sauroit découvrir le mystère :
Traits si pareils jamais ne se sont vus ;
Et tu pourras à Paphos & Cythère
De cette Iris refaire une Vénus.

LA FONTAINE.



O D E X X I X.

L'AMOUR ENCHAINÉ PAR LES MUSES.

LES Muses enchaînèrent un jour Cupidon avec des fleurs , & le laissèrent sous la garde de la beauté. Vénus cherche l'Amour pour le délivrer ; promet le prix de sa rançon. C'est envain : l'on briferoit ses chaînes, qu'il ne s'enfuïroit pas ; il aime trop sa captivité (1).

Cette Ode a donné naissance à la Comédie des *Graces* de M. de Saint-Foix. Cette dernière pièce paroît écrite par Cupidon , par les Graces elles-mêmes. L'Ode d'Anacréon a toute la fraîcheur , & tout l'éclat d'un bouton de rose : en voici la traduction en vers par Gacon.

Un jour les neuf savantes Sœurs ,
Par une aimable tyrannie ,
Après avoir lié l'Amour avec des fleurs ,
Le donnèrent en garde à la belle Uranie.
Vénus pour racheter son fils ,
De sa rançon offre le prix.

(1) La liberté vaut-elle un si doux esclavage ?

M^{elle} DE LOUVENCOURT.

Mais s'étant fait une habitude
De sa douce captivité ;
Il préfère la servitude
Aux charmes de la liberté.

O D E X X X.

P O R T R A I T D E B A T H Y L L E.

O toi , qui d'une main habile ,
Veux faire un portrait de Bathylle ,
Pour dignement t'en acquitter ,
Peintre , tu n'as qu'à m'écouter !
D'abord fais que sa chevelure
Soit d'un noir luisant dans le fond ,
Et que flottant à l'avanture ,
Le bout tire un peu sur le blond.
Sous ses sourcils , d'un noir d'ébène ,
Peins ses beaux yeux , dont les regards
Nous laissent discerner à peine ,
S'ils sont de Vénus , ou de Mars.
Que sur l'une & l'autre joue
Un petit poil folet se joue ;
Et fais qu'une aimable pudeur
S'y trouve jointe à la candeur.
A l'égard de sa bouche aimable ,
Moi-même je ne trouve pas
Un terme qui soit convenable ,
Pour t'en exprimer les appas.

Comme de sa noble éloquence ,
Tu ne peux peindre les douceurs ,
Fais que , même par son silence ,
Elle touche & gagne les cœurs.
Pour son col , peins d'après nature ,
Le col du Mignon de Vénus.
Donne-lui les mains de Mercure ,
Et l'estomac du beau Bacchus.
Fais qu'à son air on reconnoisse ,
Qu'enflammé depuis peu de jours ,
Un desir inconnu le presse ;
Effet des premières amours.
Je perdrais le tems en paroles ,
Si j'exigeois de ton pinceau ,
Qu'il représentât ses épaules ;
Ce n'est pourtant pas le moins beau.
Mais puisqu'il ne t'est pas possible
De rendre leur beauté visible ;
Pour finir ce rare portrait ,
Donne à ses pieds le dernier trait.
C'est assez : un si bel ouvrage
Ne sauroit jamais se payer :
Voilà Bathylle tout entier :
Tel est son port & son visage.
Porte-le au temple de Junon ;
Car alors il sera facile ,
De prendre Apollon pour Bathylle ;
Ou Bathylle pour Apollon.

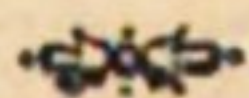
G A C O N.

ODE

O D E X X X I.

FUREUR BACCHIQUE.

Au nom des Dieux , laissez , laissez-moi boire à pleine coupe ? Je veux , je veux me livrer à une aimable folie. Alciméon & Oreste devinrent furieux après avoir tué leurs mères. Pour moi , je veux sans être fouillé de meurtres , mais échauffé par la liqueur de Bacchus , je veux éprouver de doux transports. Hercule , agité par les furies , brisoit l'arc & le pesant carquois d'Iphitus. En proie à la fureur , Ajax frappoit son bouclier avec l'épée d'Hector. Pour moi je veux une large coupe à la main , les cheveux couronnés de fleurs , sans arc , sans épée , je veux me livrer à de douces fureurs.



Gouverne qui voudra cet immense univers :
Tout est indifférent dans la fureur bacchique.

A l'ombrage des pampres verts ,
Le buveur dégagé de mille soins divers ,
Au culte de Bacchus sans réserve s'applique ;
Et bravant du bon sens le pouvoir tyrannique ,
Il met sa raison dans les fers.

M^{me} DESHOULIERES.

O D E X X X I I.*S E S A M O U R S I N N O M B R A B L E S.*

Si vous pouvez compter toutes les feuilles des arbres , nombrer les flots de la mer entière , je vous charge seul du calcul de mes amours. Mettez premièrement vingt maîtresses d'Athènes : ensuite quinze : ajoutez-en un nombre infini de Corinthe , ville d'Achaïe , où les femmes ont tant d'attraits : deux mille de Lesbos , d'Ionie , de Carie , de Rhodes ... Que dites-vous ? vous exagérez ? Et je n'ai point encore parlé de mes maîtresses de Syrie , de Canope , de Crète , cette île fameuse , où l'Amour célèbre ses mystères. Ajouterai-je les Beautés qui ont enflammé mon cœur au-delà de Cadix , de la Bactrienne , & des Indes ?

O D E X X X I I I.

S U R L E M Ê M E S U J E T.

Tu reviens tous les ans , hirondelle chérie ; tu construis ton nid pendant les beaux jours , & l'hiver tu pars subitement pour revoir , ou les bords du

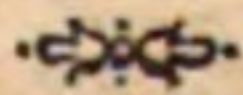
Nil, ou Memphis. Cupidon fait continuellement son nid au fond de mon cœur. Un Amour veut essayer ses aîles, un autre est encore dans la coque; tandis qu'un troisieme est seulement à demi-éclos. Ces petits Amours ne cessent de pousser des cris confus. Les plus âgés nourrissent les plus jeunes, qui, devenus bientôt grands eux-mêmes, en produisent d'autres à leur tour. Que deviendrai-je? il m'est impossible de porter dans mon cœur cet essain nombreux d'Amours.



O D E X X X I V.

A UNE JEUNE FILLE.

NE me fuyez pas à cause de mes cheveux blancs? Ne dédaignez pas mon amour, parce que toute la fleur de la jeunesse brille sur votre visage. Considérez combien les lis éclatans, mêlés avec des roses, forment des couronnes agréables?



Il est vrai que la vieillesse
A fait blanchir mes cheveux :
Mais de la vive jeunesse
J'ai sçu conserver les feux.

Ah ! malgré tout l'avantage
Que vous donne le bel âge ,
Venez , unissons nos cœurs :
Dans ces couronnes de fleurs
Voyez avec quelle grace ,
Belle Eucharis ,
Une rose s'entrelaçe
Avec les lis.

O D E X X X V.

SUR UN TABLEAU D'EUROPE.

Ce taureau me paroît être Jupiter : il porte sur son dos une jeune Sidonienne ; traverse le vaste Océan , & de ses pieds fend les flots. Un autre taureau ne quitteroit point ses pâturages pour nager sur l'onde : Jupiter seul peut l'avoir tenté.

O D E X X X V I.

IL FAUT JOUIR DU PRÉSENT.

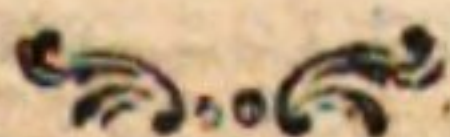
A quoi bon m'enseigner les loix & les sophismes captieux des Rhéteurs ? quel avantage retirerai-je de toutes ces disputes , qui ne me serviront jamais de rien ? apprenez-moi plutôt à boire de la douce li-

queur de Bacchus : enseignez-moi plutôt à folâtrer avec l'aimable Cypris. Ma tête est couronnée de cheveux blancs; le tems presse: donne-moi de l'eau; verse du vin; endors ma raison: bientôt tu me déposeras dans le tombeau. Les morts n'ont plus de désirs.

O D E X X X V I I.

SUR LE PRINTEMPS.

CONSIDÉREZ comme, au retour du Printems, les roses brillent de tous leurs charmes. Regardez les ondes amollies par la douceur de la saison nouvelle: voyez les plongeurs se jouer sur l'eau: examinez les grues qui s'en retournent. Le soleil répand ses rayons sans obstacle. Les nuages ténébreux sont dissipés. Les campagnes cultivées offrent un coup d'œil riant. La terre se couvre d'une agréable verdure. L'olive se développe. La vigne se couronne de pampres verdoyans. Les jeunes fruits paroissent en abondance, à travers les feuilles & les tendres rameaux.



O D E X X X V I I I.

S O N G O U T P O U R L E P L A I S I R.

JE suis vieux : cependant je bois mieux encore que les jeunes gens. Faut-il danser ? au lieu d'appui , je tiens une bouteille (1). Je n'ai pas besoin de la plante consacrée à Bacchus (2). Aille combattre qui voudra : il le peut. Esclave , apporte-moi une coupe délicieuse , remplie d'un vin exquis ? Quoique blanchi par les années , j'imiterai Silène en dansant.

O D E X X X I X.

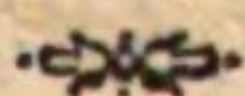
S U R L E M Ê M E S U J E T.

QUAND je bois du vin , la joie passe dans mon cœur , & je célèbre les Muses. Quand je bois , je

(1) *Je tiens un outre.* Le Poète fait peut-être allusion à la fête des *Ascolies* en usage chez les Grecs. Le Scholiaste s'exprime ainsi : « Quand on célébroit la fête des vaisseaux , on mettoit au milieu de la place un outre enflé. Ceux qui vouloient disputer le prix , étoient obligés de se tenir dessus , jusqu'à ce qu'ils eussent vuide l'outre qu'ils tenoient. Celui qui avoit fini le premier , sans vaciller , recevoit , pour sa victoire , un outre plein de vin ».

(2) *Férule* , plante que l'on portoit dans les sacrifices de Bacchus. De-là venoit le proverbe : *plusieurs portent la férule , mais peu sont inspirés de l'esprit de Bacchus.*

livre aux vents qui grondent sur la mer , les conseils , les inquiétudes & les soins. Quand je bois , une douce ivresse s'empare de ma raison , je danse & je respire le doux parfum des fleurs. Ai-je bu ; je forme des couronnes dont je ceinds ma tête , & je chante le calme délicieux de la vie. Dès que j'ai bu , je me parfume d'essences odoriférantes ; je serre étroitement entre mes bras une jeune beauté , & je célèbre Vénus. Quand je bois du vin dans une coupe à larges bords , mon ame s'épanouit , & je goûte avec mes amis le plaisir de la danse. Quand je bois , c'est un gain véritable. C'est le seul avantage que je remporterai , puisque nous devons tous mourir.



Buveur amoureux ,
Sans soins , sans attente ,
Je n'ai qu'à saisir
Un riant loisir :
Pour l'heure présente
Toujours un plaisir ;
Pour l'heure suivante
Toujours un désir.

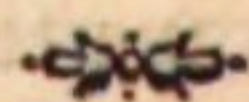
L. C. D. B.



O D E X L.

L'AMOUR PIQUÉ PAR UNE ABEILLE.

UN jour Cupidon n'apperçut pas une Abeille endormie au milieu d'un buisson de roses : il en fut piqué au doigt. Il ressent une vive douleur : pousse des cris : court , vole vers la belle Vénus. Je suis perdu , ma mère , s'écrie-t-il , je suis perdu : je me meurs : un petit serpent ailé , que les Laboureurs nomment Abeille , viens de me blesser. Si l'aiguillon d'une petite Abeille , répond Vénus , cause tant de douleur , juge par-là , ô Cupidon , de la blessure que font tes traits.



Longepierre s'exprime ainsi au sujet de cette Ode. « Voici celle qui m'a toujours le plus touché :
» c'est véritablement le langage de Vénus & de
» l'Amour ; & tout ce que l'un & l'autre peut avoir
» de douceur , est répandu dans cette Ode divine.
» La fiction en est toute ingénieuse , & toute char-
» mante ; l'expression délicate & fine ; la réflexion
» de Vénus au-dessus de tout ce que l'on en peut
» dire : enfin ce n'est que grace , & que beauté ».
» Gacon

Gacon parle aussi avantageusement de cette Ode.
« Peut-on traiter un sujet si stérile de lui-même par
» une fable plus riche en toutes ses parties ! Quelle
» simplicité & quelle naïveté dans le petit Amour !
» Mais quelle douceur mêlée d'une fine raillerie
» dans la mère des Grâces » !

Théocrite charmé de la beauté de cette Ode s'est exercé sur le même sujet : nous joignons ici la traduction de son Idylle.

Un jour une Abeille irritée blessa l'Amour qui déroboit le miel de ses ruches, & lui piqua le bout des doigts. Ce Dieu ressent de la douleur : sa main se gonfle : il frappe du pied la terre ; court vers sa mère, lui montre sa blessure, se plaint de ce qu'un petit insecte, comme l'Abeille, cause de si grandes douleurs. Amour, lui répond Vénus en souriant, ne ressembles-tu pas aux Abeilles : quoique petit, quelles blessures ne fais-tu pas !

En comparant ces deux pièces, on trouve plus de naturel dans Anacréon, & plus d'art dans Théocrite. Mademoiselle de Louvencourt a, pour ainsi dire, fondu ces deux pièces, & en a composé une Cantate charmante, intitulée également, *l'Amour piqué par une Abeille* ; la voici.

Dans les jardins enchantés de Cythère ,
Vénus rassembloit les amours ;
La froide indifférence , & la raison sévère
De ces aimables lieux sont bannis pour toujours.
Mille Amans fortunés , conduits par la constance ,
Y reçoivent le prix des vœux qu'ils ont offerts ;

Et tout y ressent la présence
Du Dieu charmant qu'adore l'univers.

Sous les loix de la jeune Flore ,
Un éternel Printemps enchaîne les zéphirs ;
Et les fleurs qu'on y voit éclore ,
Sont l'ouvrage de leurs soupirs.

Les ruisseaux amoureux mêlent leur doux murmure
Aux concerts des oiseaux qui chantent nuit & jour ;
Le soleil y répand une clarté plus pure ,
Qu'il emprunte des feux que lui prête l'amour.
Tandis que les amours , dans ces jardins épars ,
Moissonnent du Printemps la richesse éclatante ;

Une Rose naissante ,
Du tendre amour arrête les regards :
Rien n'est si beau que vous , dit-il , dans ce bocage ;
Jeune Rose pleine d'appas ,
Si d'autres fleurs naissent dans ces climats ,
C'est pour vous rendre un doux hommage.

Qu'à votre gloire tout conspire ;
Faites l'ornement du Printemps :
Formez dans l'amoureux empire
Les chaînes des heureux amans :

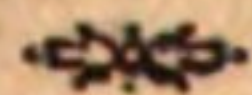
Parez les graces immortelles
Qui suivent la Mère d'amour.
Rendez à la beauté, par un juste retour,
Encor des armes nouvelles.
L'Amour charmé cède au désir pressant
De cueillir une fleur si belle ;
Mais dans le même instant une Abeille cruelle
Ose blesser ce Dieu charmant.
Je me meurs, je succombe à ma douleur mortelle,
Dit à Venus, l'Amour en soupirant :
Vénus sourit de sa douleur amère,
Elle guérit bientôt sa blessure légère,
Et par ces mots apaise son tourment.
Charmant vainqueur, tu nous exposes
A des maux cent fois plus cuisans !
Par les peines que tu ressens,
Juge des maux que tu nous causes !
Tes traits, puissant Dieu des amours,
Font ressentir des peines plus cruelles ;
Ils portent dans les cœurs mille atteintes mortelles,
Que tu ne guéris pas toujours.

O D E X L I.

SUR LE PLAISIR ET LE VIN.

B UVONS, rions & chantons en l'honneur de
Bacchus, inventeur de la danse. Ce Dieu aime les
chançons, se plaît avec Cupidon, rend Vénus

plus touchante , fait naître les graces , procure une douce ivresse , calme les inquiétudes , assoupit les chagrins. Lorsque d'aimables jeunes gens m'apportent du vin , ma tristesse s'enfuit avec les nuages que chassent les vents. Prenons nos coupes , dissipons nos ennuis ? Pourquoi se livrer aux sollicitudes ! Notre vie est incertaine. Comment pouvons-nous prévoir l'avenir. Parfumé d'essences , plein d'un nectar délicieux , je veux danser & folâtrer avec des beautés charmantes. Que le chagrin ronge ceux qui le veulent bien. Pour nous , aimables convives , buvons , rions & chantons en l'honneur de Bacchus ?



Triomphe , victoire :

Honneur à Bacchus ;

Publions sa gloire.

Triomphe , victoire :

Buvons aux vaincus.

Bruyante trompette ,

Secondez nos voix :

Sonnez leur défaite ;

Bruyante trompette ,

Chantez nos exploits.

Triomphe , victoire :

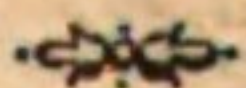
Honneur à Bacchus , &c.

ROUSSEAU.

O D E X L I I.

SUR LE MÊME SUJET.

J'AIME les danfes du charmant Bacchus : je me
plais à toucher du luth auprès d'un jeune buveur
intrépide. Cependant je préfère à tous les autres
plaisirs, celui de me couronner de fleurs d'hyacin-
the, de rire & de folâtrer avec de jeunes Beautés.
Mon cœur ne connoît ni la jalousie, ni l'envie
meurtrière. Je fuis les traits perçans de la langue
médifante. Je déteste les querelles excitées par le
vin dans les festins destinés à la joie. Menons une
vie tranquille, en danfant aux accords du luth,
avec des Beautés parées des graces de la jeunesse.



Fidèles sectateurs du plus charmant des Dieux,
Ordonnez le festin, apportez-moi ma lyre ?
Célébrons entre nous un jour si glorieux :
Mais parmi les transports d'un aimable délire,
Eloignons loin d'ici ces bruits séditieux,
Qu'une aveugle vapeur attire.
Laissons aux Scythes inhumains
Mêler dans leurs banquets le meurtre & le carnage ;
Les dards du centaure sauvage,
Ne doivent point souiller nos innocentes mains.

Bannissons l'affreuse Bellone
 De l'innocence des repas ;
 Les Satyres , Bacchus & Faune
 Détestent les combats.
 Malheur aux mortels sanguinaires ,
 Qui par de tragiques forfaits
 Ensanglantent les doux mystères
 D'un Dieu qui préside à la paix.

ROUSSEAU.

O D E X L I I I.

S U R L A C I G A L E.

Nous connoissons tout ton bonheur , heureuse Cigale. Après avoir bu un peu de rosée , tu chantes délicieusement (1) sur les arbres élevés. Tout ce que tu vois dans les champs ; tout ce que produisent les saisons t'appartient. Tu es l'amie des laboureurs : jamais tu ne leur fais de tort. Douce Prophétesse du Printemps (2) , tu es chère à tous les mortels. Les Muses t'aiment ; Apollon lui-même te chérit : il t'a donné une voix sonore (3).

(1) *Tu chantes comme un Roi.*

(2) *La Fontaine appelle le Rossignol le héraut du Printemps.*

(3) *Quoi qu'en disent les Poètes , la Cigale ne chante point , & ne peut même chanter. Les expériences modernes ont fait*

tu ne ressens point les atteintes de la vieillesse. Prudente Cigale, née de la terre, tu prends plaisir à chanter. Insensible à la douleur, privée de chair & de sang, tu es presque semblable aux Dieux.

O D E XLIV.

S U R U N S O N G E.

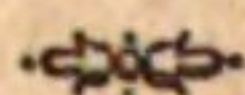
JE croyois dans un songe avoir des aîles, & courir avec rapidité. L'Amour malgré le plomb qui chargeoit ses pieds délicats me poursuivoit, & bientôt m'atteignit. Que peut me présager un tel songe ? Mon cœur léger & volage va, je pense, être enchaîné pour toujours.

A l'âge de dix-sept ans, Mademoiselle Potar Dulu composa une Ode Anacréontique, intitulée *le Songe* : elle est bien faite ; n'a rien de commun

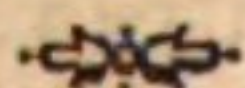
connoître que la Cigale est ventriloque, c'est-à-dire, que l'organe de sa voix est dans son ventre. C'est une vraie tymbale, composée avec un art admirable, dont la membrane haussée & baissée prestement par un muscle à ressort, frappe l'air, & forme ce bruit que les Poètes honorent du nom de chant. La nature n'a donné qu'au mâle seul, la faculté de rendre ce bruit ou ce cri. M. de Réaumur ayant disséqué des Cigales, mit en jeu ces muscles, & aussitôt il fit parler une Cigale, morte depuis plus de trois mois.

avec celle d'Anacréon , que le titre. Comme elle est très-rare , on nous saura peut-être gré de la joindre ici.

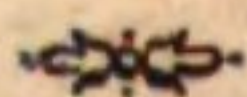
A l'ombre d'un myrte assise ,
Je m'endormis l'autre jour ;
Quel sommeil ! quelle surprise !
Je vis en songe l'Amour.



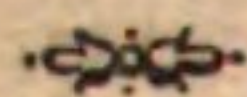
Qu'il me paroïssoit aimable !
Mon cœur en fut enchanté ;
Il n'avoit de redoutable ,
Que son nom & sa beauté.



Les zéphirs de leurs haleines
Agitoient ses beaux cheveux ;
Il me les offroit pour chaînes ,
Si je brûlois de ses feux.

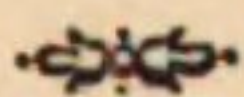


Ses yeux sûrs de tous leurs charmes ,
Etoient vifs avec langueur ;
Lui falloit-il d'autres armes ,
Pour dompter un jeune cœur ?



Sa main droite étoit armée
D'une lyre & d'un carquois :
Vois , dit-il , ta destinée ,
Choisis , chante , ou fuis mes loix ?

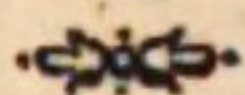
Prends



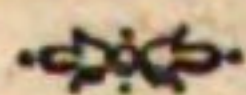
Prends ma lyre , & dans les ames
Fais brûler mes feux vainqueurs ;
Sauve-toi par-là des flammes ,
Dont je brûle tous les cœurs ?



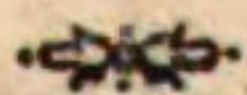
Je fus long-tems incertaine ;
Mais cédant à son désir ,
Je pris la lyre avec peine ,
Et je dis avec un soupir :



S'il étoit sous ton empire ,
Un mortel semblable à toi ,
Je briserois cette lyre ,
Elle exige trop de moi.



S'il faut qu'un jour je te chante ,
Le tems n'en est pas venu ;
Faut-il donc pour qu'on te vante ,
Ne t'avoir jamais connu ?



Reprends ton présent funeste.
Laisse-moi , lui dis-je encor ,
Mais vers la voute céleste ,
Il avoit pris son essor.



Ainsi , fatale victime
De ses dangereux bienfaits ,
Je le chante quand je rime ,
Sans sçavoir ce que je fais.



Bergères , craignez vos songes ,
Quand vos sens en sont flattés ;
L'Amour , des plus doux mensonges ,
Fait de tristes vérités.



O D E X L V.

SUR LES TRAITS DE L'AMOUR.

DANS les antres de Lemnos , l'époux de la belle Cythérée forgeoit avec de l'acier les flèches des Amours. Vénus en trempoit la pointe dans un miel plein de douceur ; tandis que Cupidon y mêloit du fiel. Mars de retour des combats , & agitant un énorme javelot , méprisoit dédaigneusement les traits de l'Amour. Cupidon lui dit , en voici un fort pésant : essaye , tu en jugeras toi-même. Mars reçoit le trait : Vénus sourit. Certes , dit Mars en poussant un profond soupir , celui-ci est très-lourd : je te le rends. L'Amour lui répond malicieusement , tu peux le garder.

« Quelle grace , dit Gacon , quelles images , &
» quelle variété ne trouve-t-on pas dans cette Ode !
» Vulcain , Vénus & l'Amour : la patience d'un
» bon Mari , la bravoure d'un Guerrier , la joie
» d'une Coquette , & la malice d'un Enfant gâté.
» En un mot les chagrins & les douceurs qui se
» rencontrent dans l'Amour ; & tout cela en moins
» de vingt vers. »

Nous allons joindre ici la belle Cantate de Roufseau , intitulée , *les Forges de Lemnos*. Elle est pleine de chaleur.

Dans ces antres fameux , où Vulcain nuit & jour
Forge de Jupiter les foudroyantes armes ;
Vénus faisoit remplir le carquois de l'Amour.
Les Graces , les plaisirs lui prêtoient tous leurs charmes :
Et son époux couvert de feux étincelans ,
Animoit en ces mots ses Cyclopes brûlans.

Travaillons , Vénus nous l'ordonne.
Excitons ces feux allumés :
Déchaînons ces vents enfermés ;
Que la flamme nous environne.

Que l'airain écume & bouillonne :
Que mille dards en soient formés :
Que sous nos marteaux enflammés ,
A grand bruit l'enclume résonne.

Travaillons , Vénus nous l'ordonne , &c.

C'est ainsi que Vulcain par l'Amour excité ,
Armoit contre lui-même une Epouse volage :
Quand le Dieu Mars , encor tout fumant de carnage ,
Arrive l'œil en feu , le bras ensanglanté.
Que faites-vous , dit-il , de ces armes fragiles ,
Fils de Junon , & vous Calybes assemblés :
Est-ce pour amuser des enfans inutiles ,
Que cet antre gémit de vos coups redoublés ?

Hâtez-vous de réduire en poudre
Ce fruit de vos travaux honteux.
Renoncez à forger la foudre ,
Ou quittez ces frivoles jeux.

Mais tandis qu'il s'emporte en des fureurs si vaines ,
Il se sent tout-à-coup frappé d'un trait vengeur :
Quel changement ! quel feu répandu dans ses veines ,
Couvre son front guerrier de honte & de rougeur !
Il veut parler : sa voix sur ses lèvres expire ;
Il lève au ciel les yeux ; il se trouble ; il soupire ;
Toute sa fierté cède , & ses regards confus
Par les yeux de l'Amour arrêtés au passage ,
Achevent de faire naufrage
Contre un sourire de Vénus.

Fiers Vainqueurs de la terre
Cédez à votre tour ;
Le vrai Dieu de la guerre
Est le Dieu de l'amour.

N'offensez point sa gloire ,

Gardez de l'irriter ,

C'est perdre la victoire

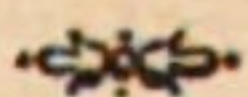
Que de la disputer.

Fiers vainqueurs de la terre , &c.

O D E X L V I.

C O N T R E L' A R G E N T.

IL est fâcheux de n'aimer point : il est fâcheux d'aimer : mais le plus grand des malheurs , c'est d'aimer une ingrate (1). En amour la naissance ne fert de rien : la science & la vertu sont méprisées : on n'estime que l'argent. Périr le premier qui aima ce métal funeste ! l'argent défunit les frères : brise les plus respectables liens du sang : excite la guerre , les meurtres : & ce qu'il y a de plus cruel , c'est par lui que nous périssons nous autres Amans.



La traduction de Gacon est littérale , & aisée en même-tems ; la voici :

(1)

Ah ! que c'est un tourment affreux
D'aimer , sans espoir d'être heureux.

DANCHET.

C'est un mal d'être insensible :
C'est un mal d'être amoureux ;
Mais des maux le plus terrible ,
C'est d'aimer sans être heureux.
L'esprit , ni la politesse ,
Ni même la qualité ,
Ne peuvent sans la richesse
Triompher de la beauté.
L'or seul aujourd'hui nous guide
Vers les faveurs de l'Amour.
Que maudit soit l'homme avide
Qui mit ce métal au jour.
Par lui l'on voit sur la terre
Regner le trouble & la guerre :
On voit le père & le fils
Vivre en mortels ennemis.
Mais des malheurs qu'il enfante ,
Selon moi , l'un des plus grands ,
C'est que sans cesse il tourmente ,
Et perd les pauvres Amans.

O D E XLVII.

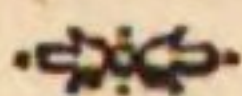
S E S G O U T S.

J'AIME un vieillard agréable : j'aime un jeune danseur. Lorsqu'un vieillard danse , ses cheveux blancs annoncent qu'il est vieux , & sa danse que son esprit est jeune encore.

O D E X L V I I I.

S U R U N E O R G I E G A L A N T E.

DONNEZ-moi la lyre d'Homère ; mais sans la corde destinée aux combats sanglans. Apportez les coupes marquées par les loix ; apportez les billets que je les mêle (1) ! Enivré du jus de la treille , je vais danser , marier ma voix au son de la lyre , & chanter des couplets bacchiques au milieu des transports d'un aimable délire.



Ainsi puissé-je mollement
Et d'une ame toujours égale ,
Profitant de chaque moment ,
Rencontrer mon heure fatale ,
Où , content de ne plus souffrir
Cent maux dont la mort nous délivre ,
Je cesse seulement de vivre ,
Sans avoir l'horreur de mourir !

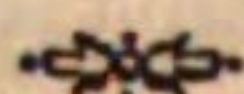
CHAULIEU.

(1) Le premier soin des Anciens , lorsqu'ils se mettoient à table , étoit d'élire au sort un Roi du festin , qui régloit la grandeur des coupes , établissoit des loix pour boire , & présidoit à tout.

O D E X L I X.

TABLEAU DE BACCHANALES.

HABILE Peintre, écoute ma muse lyrique ; peins d'abord des villes livrées aux ris & aux plaisirs. Peins les folâtres Bacchantes , jouant de leurs doubles flûtes ; & si la cire peut répondre à tes efforts, peins les loix des Amans.



Cette Ode est remplie de lacunes : nous avons tâché d'en faire un tout assorti. Nous allons mettre sous les yeux du Lecteur un tableau analogue, & qui peut servir de supplément à Anacréon. Ce tableau a été tracé par une main savante & légère, dans un ouvrage délicieux , dont , sans doute, le seul défaut est d'être écrit avec trop d'art , trop d'esprit & de finesse. La nature l'emporte toujours sur les ornemens les plus précieux , & les plus recherchés. Rien n'est plus parfait qu'une belle & simple nudité.

« Tout-à-coup nous entendimes un grand bruit,
» & un mélange confus de voix & d'instrumens de
» musique Nous vimes arriver une troupe de
» Bacchantes, qui frapportoient la terre de leurs thy-
» ses,

» ses , criant à haute voix *Evohé!* Le vieux Silène
 » suivoit , monté sur un âne. Sa tête sembloit cher-
 » cher la terre , & si-tôt qu'on abandonnoit son
 » corps , il se balançoit comme par mesure. La
 » troupe avoit le visage barbouillé de lie. Pan pa-
 » roissoit ensuite avec sa flûte , & les Satyres en-
 » touroient leur Roi. La joie regnoit avec le défor-
 » dre, une folie aimable mêloit ensemble les jeux,
 » les railleries, les danses , les chansons ».

Le Temple de Gnide.

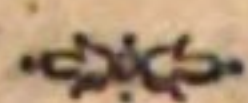
O D E L.

A B A C C H U S.

LE Dieu qui rend les jeunes gens propres à la fa-
 tigue, entreprenans dans leurs amours, excellens
 danseurs dans les festins, Bacchus descend sur les
 côteaux, apporte aux hommes un philtre délicieux,
 un nectar qui chasse les ennuis. Cette liqueur née de
 la vigne, est encore renfermée dans les raisins, sus-
 pendus à leurs seps (1). Quand on aura coupé ces

(1) En Grèce on emportoit les grappes attachées à leurs sar-
 mens : on les exposoit au soleil pendant dix jours, & à la fraî-
 cheur d'un égal nombre de nuits : on les laissoit ensuite cinq
 autres jours ; & le sixième on les fouloit, & on renfermoit la
 liqueur dans des vaisseaux. On peut consulter Hésiode sur cet
 article.

grappes, toutes les maladies cesseront, la santé brillera sur les visages, & la joie regnera dans tous les esprits jusqu'au retour de la vendange prochaine.



C'est dans cette saison si belle ,
Que Bacchus prépare à nos yeux ,
De son triomphe glorieux ,
La pompe la plus solemnelle :
Il vient de ses divines mains
Sceller l'alliance éternelle
Qu'il a faite avec les humains.

Autour de son char diaphane ,
Les ris voltigeant dans les airs ,
Des soins qui troublent l'univers ,
Ecartent la foule profane

Les Satyres tout hors d'haleine ,
Conduisant les Nymphes des bois ,
Au son du fifre & du hautbois
Dansent par troupes dans la plaine ;
Tandis que les Sylvains lassés
Portent l'immobile Silène
Sur leurs tyrses entrelacés.

ROUSSEAU.



O D E L I.

VÉNUS REPRÉSENTÉE SUR UN DISQUE (1).

QUELLE main hardie & industrieuse a pu graver sur ce Disque , avec tant d'art & de vérité , les flots amoncelés de la mer ! Quel Artiste sublime & rival des Dieux a représenté si merveilleusement l'aimable Mère des Amours ? Elle est nue : l'onde seule couvre les beautés qui doivent être dérobées aux regards. Cette Déesse nage sur les flots mollement agités ; les presse de son beau sein d'albâtre , les fend avec ses épaules voluptueuses. Elle brille au milieu des vagues , comme un lis parmi d'humbles violettes. La troupe maligne & redoutable des tendres Amours , est portée sur le dos des Dauphins , & mille monstres des mers viennent se jouer en bondissant autour de la puissante Vénus , qui embellit tout de son gracieux sourire.

(1) Cette Ode est défectueuse dans le texte : elle n'en est pas moins digne d'Anacréon , quoiqu'en disent quelques Commentateurs.



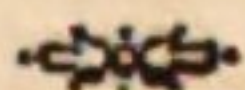
O D E L I I.

L E S V E N D A N G E S.

DE jeunes garçons , & de jeunes filles portent sur leurs épaules des paniers remplis de grappes vermeilles , & les versent dans le pressoir. Les hommes seuls foulent le raisin , en expriment le jus délicieux , célèbrent à grands cris Bacchus dans des chansons destinées aux vendanges , & considèrent avec plaisir leurs tonneaux remplis de ce nectar nouveau (1). Quand un vieillard en a bu , il danse d'un pied chancelant , fait voltiger ses cheveux blancs ; tandis qu'un aimable jeune homme , la tête un peu échauffée , tâche de séduire une jeune fille accablée de sommeil , couchée mollement à l'ombre sur un lit de feuillage ; il la conjure au nom de son amour , de le laisser jouir , avant le tems , des faveurs de l'hymen ; mais voyant ses discours inutiles , il presse plus vivement , emploie la force , & vient à bout de son dessein. Bacchus enivré

(1) Quelques Traducteurs lisent différemment cet endroit , & traduisent de cette manière : *lorsqu'ils voyent cette nouvelle liqueur bouillir dans les tonneaux.*

de sa liqueur , se livre à mille jeux libertins avec les jeunes gens.



La traduction de Gacon offre de l'aifance , & du naturel.

Cher ami , quel plaisir de voir
Ces beaux garçons , ces jeunes filles ,
Le plus doux espoir des familles ,
Porter des raisins au pressoir !
Les hommes foulent la vendange ,
Et font un agréable chœur ,
Où chacun chante la louange
Du Dieu qui fait tout leur bonheur.
Déjà la liqueur écoulée
Murmure , & bout dans le tonneau.
L'odeur de la grappe foulée
Plaît , & réjouit le cerveau ;
Les vieillards remplis d'alegresse ,
En buvant de ce jus nouveau ,
Malgré le poids de la vieillesse ,
Dansent au son du chalumeau.
Mais le plus plaifant de la fête ,
C'est qu'un jeune homme , à qui le vin
A déjà donné dans la tête ,
Minute un amoureux larcin ;
Il cherche , & rencontrant sa belle
Couchée à l'écart , & dormant ,
Sans bruit il se glisse auprès d'elle ,
Et la baise amoureusement ,

Philis réveillée , & surprise ,
 Envain repousse le galant :
 Loin de quitter son entreprise ,
 Le vin le rend plus pétulent :
 L'Amour pendant ce badinage
 Darde à la belle un de ses traits ;
 L'Amant qu'anime un doux présage ,
 Des paroles vient aux effets :
 Et malgré l'Amante obstinée ,
 A lui témoigner son courroux ;
 Il fait tant, qu'avant l'Hyménée ,
 Il jouit des droits de l'Epoux.

O D E L I I I.

S U R L A R O S E.

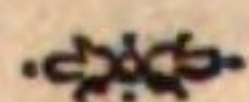
J E veux chanter la saison nouvelle , couronnée de
 fleurs , & la Rose printanière. Ami , secondez mes
 chants. La Rose est le doux parfum des Dieux (1) ;
 la joie des mortels ; le plus bel ornement des gra-
 ces dans la saison fleurie des amours , & les plus
 chères délices de Vénus. Elle fait tout le foin des
 Poëtes. Les Muses la trouvent pleine de charmes.
 On se plaît à la cueillir au milieu des épines.

(1) On pourroit peut-être traduire ainsi : *la Rose est le pur
souffle des Dieux.*

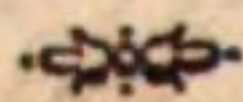
Qu'il est agréable de tenir d'une main délicate cette fleur consacrée à l'Amour , & d'en respirer la douce odeur (1) ! La Rose est délicieuse sur les tables , dans les festins , & aux fêtes de Bacchus. Que peut-on faire de charmant sans les Roses ? Dans le langage des Poëtes , c'est l'Aurore aux doigts de Rose ; les Nymphes aux bras de Rose ; & Vénus au teint de Rose. La Rose est utile aux malades : elle sert pour embaumer les morts ; résiste au temps ; conserve toujours sa première odeur ; en sorte qu'elle a des agrémens, même dans sa vieillesse. Parlons maintenant de son origine. Lorsque la Mer produisit de son écume ensanglantée la belle Vénus , & la montra toute éclatante sur ses flots tranquilles ; quand Pallas qui aime le bruit des armes , sortit toute armée du cerveau de Jupiter , alors la Rose , cette Fleur brillante & nouvelle , embellit la terre. Tous les Dieux voulant contribuer au développement de cette fleur immortelle de Bacchus , l'arrosèrent de nectar , & aussi-tôt cette plante agréable s'éleva majestueusement sur sa tige épineuse.

(1) Quelques Traducteurs rendent différemment cet endroit. *Il est doux , disent-ils , de prendre une feuille de Rose , & de l'échauffer , & de frapper légèrement dessus , afin de juger par son bruit du succès de ses amours.*

« Cette Ode , dit Gacon , est d'une grande beauté.
» Jamais Peintre fleuriste n'a si bien représenté la
» Rose avec tous ses charmes. On la voit ; on la
» sent , on la touche dans ce tableau. Le ciel , la
» terre , les Déeses , les Nymphes , les hommes ,
» tous les Dieux concourent à l'envi pour relever
» l'éclat de cette charmante fleur. Peut-on mieux
» louer son coloris qu'en disant , que toutes les
» belles choses en participent ».



Tendre fruit des pleurs de l'Aurore ,
Toi , dont Zéphire va jouir ,
Reine de l'empire de Flore ,
Hâte-toi de t'épanouir ?



Que dis-je , hélas ! crains de paroître ,
Diffère un moment de t'ouvrir :
L'instant qui doit te faire naître ,
Est celui qui doit te flétrir ?

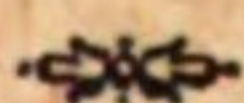


Thémire est une fleur nouvelle
Qui subira la même loi :
Rose , tu dois briller comme elle ;
Elle doit passer comme toi.

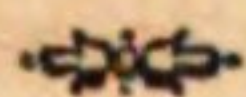
Quitte



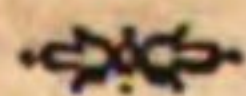
Quitte cette tige épineuse ;
Prête-lui tes vives couleurs :
Tu dois être la plus heureuse ,
Comme la plus belle des fleurs.



Va ; meurs sur le sein de Thémire ;
Qu'il soit ton trône & ton tombeau ;
Jaloux de ton sort , je n'aspire ,
Qu'au bonheur d'un trépas si beau.



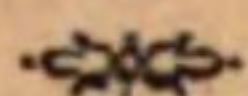
Suis la main qui va te conduire
Du côté que tu dois pancher :
Eclate à nos yeux sans leur nuire :
Pare son sein sans le cacher.



Mais si quelque autre main s'avance ,
Si quelque amant est mon égal ,
Emporte avec toi ma vengeance ;
Garde une épine à mon rival.

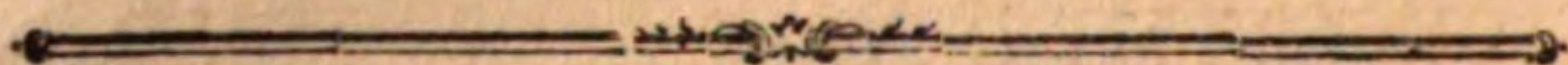


Tu vivras plus d'un jour , peut-être ,
Sur l'autel que tu dois parer :
Un soupir t'y fera renaître ,
Si Thémire peut soupirer.



Fais lui sentir par mes alarmes
 Le prix du plus grand de ses biens :
 En voyant expirer tes charmes ,
 Qu'elle apprenne à jouir des siens.

M. BERNARD.



O D E L I V.

S U R S A V I E I L L E S S E.

J'E rajeunis dès que j'apperçois une troupe de jeunes gens : quoique vieux , j'ai des aîles pour la danse. Attends moi , jeune Cybèle , je te suis , & me couronne de fleurs , en volant sur tes pas. Loin de moi la froide vieillesse : jeune encore je vais danser avec ces jeunes gens. Que l'on m'apporte une coupe remplie de vin : on va juger de la vigueur d'un vieillard , qui fait chanter , boire & se livrer à une aimable folie.



O D E L V.

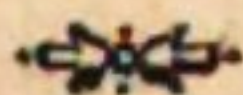
S U R L E S A M A N S.

L'ES courriers sont marqués à la cuisse avec un fer rouge. On reconnoît les Parthes à leurs tiaras élevées. Moi , je devine les Amans , dès que je les vois. Ils portent au fond du cœur une marque légère.

O D E L V I.

S U R S A V I E I L L E S S E.

MON front & ma tête font déjà couverts de cheveux blancs : je n'ai plus les graces attrayantes de la jeunesse : mes dents prouvent que je suis vieux : il me reste peu de jours agréables. Cette cruelle pensée m'afflige : je pousse de profonds soupirs. Que je redoute le Tartare , ce gouffre sombre & terrible , dans lequel , la Parque , malgré nos efforts , nous précipite sans retour (1) !



Mais , hélas ! ces paisibles jours
 Coulent avec trop de vitesse ;
 Mon indolence & ma paresse
 N'en peuvent arrêter le cours.
 Déjà la vieilleffe s'avance ,
 Et je verrai dans peu la mort
 Exécuter l'Arrêt du sort ,
 Qui m'y livre sans espérance.

CHAULIEU.

(1) On ne voit point deux fois le rivage des morts , . . .

Et l'Avare Achéron ne lâche point sa proie.

RACINE.

Mais des destins impitoyables

Les arrêts sont irrévocables :

Qui passe l'Achéron ne le repasse plus.

Mme DESHOULIERES.

O D E L V I I.

S U R L E P R I N T E M S.

QU'IL est agréable de se promener à travers les prairies émaillées, où le souffle odorant des zéphirs courbe légèrement les tendres gazons ! Quels charmes de considérer les vignes consacrées à Bacchus ! Quelles délices d'errer sous les pampres épais, avec une jeune Beauté respirant, exhalant Vénus toute entière.

O D E L V I I I.

S U R D E D O U C E S O R G I E S.

HOLA, Esclave, apporte-moi une large coupe ; je veux boire à grands coups ? verse une fois plus d'eau que de vin, pour tempérer les esprits fumeux de cette liqueur ? Vîte, donne-moi ma coupe. N'imitons point par de bruyantes orgies, & par des cris confus, les Scythes au milieu de leurs repas. Pour nous, buvons à pleine coupe, en chantant d'agréables couplets.

O D E L I X.

S U R S E S G O U T S.

JE hais le buveur qui ne parle que de meurtres sanglants , & de guerres funestes. J'aime , & je recherche l'homme aimable qui , réunissant aux plaisirs de Vénus , les dons brillans des Muses , entretient agréablement ses convives.

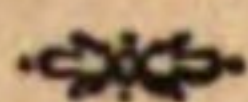
O D E L X.

S U R L' A M O U R.

JE célèbre dans mes chants le beau Cupidon , couronné de guirlandes variées. L'Amour est le maître des Dieux , & foumet à son joug tous les Mortels.

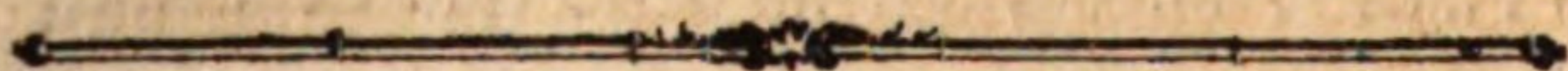
Tout reconnoît l'Amour ; & les Nymphes des ondes
Ont brûlé de ses feux dans leurs grottes profondes ;
L'on entend dans les airs soupirer les oiseaux ,
Et la vigne amoureuse embrasse les ormeaux.

R I C H E R.



Chantons l'Amour , chantons le pouvoir de ses armes :
 Il blesse les Mortels ; il enchaîne les Dieux :
 Il brûle au sein des eaux , il regne dans les Cieux :
 La terre , les enfers sont soumis à ses charmes.

DANCHET



O D E L X I.

SUR LE MÊME SUJET.

O SOUVERAIN, ô tyran des cœurs, la belle Vénus,
 les Nymphes aux tendres regards courent légè-
 rement avec toi sur le sommet des montagnes :
 Amour, écoute favorablement mes prières : daigne
 me secourir : détermine ma maîtresse à couronner
 mes feux.



É P I T H A L A M E.

VÉNUS, Reine des Déeses : Amour, puissant
 vainqueur, Hymen, source de vie, c'est vous que
 je célèbre dans mes vers. C'est vous que je chante
 Amour, Hymen, & Vénus. Regarde, jeune hom-
 me, regarde ta maîtresse ; leve-toi, Stratocle, fa-
 vori de Vénus, Stratocle, mari de Myrille, con-

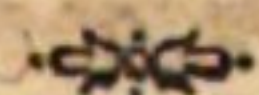
temple ta chère épouse; elle brille par sa fraîcheur, ses graces, & ses charmes. La Rose est la reine des fleurs. Myrille est une Rose au milieu de ses compagnes. Jouis de ses chastes embrassemens, jusqu'à ce que le soleil éclaire les lieux les plus sombres; puisses-tu bientôt voir croître dans ta maison un fils qui te ressemble (1)!

ÉPIGRAMMES.

I.

SUR TIMOCRATE.

TIMOCRATE vaillant au milieu des combats repose dans ce tombeau. Mars n'épargne point les braves, les lâches seuls sont à l'abri de ses coups.



L'Abbé Desportes qui vivoit du temps de Henri III, paroît avoir imité cette Épigramme dans l'épitaphe de Timoléon de Cossé, Comte de Brissac.

(1) On traduit ordinairement : *qu'il naisse bientôt un Cypres dans ton jardin*. Ce sens ne fait allusion à aucune coutume connue, à aucun usage ancien. Nous avons suivi la correction de Corneille de Paw; elle paroît nécessaire.

Brissac étoit sans peur, jeune, vaillant & fort :
Il est mort toutefois : passant ne t'en étonne ,
Car Mars le Dieu guerrier , pour montrer son effort ,
Se prend aux plus vaillans , & aux lâches pardonne.

On trouve dans l'héritier du nom de ce Héros ,
M. LE MARECHAL DE BRISSAC , même candeur ,
même franchise , même bravoure , même intrépidité.

I I.

S U R A G A T H O N .

TOUTE la Ville d'Abdère a poussé des cris de
douleur , en voyant sur le bûcher le belliqueux
Agathon , mort en défendant ses murs. Mars avide
de sang , n'a jamais immolé au milieu des cruels
combats , un jeune guerrier aussi fameux.

I I I.

S U R C L É O N O R I D E .

LE désir de revoir votre chère patrie , ô Cléono-
ride , vous a conduit au trépas. Vous avez osé vous
exposer pendant l'hiver , à la fureur de l'orageux
vent

vent du midi : cette saison perfide vous a été funeste. Les flots irrités vous ont englouti à la fleur de votre brillante jeunesse.

I V.

SUR UN TABLEAU DE BACCHANTES.

CELLE qui tient un Thyrsé, c'est Eliconias ; Xantippe est à ses côtés : Glaucé marche ensuite. Elles reviennent des montagnes ; portent à Bacchus du lierre , des grappes de raisin, & un chevreau gras.

V.

SUR LA GENISSE DE MYRON (1).

BERGER fais paître plus loin ton troupeau , de peur qu'avec tes genisses tu n'emmènes celle de Myron , comme si elle respiroit véritablement ?

(1) Myron étoit un célèbre fondeur. Pétronne dit de cet Artiste , qu'il avoit trouvé l'art de renfermer , pour ainsi dire , l'ame des hommes & des bêtes dans des chef-d'œuvres d'airain. Ausonne raconte plaisamment le refus que ce fondeur éprouva de la part de la fameuse Laïs. Myron se présenta chez cette Courtisane , en fut fort mal accueilli. Il s'imagina que ses cheveux blancs étoient la seule cause de sa mauvaise réception. Il se retire , va peindre en brun ses cheveux , & revient se présenter avec confiance sous ce déguisement. Laïs le reconnoît , & lui dit d'un ton railleur : *Imbécille que tu es , tu me demandes une chose que je viens de refuser à ton père.*

V I.

SUR LE MÊME SUJET.

CETTE genisse n'a point été jettée en moule : la vieillesse l'a changée en bronze : Myron prétendoit faussement que c'étoit un ouvrage de sa main.

ÉPITAPHE D'ANACRÉON.

PAR JULIEN.

J'AI souvent chanté dans mes vers , & je le répéterai du fond de mon tombeau : Amis , buvez avant que la mort vous réduise en poussière.

O D E.

SUR ANACRÉON.

J'AI cru pendant un songe qu'Anacréon me regardoit & m'appeloit. Soudain je cours vers le chantre mélodieux de Téos ; je le serre ; je l'embrasse. Quoique déjà vieux , il avoit encore de la fraîcheur. La volupté brilloit dans ses yeux. Ses lèvres exha-

loient l'odeur du vin. L'Amour lui donnoit la main, & dirigeoit ses pas chancelans. Alors ce Poëte prend sa couronne, m'en fait présent. *Elle sentoît Anacréon.* Je la tiens à peine, que je la mets sur mon front : quelle imprudence ! depuis cet instant je n'ai cessé d'aimer.



« Ce petit Poëme , dit Gacon, fait un portrait
» si naturel, & si agréable d'Anacréon, qu'il mé-
» rite bien d'être à la suite de ses ouvrages. Il est
» même composé avec des termes si galants & si dé-
» licats, qu'il y a peu d'ouvrages en ce genre qui
» lui soient comparables. »





F R A G M E N S.



Puissé-je mourir ! c'est le seul remède aux maux
que j'endure.



Pour moi , je ne désire ni la corne d'Amalthée ,
ni de régner cent cinquante ans à Tartessus.



Déjà commence le mois consacré à Neptune (1).
Les nuages portent de noirs torrens d'eau : les tem-
pêtes furieuses soufflent avec un bruit épouvan-
table.



J'ai mangé un peu : j'ai bu de la liqueur de Bac-
chus : je touche maintenant les cordes voluptueu-
ses de ma lyre : je célèbre les charmes & les appas
de ma maîtresse.



J'aime, & je n'aime point. Je suis fou : je suis
sage.

(1) Ce mois répond à la fin de Décembre , & au commence-
ment de Janvier.



Je veux rire & folâtrer avec toi : ton caractère est aimable , & ton humeur charmante.



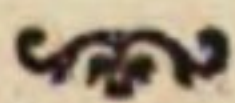
Lorsque je t'écoutois le plus attentivement , & dans le dessein de fuir l'amour , ce Dieu s'est rendu maître de mon cœur.



Jeune Beauté , dont les cheveux flottans sont couverts d'un voile tissu d'or , daigne écouter un vieillard.



Je hais & je déteste ceux qui parlent d'un ton élevé , emphatique. Savoir garder le silence , voilà la plus belle qualité.



Apporte de l'eau : apporte du vin : donne-moi des couronnes de fleurs fraîchement écloses. Je ne veux pas combattre plus long-tems contre l'Amour.



L'Amour me donne des aîles légères : je m'élève

jusques aux cieux : mais l'objet de mon ardeur est
insensible à mes feux (1).

(1) Il reste encore plusieurs fragmens d'Anacréon : il est
presqu'impossible de les traduire en François. Ce sont des vers
détachés, des moitié de vers, qui ne présentent aucun sens
suivi.



V I E

D E S A P H O.

Les feux qui de Sapho consumèrent le cœur ,
Dans ses écrits encore exhalent leur chaleur.

SAPHO , cette Femme immortelle par son génie , ses vers , son amour & ses malheurs , naquit à Mytilène , Capitale de l'île de Lesbos , environ six cens ans avant l'Ere Chrétienne. Les Auteurs ne sont pas d'accord sur le nom de son père. Scamandronime passe ordinairement pour le véritable. On nomme encore Simon , Erigius , Eunomine , Écryte , Sémus , Camone , Étarche (1). Sa mère s'appeloit Cléïs. Voici le nom de ses trois frères :

(1) Cette diversité de noms a fait croire avec raison , qu'il y avoit eu plusieurs Sapho. L'on voit encore aujourd'hui le portrait d'une Sapho d'Erèse , fameuse courtisane.

*

Lariche , Charaxe , Érigius. Elle célébra dans ses Poësies Lariche qu'elle aimoit : fit des vers extrêmement fatyriques contre Charaxe , & lui reprocha vivement son amour pour Rhodope ou Doricé , courtisane avec laquelle il dépensa tout son bien.

Sapho épousa Cercola , jeune homme très-riche de l'île d'Andros , en eut une fille appelée Cléïs , du nom de son aïeule ; resta veuve fort jeune ; & ne voulut pas s'engager dans de nouveaux liens : mais son cœur tendre & sensible se laissa bientôt enchaîner par les charmes du beau Phaon. Elle ressentit pour lui la passion la plus vive , la plus violente , & n'éprouva de sa part que des dédains & des refus. Touchée de l'indifférence , des froideurs & de l'absence de ce volage Amant , elle lui écrivit en Sicile , où il s'étoit retiré , des lettres touchantes , arrosées , baignées de ses larmes. Le cruel Phaon n'en fut point attendri ; ne fit aucune réponse. Sapho au désespoir de ce silence , résolut d'aller elle-même se présenter aux yeux de son Amant.

Démarche

Démarche inutile ! Ses vers , son amour , sa présence , ses reproches , ses emportemens , rien ne put fléchir & ramener le cœur de l'insensible Phaon. Indignée du peu de succès de son voyage , Sapho veut enfin oublier pour toujours l'ingrat qui la dédaigne. Elle se rend en Acarnanie , au promontoire de Leucade (1) , se précipite courageusement dans la mer , & n'éteint sa passion , qu'en terminant le cours d'une vie si agitée.

Sapho sans être belle , étoit très-aimable : elle avoit la taille médiocre , le teint fort brun , les cheveux noirs , le sourire doux , agréable , les yeux pleins de feu & de volupté. Elle vécut du tems de Stésichore , de Pittacus , d'Alcée , de Damophile , de la sage Pamphile , Auteur de quelques Poëmes , d'Erinne , célé-

(1) On croyoit en Grèce que ceux qui étoient malheureux , & sans aucune espérance dans leur amour , guérissoient de leur passion , en se précipitant du haut de ce fatal rocher. Remède cruel & bisarre ! Les Amours en pleurs , Cupidon désolé , ne purent préserver le cœur de la malheureuse Sapho de ce barbare préjugé.

bre par ses Poësies. Anagora , Mylésienne , Gongylide , de Colophone , Eunique , de Salamine , furent ses élèves. On met au nombre de ses amies , plusieurs belles personnes , Amythone ; Anaëtorie , Androméde , Athis , Cydno , Cyrène , Mégare , Mnais , Pyrrine , Théléfile , &c.

Toutes ces femmes étoient étrangères. Les Mytiléniennes en furent jalouses. Cette jalousie n'auroit-elle pas donné naissance aux bruits injurieux à la mémoire de Sapho ? Comment s'imaginer , qu'elle se soit livrée à tous les excès monstrueux dont on l'accuse ? Sa haine contre son frère qui aimoit une courtisane ; le témoignage d'Alcée & de plusieurs anciens qui l'appellent *chaste & vertueuse* , une réponse que nous a conservée Aristote (1) , son violent amour pour Phaon , sa mort sur-

(1) Voici la réponse de Sapho au poëte Alcée :
 « Sapho , je voudrois vous confier quelque chose ,
 » mais la pudeur m'en empêche ? Alcée , répond Sapho ,
 » si vous aviez dessein de dire des choses décentes , qui
 » ne fussent ni grossières , ni obscènes , votre pudeur
 » & votre modestie n'en seroient point alarmées ».

tout pourroient affoiblir, diminuer, détruire même toutes ces impressions odieuses ? Cependant les inconféquences, les bisarreries du cœur humain sont si fréquentes, que nous n'osons contredire ouvertement une tradition aussi ancienne, aussi accréditée. Nous marchons au milieu des doutes, des incertitudes, des ténèbres même; & le flambeau de la saine critique répand à peine une foible lueur sur ces siècles reculés.

Les anciens attribuent à Sapho neuf livres de Poësies Lyriques, des Épithalames, des Hymnes, des Épigrammes, des Élégies, des Iambes, des Monologues, des Scholies, &c. On croit qu'elle inventa les vers Éoliques, Saphiques, & quelques instrumens de Musique. Ses Poësies ont été louées dans tous les siècles. Socrate, Aristote, Strabon, Démétrius de Phalère, Denis d'Halicarnasse, Plutarque, Longin, l'Empereur Julien, &c. en

Cette réponse de Sapho fait le plus bel éloge de ses sentimens. Ne pourroit-on pas attribuer à Sapho d'Erèse, tout ce qui deshonne Sapho de Mytilène ?

font le plus grand éloge. La Grèce entière lui donna le nom de *dixième Muse*, & les habitans de Mytilène firent graver son portrait sur leur monnoie.

M. Lefevre dit « qu'il n'y avoit rien de si
» beau que ses Poësies : mais toutes ces graces,
» toutes ces beautés, cet art secret & admira-
» ble d'entrer dans les cœurs ; de parler &
» de vaincre en même-tems, de toucher les
» passions les plus tendres, font des biens qui
» ne font point venus jusqu'à nous ».

Denis d'Halicarnasse & Longin nous ont conservé deux pièces admirables de Sapho ; l'Hymne à Vénus, & l'Ode à une de ses amies. Deux Épigrammes, ou Épitaphes, sont parvenues jusqu'à nous, ainsi que plusieurs fragmens épars dans différens Scholiastes, & rassemblés par Wolfius. Ces restes, ces lambeaux ressemblent à des médailles antiques, un peu altérées : on reconnoît toujours, malgré l'injure du tems, la finesse du burin, la perfection du travail. Quand on parcourt ces fragmens, il semble que l'on fouille sous les

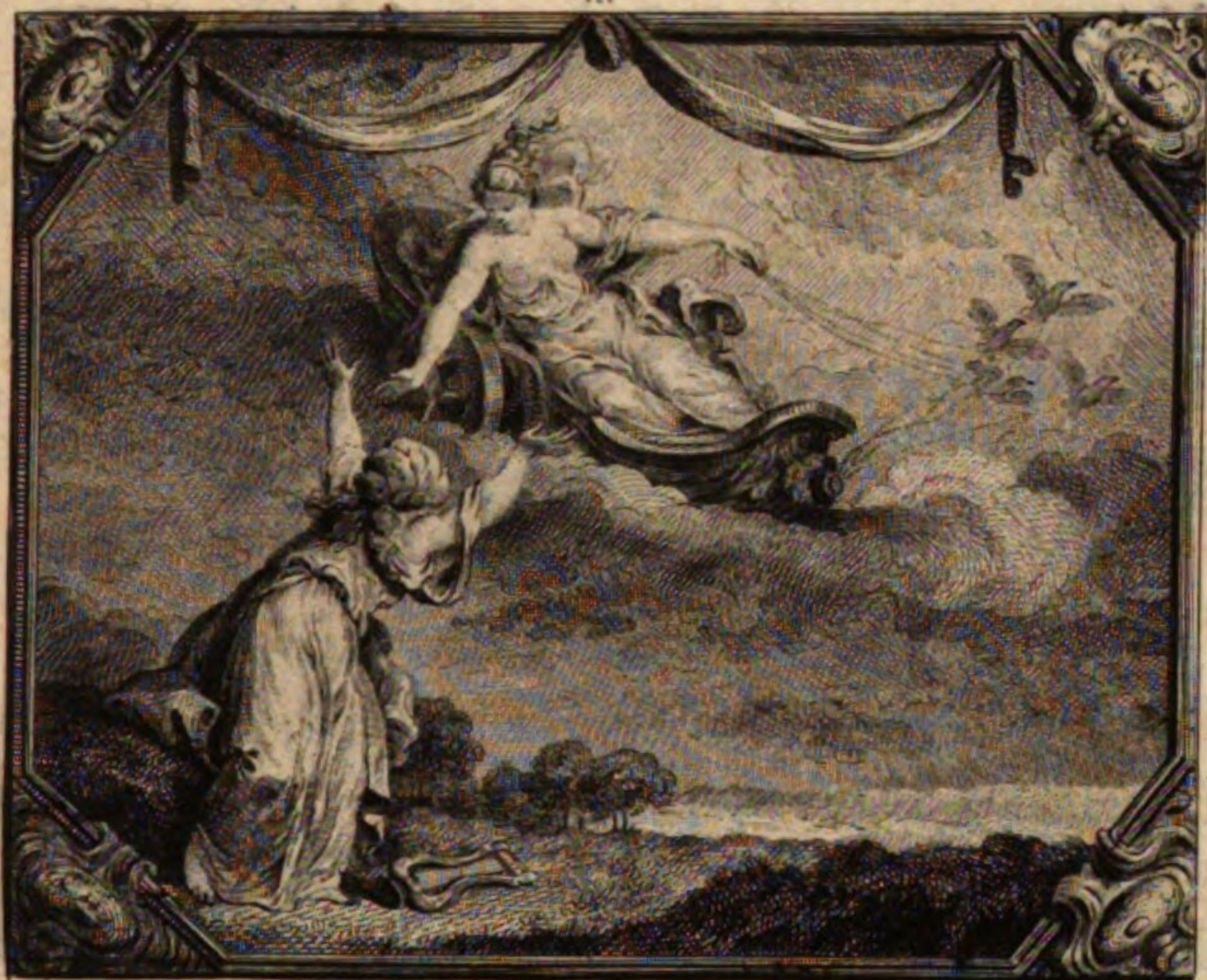
ruines de palais décorés autrefois de la plus noble architecture. On découvre çà & là des morceaux précieux de colonnes, & de statues sculptées avec un art merveilleux. Au milieu de ces débris on retrouve des tableaux qui, quoique couverts de poussière, offrent encore aux yeux des connoisseurs, un dessin riche & correct, une touche facile & brillante, un coloris suave & délicieux.

Sapho avoit une imagination vive, féconde, ardente & enflammée. Son esprit étoit orné, naturel, agréable & galant. Son cœur trop sensible & trop tendre causa tous ses malheurs, & tous ses tourmens. Cependant c'est à cette sensibilité, à cette tendresse que Sapho devoit ses plus belles Odes, ces pièces immortelles, ces chef-d'œuvres qui l'ont fait placer au-dessus des autres Poètes. La beauté, le nombre, l'harmonie, la véhémence, la rapidité, la chaleur ont toujours distingué sa Poësie. Les anciens vantent le tour facile & hardi de ses phrases; les cadences nombreuses, les expressions tendres,

voluptueuses , touchantes de ses vers qui ne respirent que les Grâces , Vénus & l'Amour. Ses Odes brûlantes & passionnées , écrites ; pour ainsi dire , en caractères de feu , pénétraient , enflammoient tous les cœurs : il étoit impossible de les lire , sans être ému , agité , transporté. Quelle volupté ! quelle douceur ! quels charmes ! quelle sensibilité ! quel enthousiasme ! L'*Amour* , pour me servir , d'une expression d'Horace , *respire encore dans ses vers ; & les feux qu'elle avoit confiés à sa Lyre ne sont pas éteints.*

*Spirat adhuc amor ,
Vivuntque commissi calores
Æolia fidibus puella.*





Ch. Eisen inv.

1772

Maspard sculp.

P O E S I E S
D E S A P H O.

H Y M N E A V É N U S.

IM M O R T E L L E V é n u s , D é e s s e a d o r é e d a n s t o u t
l'U n i v e r s , f i l l e d e J u p i t e r , t o i q u i s é d u i s l e s c ŕ œ u r s ,
n' a c c a b l e p o i n t m o n a m e , j e t' e n c o n j u r e , s o u s l e
p o i d s d e s e n n u i s & d e l a d o u l e u r . V i e n s c o m m e
a u t r e f o i s : é c o u t e , a u n o m d e l' A m o u r , é c o u t e m a

prière aussi favorablement que le jour, où quittant le palais doré de ton Père, tu descendis sur ton char voluptueux. De charmans passereaux le faisoient voler légèrement du haut de l'Olympe, en agitant leurs aîles rapides au milieu des airs. Leur course achevée, ils s'en retournent soudain. Alors, heureuse Déesse, tu me demandes en souriant de ta bouche divine, ce que j'ai souffert : pourquoi je t'appelle ; quel remède peut calmer ma raison furieuse, égarée ; quel Amant je voudrois persuader, attendrir, arrêter dans mes fers... ? Quel ingrat, ô Sapho, cause tes tourmens ? Ah ! si l'insensible te fuit, dans peu il te recherchera : s'il refuse tes présens (1), il t'en offrira : s'il ne t'aime pas, il t'aimera bientôt au gré de tes desirs. Descends donc, ô Vénus, délivre-moi de mes ennuis cruels ! Acheve, couronne ton ouvrage : accorde à mon cœur tout ce qu'il souhaite ; prends toi-même ma défense !

(1) J'ai suivi le sens que le texte grec offre au premier coup d'œil. Je crois cependant qu'on pourroit traduire ainsi : *s'il ne t'a point encore fait des présens, il t'en offrira*. De cette manière les interrogations, & les réponses de Vénus sont plus naturelles, ont plus de suite. D'ailleurs le verbe grec n'exclut pas absolument ce sens. Je laisse aux Savans à décider la question ; je me conformerai toujours à leur sentiment.

O D E.

JE regarde comme l'égal des Dieux , le mortel qui , placé près de toi , écoute tes paroles enchante-
resses , & te vois doucement lui sourire. Ce sont
tous ces charmes qui jettent le trouble au fond de
mon ame. Dès que je te vois , la parole expire sur
mes lèvres : ma langue est muette (1) : je sens cou-
rir de veine en veine un feu brûlant : mes yeux
s'obscurcissent : je n'entends qu'un bruit confus :
une sueur froide se répand sur tout mon corps : je
tremble ... je frissonne ... je pâlis ... je respire à
peine ... il semble que je vais mourir (2).



Boileau, dans son excellente traduction du *Traité
du Sublime* de Longin, a rendu ainsi cette Ode, que

(1) Ma langue est *brisée*.

(2) Racine avoit vraisemblablement sous les yeux la fin de
cette Ode , lorsqu'il faisoit dire à Phèdre :

Je le vis , je rougis , je pâlis à sa vue ;

Un trouble s'éleva dans mon ame éperdue ;

Mes yeux ne voyoient plus : je ne pouvois parler ,

Je sentis tout mon corps & transir & brûler :

Je reconnus Vénus

les Anciens ont toujours regardée comme un chef-d'œuvre.

Heureux , qui près de toi , pour toi seule soupire !
Qui jouit du plaisir de t'entendre parler :
Qui te voit quelquefois doucement lui sourire :
Les Dieux dans son bonheur peuvent ils l'égalér !

Je sens de veine en veine une subtile flamme ,
Courir partout mon corps , sitôt que je te vois :
Et dans les doux transports , où s'égare mon ame ,
Je ne saurois trouver de langue , ni de voix.

Un nuage confus se répand sur ma vue :
Je n'entends plus : je tombe en de douces langueurs ,
Et pâle , sans haleine , interdite , éperdue ,
Un frisson me saisit , je tremble , je me meurs.

Voici quelques réflexions de Longin : elles feront connoître en quoi consiste principalement les beautés de cette Ode , toujours regardée comme un modèle du sublime qui se tire des circonstances.

« Quand Sapho veut exprimer les fureurs de
» l'amour , elle ramasse tous les accidens qui suivent , & qui accompagnent cette passion. Mais où
» son adresse paroît principalement , c'est dans le
» choix de tout ce qui marque davantage l'excès &
» la violence de l'amour. De combien de mouvemens elle est agitée. Elle brûle , elle gele , elle

» est folle , elle est sage , elle est entièrement hors
» d'elle-même , elle va mourir. On diroit qu'elle
» n'est pas éprise d'une seule passion, mais que son
» ame est un rendez-vous de toutes les passions; &
» c'est en effet ce qui arrive à ceux qui aiment ».

M. Lefevre a remarqué dans les huit derniers vers de cette Ode un art admirable , pour peindre l'état d'une personne qui perd peu à peu ses forces , & s'évanouit insensiblement. Sapho emploie sept fois la même particule. Le discours plus traînant , plus mou , plus languissant , exprime merveilleusement la situation de ceux qui tombent en foiblesse.

É P I T A P H E

D U P Ê C H E U R P É L A G O N .

MÉNISQUE , père du pêcheur Pélagon , a fait placer sur le tombeau de son fils , une Nasse & une Rame , monumens de sa vie dure & pénible.



*É P I T A P H E**D E L A J E U N E T I M A S.*

LES cendres de la charmante Timas reposent dans ce tombeau. Les Parques cruelles tranchèrent le fil de ses beaux jours, avant que l'Hyménée eut allumé pour elle ses flambeaux. Toutes ses compagnes ont coupé courageusement sur sa Tombe leur belle chevelure (1).

(1) Les Grecs mettoient sur les tombeaux les instrumens de l'art que l'on avoit exercé : c'étoient des Épitaphes parlantes. Ils coupoient encore leurs cheveux sur la tombe de ceux qu'ils regrettoient.



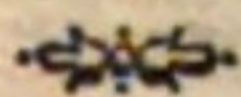


F R A G M E N S.

I.

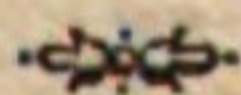
S U R L A R O S E.

S_i Jupiter vouloit donner une Reine aux fleurs ,
la Rose feroit la Reine de toutes les fleurs. Elle
est l'ornement de la terre ; l'éclat des plantes, l'œil
des fleurs ; l'émail des prairies ; une beauté écla-
tante. Elle exhale l'Amour ; attire & fixe Vénus :
toutes ses feuilles sont charmantes , son bouton ver-
meil s'entr'ouvre avec une grace infinie , & fou-
rit délicieusement aux zéphirs amoureux.

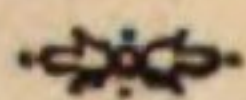


Semblable en son printems à la Rose nouvelle ,
Qui renferme en naissant sa beauté naturelle ,
Cache aux vents amoureux les trésors de son sein ,
Et s'ouvre aux doux rayons d'un jour pur & serein.

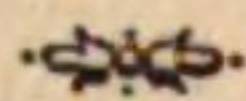
V O L T A I R E.



Aimable Rose , au lever de l'Aurore ,
Un essain de Zéphirs badine autour de toi ;
Chacun d'eux jure qu'il t'adore ,
Chacun d'eux te promet une éternelle foi.



Mais le soleil en se couchant dans l'onde ,
Voit à leurs tendres soins succéder le mépris ;
La troupe ingrate & vagabonde
Déserte sans scrupule avec ton coloris.



Telle est le sort de la belle jeunesse ,
Mille cœurs enchaînés s'offrent à ses désirs ;
Mais bientôt survient la vieillesse ,
La fleur tombe , & l'Amour cherche ailleurs ses plaisirs.

Les Amours de Leuc. & de Clit.

I I.

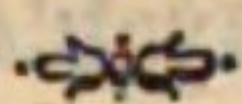
LORSQUE vous ferez dans le tombeau , votre nom
ne vous survivra point , & ne parviendra jamais à
la postérité. Vous n'avez point cueilli des Roses
sur le mont Piérius : vous descendrez donc obscure ,
ignorée dans le sombre palais de Pluton ; on vous
oubliera entièrement , quand vous ferez descendue
chez les Ombres.

I I I.

VIENS dans nos repas délicieux , Mère d'Amour ,
viens remplir d'un nectar agréable nos coupes d'or ;
que ta présence fasse naître la joie au milieu de tes
convives & des miens.

I V.

L'AMOUR vainqueur de tous les obstacles , me trouble & m'agite. C'est un oiseau doux & cruel ; on ne peut lui résister. Athis , je vous suis maintenant odieuse , tandis que toutes vos pensées sont pour la belle Andromède.



Païssez , chères brebis , les herbettes naissantes :
Ces prés & ces ruisseaux ont de quoi vous charmer ;
Mais si vous désirez vivre toujours contentes ,
Petites innocentes
Gardez-vous bien d'aimer.

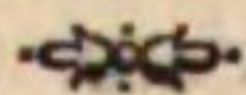
Mme DESHOULIERES.

L'Abbé Desportes définit l'Amour bien singulièrement.

Breuvage empoisonné , serpent couvert de fleurs ;
Sophiste injurieux , Artisan de malice ,
Passagère fureur , exemple de tout vice ,
Plaisir mêlé d'ennuis , de regrets & de pleurs
Loue Amour qui voudra , c'est une frénésie ,
Que les fous ont fait Dieu selon leur fantaisie ,
Un mal , une fureur , un fort enchantement ,
Par ses charmes cruels troublant l'entendement :
Il le faut dire , Amour , tu n'es rien que misère ,
Travail , perte de tems , fureur , trouble , fouci . . .

V.

LA Lune & les Pléïades sont déjà couchées : la nuit a fourni la moitié de sa carrière ; & moi , malheureuse , je suis seule dans mon lit , accablée de chagrin.



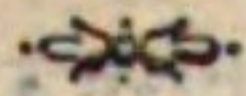
Tyran dont tout se plaint , tyran que tout adore ,
Amour , impitoyable Amour ,
Donne quelque relâche au mal qui me dévore
Et la nuit & le jour.

Fais pour me soulager , que mon aimable Alcandre
Devienne un peu plus tendre :
Va porter dans son sein cette bouillante ardeur ,
Ces violens transports , cette langueur extrême
Dont tu remplis mon triste cœur.

M^{me} DESHOULIERES.

V I.

Ô ma tendre mère , je ne puis , hélas ! manier la navette , ni l'aiguille ! la redoutable Vénus m'a soumise à son joug impérieux , & mon violent amour pour ce jeune homme m'occupe toute entière.



Coulez tranquilles eaux , volez charmans zéphirs ,
Ne vous arrêtez point ; ma voix n'a plus de charmes :
Mon cœur , depuis qu'il aime , éprouve trop d'alarmes ;
L'écho ne répond plus qu'à mes tristes accens.

LA MOTTE.

FRAGMENS



F R A G M E N S D I V E R S.

COMMENT cette femme rustique & grossière peut-elle charmer ton esprit, & enchaîner ton cœur : elle ne fait pas laisser tomber avec grace sa robe flottante.



Le deuil & la consternation ne doivent point regner dans la maison d'un Poëte : c'est une foiblesse indigne d'un Elève d'Apollon.



Celui qui n'a de beauté qu'à l'extérieur, la conserve seulement pendant qu'on le regarde ; mais l'homme rempli de justice & d'équité acquiert bientôt à nos yeux des charmes & des attraits durables.



Pour moi j'aime une vie molle, voluptueuse ; & mon amour pour les plaisirs présens, ne m'empêche pas de faire des actions brillantes & honnêtes.



Je ne suis point d'un naturel colère & bouillant ; mon esprit au contraire est tranquille & rassis.



Les richesses sans la vertu ne sont jamais irréprochables ; mais l'heureux accord de la vertu & des richesses , voilà le comble du bonheur.



L'or est le fils de Jupiter ; la rouille ni les vers ne rongent ce métal , qui aiguise si merveilleusement l'esprit des Mortels.



Heureux époux , tes nûces sont terminées au gré de tes desirs ; tu possèdes la jeune beauté que tu souhaitois.



Architectes , donnez plus d'élévation aux portes ; un époux égal au Dieu Mars s'avance : il est beaucoup plus haut qu'un homme d'une grande taille.



Ils tenoient tous ensemble des vases, offroient des libations , & faisoient des vœux pour le bonheur du nouvel époux.



Jamais une jeune fille ne fut égale en beauté à celle-ci, ô mon gendre !



Hespérus , tu apportes avec toi tous les avantages ; tu nous annonces l'heure de vuidér les coupes : tu

ramenes les Troupeaux à la Bergerie , & la jeune Bergère auprès de sa mère. Hespérus , tu rassembles tous les êtres que l'Aurore avoit dispersés par le retour de sa lumière.



Virginité, virginité, où t'envoies-tu , après m'avoir abandonnée ? . . . Je ne reviendrai pas davantage vers toi , je ne reviendrai plus.



Venez ici , Muses , abandonnez votre brillant séjour ! . . . Venez maintenant , Graces délicates , & vous Muses à la belle chevelure ! . . . Venez chastes Graces , au bras de rose , venez , Filles de Jupiter ! . . .



Luth divin , réponds à mes désirs , deviens harmonieux ! . . . C'est toi-même Callioppe . . .



Les dédains de la tendre & de la délicate Gyrine ; ont enfin déterminé mon cœur pour la belle Mnaïs . . . L'amour agite mon ame , comme le vent agite les feuilles des chênes sur les montagnes . . . Je volerois sur le sommet élevé de vos montagnes , & je t'enlacerois entre mes bras , toi , pour qui je soupire . . . Tu m'enflammes . . . Tu m'ou-

blies entièrement, où tu en aimes un autre plus que moi Mets des couronnes de roses sur tes beaux cheveux ; cueille avec tes doigts délicats les branches de l'aneth La jeune beauté qui cueille des fleurs, en paroît encore plus charmante & plus belle Les victimes ornées de fleurs sont agréables aux Dieux, & ils dédaignent toutes celles qui ne sont point parées de guirlandes Je vais chanter maintenant des airs mélodieux qui feront les délices de mes Amantes Le rossignol annonce le Printems par ses doux sons Plusieurs guirlandes, & plusieurs couronnes de fleurs environnoient son col L'Amour est fils de la terre & du ciel . . . La Persuasion est fille de Vénus Réjouissez-vous, jeune épouse ; réjouissez-vous, époux respectable ? Ami, tenez-vous vis-à-vis de moi ; déployez tout le feu, toute la grace de vos yeux ? L'eau fraîche d'un ruisseau murmure doucement dans ces Vergers sous les branches des pommiers (1) J'ai dormi délicieusement, pendant mon songe, dans les bras de la char-

(1)

Ici le clair ruisseaulet,
Doucelet, mignardelet,
De son onde jazeresse,
La verte rive caresse.

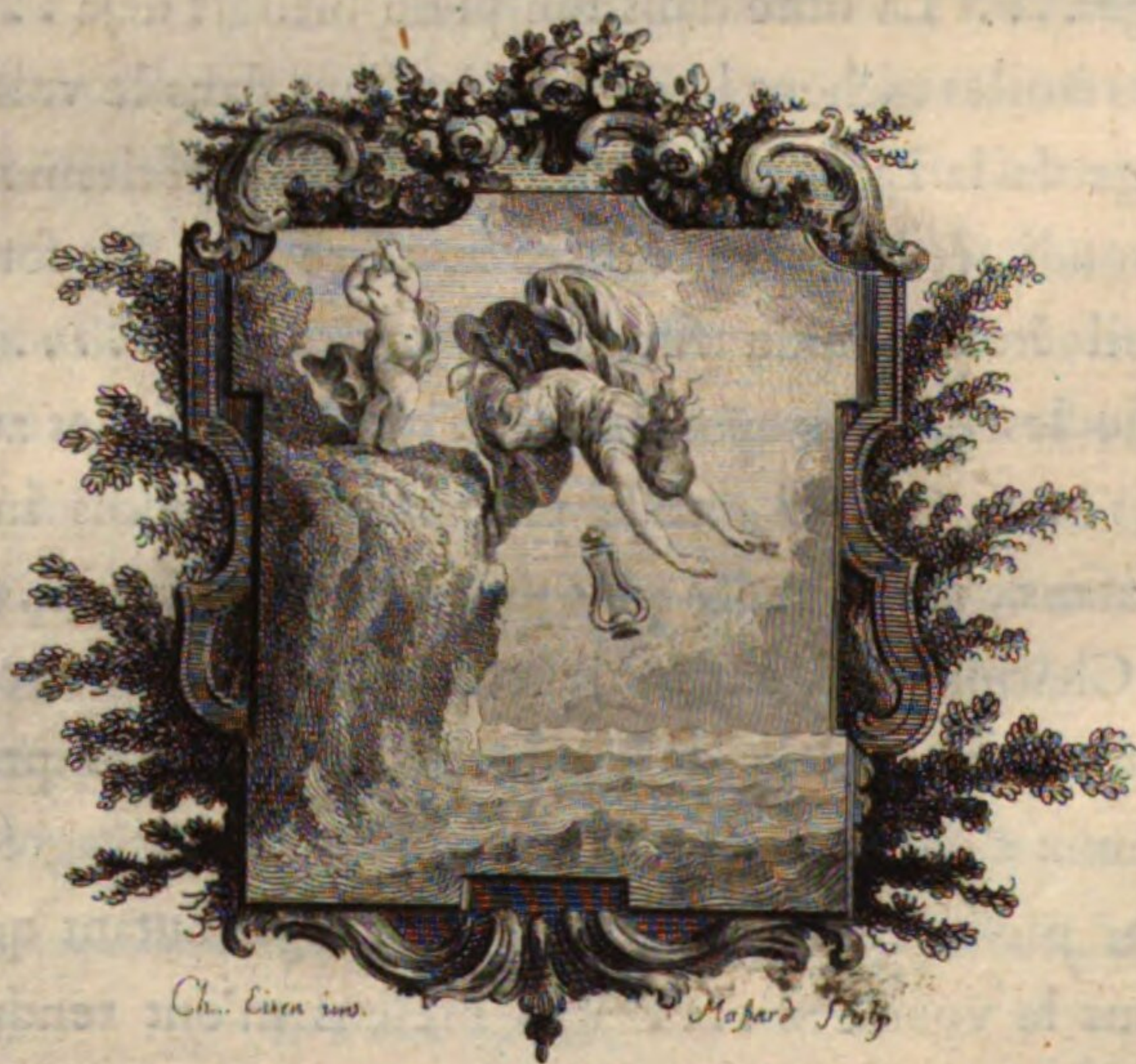
DURAND.

mante Cythérée Le bruit des feuilles agitées
a dissipé mon sommeil Ses chants étoient beau-
coup plus doux que le son de la Lyre , & elle étoit
bien plus précieuse que l'or le plus pur Amour ,
ministre charmant de Vénus Ces colombes ti-
mides sentoient leur courage se refroidir ; elles lais-
soient tomber languissamment leurs aîles fatiguées...
Saluez de ma part la fille de Polyanacte L'Au-
rore , dont la chaussure est d'or , paroît déjà
Toutes les couleurs se confondoient sur son vi-
sage La lune dans son plein brilloit déjà
Les étoiles cachent leurs feux brillans dans le voisi-
nage de la Lune ; sur-tout , lorsque parfaitement
arrondi, ce bel astre éclaire la terre Le som-
meil étoit étendu sur ses paupières (1)
Que les vents emportent ceux qui frappent les au-
tres Ceux à qui je procure des emplois im-
portans , me font les plus profondes blessures

Charmante Vénus , je vous ai envoyé des or-
nemens de couleur de pourpre ; ils sont très pré-
cieux : c'est votre Sapho qui vous offre ces agréa-
bles présens Je ne vous estime pas autant que
vous le voudriez Vos présens m'ont rendue

(1) Ses yeux d'un somme dur sont pressés & couverts.

respectable Ne vous occupez pas à des choses aussi minutieuses Certainement c'est un mal de mourir : si ce n'eût pas été un malheur , les Dieux feroient morts eux-mêmes Dans la colère rien ne convient mieux que le silence ; lorsque ses transports sont calmés , il faut encore enchaîner sa langue , & ne point se livrer à des discours futiles & emportés Les parens de cette jeune beauté gardée avec tant de soin , prétendoient qu'elle détestoit, plus que la mort, les discours sur l'Hymen . . .



1772

IV

V I E S

DE BION ET DE MOSCHUS.

BION & MOSCHUS parurent quelque tems après Théocrite , deux cens cinquante ans avant l'Ere vulgaire. On ignore les détails , & les circonstances de leur vie. L'on fait seulement que Bion étoit de Smyrne en Ionie. Ses talens excitèrent l'envie & la haine d'un grand nombre d'ennemis redoutables qui le firent périr par le poison. Moschus , son disciple naquit en Sicile. Suidas prétend qu'il fut lié avec Aristarque.

Ces deux Poètes se rendirent célèbres par leurs Poësies pastorales , dans lesquelles on apperçoit plus d'art & de finesse , plus de choix & d'apprêt , que dans celles de Théocrite. Bion & Moschus ne placent jamais leur Scène à l'ombre d'un bois antique & solitaire , ni sur les bords champêtres d'une fon-

taine , bordée de mousse & de gazon. Ils offrent dans leurs Idylles le portrait délicat & ingénieux de l'Amour ; l'effrayant tableau d'Hercule en fureur , massacrant ses enfans : ou une jeune Princesse folâtrant au milieu des prairies émaillées , avec le cortége voluptueux de ses aimables compagnes : ou Vénus en proie à la douleur , à l'aspect d'Adonis , blessé , déchiré , exhalant son dernier soupir. Jamais ils ne peignent des bergères simples , naïves , des troupeaux bondissans , la fraîcheur du matin , les moissons jaunissantes , le concert harmonieux des habitans de l'air , ni des ruisseaux serpentans à travers les prés fleuris , les disputes , les combats , & les amours des Bergers. On ne peut appliquer à leurs Idylles ces vers charmans de Boileau :

Telle qu'une Bergère au plus beau jour de fête ,
De superbes rubis ne charge point sa tête ,
Et sans mêler à l'or l'éclat des diamans ,
Cueille en un champ voisin ses plus beaux ornemens.

Les Idylles de Bion & de Moschus sont ingénieuses , agréables , brillantes , délicates ,
gracieuses ,

gracieuses. Elles pétillent d'esprit; l'art perce toujours. Leur style trop fleuri, trop recherché, éblouit.

C'est un défaut dont on ne peut se garantir quand on est plus occupé de l'esprit, que du cœur. Le langage de la nature est toujours préférable; il est même nécessaire dans l'Idylle (1), qui choisit ordinairement ses sujets au milieu des champs, & parmi les Bergers.

Théocrite peint la nature simple, négligée, agreste: Moschus l'embellit, orne tous ses sujets: Bion se distingue par un coloris séduisant, des peintures recherchées, un style riche, & peut-être trop brillanté. Pour réussir parfaitement dans l'Idylle, il faudroit posséder les différentes qualités de ces trois Poètes; réunir par un mélange heureux la simplicité champêtre de Théocrite, les agréments de Moschus, l'art & le brillant de

[1] *Idylle* signifie une peinture dans le genre doux & gracieux.

Bion. Il nous reste très-peu d'Idylles de ces deux derniers Poëtes : mais elles sont très-précieuses , & leur beauté fait regretter toutes celles que le tems nous a ravies.





Ch. Esf. inv.

177

Masard sculp.

IDYLLES DE BION.

IDYLLE I.

LE TOMBEAU D'ADONIS.

JE pleure Adonis : il n'est plus , le bel Adonis n'est plus (1) ! les Amours en versent des pleurs. Vénus

(1) On peut traduire différemment , & le sens est également beau. *Les Amours s'écrient en pleurant : il n'est plus le charmant Adonis.*

quitte ces voiles de pourpre : lève-toi , Déesse infortunée ! prends des habits de deuil : frappe ton sein : dis à toute la nature : Adonis , le charmant Adonis n'est plus.

Je pleure Adonis ; les Amours sont baignés de larmes.

Le bel Adonis est étendu sur ces montagnes ; une dent cruelle a déchiré sa cuisse d'albâtre ; il respire à peine : Vénus en est désolée. Un sang noir coule sur sa peau blanche comme la neige ; ses paupières s'appesantissent ; ses yeux s'éteignent : les roses de ses lèvres s'effacent , & avec elles meurt un baiser , que Vénus s'efforce de recueillir. Elle trouve encore de la douceur dans ces froids embrasemens ; mais , hélas ! Adonis y est insensible.

Je pleure Adonis : les Amours sont baignés de larmes.

Adonis a reçu à la cuisse une cruelle, une affreuse blessure ; Vénus en porte une bien plus profonde au-dedans de son cœur. Près de ce jeune Berger, ses chiens attendris ont poussé des hurlemens. Les Nymphes des montagnes sont éplorées. Vénus accablée de tristesse , les cheveux épars , les pieds nus , erre à travers les forêts , & les ronces sont

reintes de son sang divin. Elle parcourt les vallons , les fait retentir de ses cris , appelle à haute voix son Époux , nomme le jeune Adonis. Cependant un sang noirâtre s'élance en bouillonnant de la blessure d'Adonis , & rougit l'ivoire de son sein.

Les Amours s'écrient en pleurant : ah ! Vénus , ah ! Vénus.

Vénus , en perdant le charmant Adonis , a perdu ses attraits. Quelle étoit belle , lorsque son Époux vivoit ! hélas ! la mort d'Adonis a détruit tant de charmes ! Les échos des forêts & des montagnes répètent ce lugubre cri : Adonis le bel Adonis n'est plus ! Les fleuves partagent la douleur de Vénus : Les fontaines par leur murmure plaintif semblent pleurer Adonis. Les fleurs n'ont plus d'autre couleur que celle du sang. Les collines retentissent , la Ville est remplie des accens douloureux de Vénus.

Ah Vénus ! ah Vénus ! le charmant Adonis n'est plus.

Quel cœur n'a pas été attendri de l'extrême amour de Vénus. Ah ! quand elle apperçut l'énorme blessure d'Adonis ; quand elle vit son sang épanché sur sa cuisse inanimée , elle étendit les bras , & dit d'une voix plaintive : arrête , cher

Adonis , demeure infortuné Adonis ; ne me fuis pas pour toujours ? Que je t'embrasse encore ! que je colle mes lèvres sur les tiennes ! ouvre les yeux ! embrasse-moi pour la dernière fois ! embrasse-moi : tandis que tu respirez encore : mes lèvres recueilleront ton dernier soupir ; il passera au fond de mon cœur ; il pénétrera dans mon ame ; je favoriserai ce doux philtre ; je m'enivrerai d'amour ; je conserverai ce baiser comme toi-même , puisque tu me fuis pour toujours , infortuné Adonis ! Adonis tu fuis loin de moi ; tu fuis , hélas ! sur la rive ténébreuse ; tu descends chez le cruel & terrible Roi des Enfers : & moi , malheureuse , je vis ; je suis Déesse ; je ne puis t'accompagner. Proserpine , reçois mon Époux ; ton pouvoir l'emporte sur le mien ; tous les objets agréables sont précipités dans ton empire ; mon infortune est à son comble ; je suis accablée de douleur ; je pleure Adonis , il est mort pour moi , je ne le reverrai plus , & je te crains , redoutable Déesse. Tu meurs , charmant Adonis ; mon bonheur a passé comme un songe : Vénus est sans Époux ; les Amours ont déserté mon temple ; ma ceinture a péri avec toi ; jeune téméraire , pourquoi chassoistu ? Comment , avec tant de charmes , as-tu osé at-

taquer des bêtes féroces ? Ainsi gémissoit Vénus ;
les Amours versaient des pleurs.

Ah Vénus ! infortunée Vénus, le charmant Adonis n'est plus.

Vénus répand autant de larmes, qu'Adonis perd de sang. En tombant sur la terre, le sang donne naissance à la Rose, & les pleurs à l'Anémone (1).

Je pleure Adonis : le charmant Adonis n'est plus.

Vénus, cesse de pleurer ton Époux. On a préparé un lit de verdure, pour recevoir Adonis privé de la lumière.. O Vénus, quoiqu'il soit environné des ombres de la mort, sa beauté, ses charmes brillent

(1) Cette Idylle tendre, douloureuse, contient des tableaux touchans, des détails ingénieux, des situations tristes, & cependant gracieuses. Toutes les beautés, toutes les graces se trouvent réunies dans cette Idylle charmante. On pourroit reprocher à Bion quelques jeux de mots, trop d'esprit, trop d'art dans quelques endroits de ce chef-d'œuvre.

Adonis étoit un jeune homme d'une rare beauté, fruit du commerce incestueux de Cynirre & de Myrrha. Vénus l'aima passionnément. Elle le métamorphosa en Anémone. On institua en son honneur des jeux célèbres, qui furent transportés en Grèce, après avoir été répandus dans l'Asie & l'Egypte. C'étoit la coutume dans ces sortes de fêtes de placer Adonis sur un lit superbe. Une fausse Vénus imitoit l'amour, la douleur, l'accablement, les transports, l'anéantissement de la véritable Vénus.

encore : il paroît sommeiller. Placez-le sur ce lit ? qu'il y repose sur ces vêtemens précieux , avec lesquels il goûtoit pendant la nuit dans ta couche dorée un sommeil divin. Malgré sa pâleur , ô Vénus , aime toujours Adonis ! Étends-le sur les guirlandes & sur les fleurs. Hélas à sa mort toutes les fleurs se sont flétries. Prodigue les odeurs : fais pour Adonis un bain de parfums & d'essences. Que tous les parfums soient annéantis , puisque ton doux parfum , Adonis n'est plus ! le bel Adonis est étendu sur des vêtemens de pourpre. Autour de lui pleurent & gémissent les Amours. Ils ont coupé leurs cheveux sur le lit d'Adonis. L'un foule aux pieds son arc : l'autre ses flèches : un troisième rompt son carquois : celui-ci délie la chaussure d'Adonis : celui-là porte de l'eau dans des vases d'or : un autre lave la cuisse ; un autre agite son aîle sur le front d'Adonis & le rafraîchit.

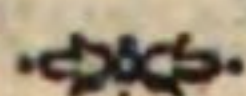
Les Amours versent des pleurs pour Vénus elle-même.

Hyménée a éteint son flambeau à la porte du temple ; il a brisé la couronne nuptiale. Il n'est plus d'Hyménée. On ne chante plus l'Hyménée : on entend que ces cris lugubres : Hélas, Adonis ! Ah ! ah ! infortuné Adonis ! Hélas ! Hyménée ! ô Hyménée !

les

les Graces pleurent le fils de Cynirre : elles répètent à haute voix ; hélas , il n'est plus , le charmant Adonis ! le bel Adonis ! n'est plus ! O Vénus , leurs cris plaintifs sont plus perçans que les tiens ? Les Parques mêmes , devenues sensibles , regrettent Adonis : elles veulent le rappeler à la vie par des chants magiques : c'est envain : il ne les entend point ; l'inflexible Proserpine ne veut pas le rendre.

Taris tes larmes , ô Vénus ! fuis dans ce jour les festins : tu dois gémir & pleurer tous les ans.



Ceux qui aiment la belle Poësie nous sauront gré , sans doute , de retrouver ici les vers sublimes & énergiques de la Fontaine (1).

J'ai voulu célébrer l'Amour de Cythérée ,
Adonis dont la vie eut des termes si courts ,
Qui fut pleuré des Ris , qui fut plaint des Amours
Tantôt sur des Tapis d'herbe tendre & sacrée ,
Adonis s'endormoit auprès de Cythérée
Et quelquefois assis sur le bord des fontaines ,
Tandis que cent cailloux luttans à chaque bond
Suivoient les longs replis du cristal vagabond

(1) L'Adonis du *Fablier* François est un des plus beaux morceaux de Poësie que nous ayons dans notre langue. La Fontaine étoit dans toute la vigueur de l'âge , quand il composa ce Poëme , semé de vers dignes d'Homère & de Virgile.

Enfin , de ces forêts l'ornement & la gloire ,
Le plus beau des Mortels , l'Amour de tous les yeux ,
Par le vouloir du fort ensanglante ces lieux.
Le cruel animal s'enferme dans ses armes ,
Et d'un coup aussi-tôt il détruit mille charmes
De ses yeux si brillans la lumière est éteinte ;
On ne voit plus l'éclat dont sa bouche étoit peinte ;
On n'en voit que les traits , & l'aveugle trépas
Parcourt tous les endroits , où regnoient tant d'appas...
Prêtez-moi des soupirs , ô vents , qui sur vos ailes
Portâtes à Venus de si tristes nouvelles.
Elle accourt aussi-tôt , & voyant son Amant ,
Remplit les environs d'un vain gémissement
Vénus l'implore envain (l'*Enfer*) par de tristes accens ;
Son désespoir éclate en regrets impuissans :
Ses cheveux sont épars , ses yeux noyés de larmes . . .
Après mille sanglots enfin elle s'écrie :
Mon amour n'a donc pu te faire aimer la vie !
Tu me quittes , cruel ! au moins ouvre les yeux ;
Montre-toi plus sensible à mes tristes adieux ;
Voi de quelles douleurs ton Amante est atteinte :
Hélas ! j'ai beau crier , il est sourd à ma plainte ,
Une éternelle nuit l'oblige à me quitter.
Mes pleurs , ni mes soupirs ne peuvent l'arrêter :
Encor si je pouvois le suivre en ces lieux sombres !
Que ne m'est-il permis d'errer parmi les ombres !
Destins , si vous vouliez le voir si-tot périr ,
Falloit-il m'obliger à ne jamais mourir ?

Malheureuse Vénus ! que te servent ces armes ?
Vante-toi maintenant du pouvoir de tes charmes ?
Ils n'ont pu du trépas exempter tes amours ,
Tu vois qu'ils n'ont pu même en prolonger les jours.
Je ne demandois pas que la Parque cruelle ,
Prit à filer leur trame une peine éternelle.
Bien loin que mon pouvoir l'empêchât de finir ;
Je demande un moment , & ne puis l'obtenir :
Noires Divinités du ténébreux Empire ,
Dont le pouvoir s'étend sur tout ce qui respire ;
Rois des peuples légers , souffrez que mon Amant ,
De son triste départ me console un moment.
Vous ne le perdrez point ; le trésor que je pleure
Ornera tôt ou tard votre sombre demeure.
Quoi ! vous me refusez un présent si léger !
Cruels, souvenez-vous qu'Amour m'en peut venger.
Et vous , Antres cachés , favorables retraites ,
Où nos cœurs ont goûté des douceurs si secrètes :
Grottes , qui tant de fois avez vu mon Amant ,
Me raconter des yeux son fidelle tourment ;
Lieux , amis du repos , demeures solitaires ,
Qui d'un trésor si rare étiez dépositaires ,
Déserts , rendez-le moi ? deviez-vous avec lui
Nourrir chez vous le monstre , auteur de mon ennui ?
Vous ne répondez point ! Adieu donc , ô belle ame !
Emporte chez les Morts ce baiser tout de flamme.
Je ne te verrai plus ; adieu , cher Adonis.
Ainsi Vénus cessa ; les rochers à ses cris

IDYLLE II.

L'AMOUR ET LE JEUNE OISELEUR.

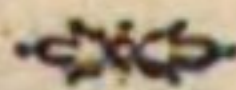
U N jeune Oiseleur tendoit un jour des embûches aux oiseaux dans un bois épais. Il vit le volage Amour sur une branche de buis. Comme cet oiseau lui paroît fort gros , il unit soudain avec joie tous ses gluaux , observe l'Amour qui voltige çà & là. Au désespoir de son peu de succès , le jeune Oiseleur jette de dépit ses gluaux , court vers un vieux Laboureur , dont il avoit appris cet art , lui raconte son malheur , & lui montre l'Amour posé sur une branche. Le vieillard en secouant la tête sourit & répond au jeune Berger : laisse ta pipée ; ne poursuis plus cet oiseau ; fuis loin de lui ; il est trop redoutable. Tu seras heureux , tant que tu ne le prendras point. Mais quand tu seras dans l'âge viril , cet oiseau qui fuit & voltige , fondra tout-à-coup sur ta tête , & s'y reposera de lui-même ?



IDYLLE III.

L'ECOLIER MAITRE.

JE dormois encore ; je vis la puissante Vénus ,
tenant par la main son fils Cupidon qui baïssoit
les yeux. Elle m'adressa ces mots : Berger que je
chérís , reçois l'Amour , apprends-lui à chanter :
elle dit , & disparut. Et moi , quelle folie ! j'en-
seignois à l'Amour mes chansons rustiques , comme
s'il eût voulu les retenir. Je lui apprenois comment
le Dieu Pan avoit inventé le chalumeau pastoral ;
Minerve la flute ; Mercure la lyre ; Apollon le
tendre luth. Telles étoient mes leçons. Cupidon
les dédaignoit , me chantoit des sujets érotiques ,
les amours des hommes & des Dieux , les bons
tours de sa mère. J'oubliai tout ce que j'avois appris
à l'Amour , & je ne me ressouvins que des chansons
amoureuses de Cupidon.



M. de la Monnoie a traduit en vers cette Idylle.

Je vis un jour en songe Cythérée ,
Qui par la main tenoit Amour son Fils ,
Baissant les yeux. Berger , me dit-elle , agréé
Ce jeune enfant pour élève , & l'instruis.

Moi bonnement je me mis à lui dire ,
Mes premiers airs ; comment un tel Dieu sçut
Tourner la flute ; un tel autre la lyre :
Tel le hautbois ; tel la harpe , ou le luth.
De tout cela rien au Galant ne plut.
Berger , dit-il , tu ne t'y connois guère :
Ecoute-moi , je l'entends un peu mieux.
Il m'entonna les bons tours de sa mère ,
Et les amours des hommes & des Dieux.
Je fus pour moi si charmé de l'entendre ,
Qu'en ce moment me sortit de l'esprit
Ce qu'à ce Dieu je prétendois apprendre ,
Et n'oubliai rien de ce qu'il m'apprit.

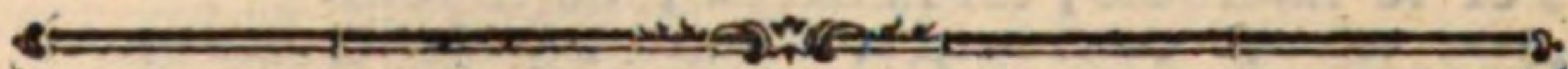
I D Y L L E I V.

LES MUSES COMPAGNES DE L'AMOUR.

LES Muses loin de craindre le cruel Amour , le
chérissent & suivent toujours ses pas. Si quelqu'esprit
froid & glacé (1) veut chanter des vers , elles s'é-
loignent de lui , & ne daignent pas l'instruire. Un
Poëte enflammé par l'Amour , fait-il entendre des
chants harmonieux , toutes l'inspirent à la fois. Je
l'éprouve moi-même. Si je veux célébrer un Héros ,
ou un Dieu , je m'exprime avec peine , ma voix est

(1) Un bel esprit.

foible , embarrassée. Mais quand je chante ou l'Amour ou Phyllis , je fais entendre alors les chants les plus tendres & les plus agréables.



IDYLLE V.

SUR LA BRIEVETÉ DE LA VIE.

Si mes Poësies légères sont bonnes , elles augmenteront seules la gloire que j'ai déjà acquise dans le commerce des Muses. N'ont-elles aucun agrément : pourquoi travaillerois-je davantage ? Si Jupiter , ou la Parque aveugle , qui frappe ses victimes dans tous les rangs , nous eussent donné deux espaces de tems à vivre , l'un au milieu de la joie & des plaisirs ; l'autre dans les travaux accablans : alors nous aurions pu faire succéder le repos aux fatigues. Mais les Dieux impitoyables n'ont accordé aux hommes qu'un jour , qu'un instant de vie. Pourquoi donc , insensés que nous sommes , nous consumer par les peines , & les travaux ! Jusques-à-quand cultiverons nous les arts , toujours entraînés par l'appas du gain , & de richesses , pour en amasser de plus considérables que celles que nous possédons déjà ? Ah ! nous avons oublié sans-doute , que nous sommes tous nés mortels , & que par l'arrêt du fort , notre vie n'est qu'un moment rapide.

IDYLLE

IDYLLE VI.

L'AMITIÉ EST LE VRAI BONHEUR.

HEUREUX celui qui aime, quand on le paye d'un sincère retour (1) ! Thésée l'étoit même chez l'inflexible Pluton : l'intrépide Pirithoüs l'accompagnoit. Oreste goûtoit le bonheur parmi les peuples cruels de la Taurique : son cher Pylade le suivait dans toutes ses courses lointaines. Pendant que Patrocle vivoit, Achille étoit heureux. Il le fut encore après la mort de son ami, en le vengeant d'une manière éclatante (2).

(1) Chantez, mais chantez le bonheur
D'être aimé, quand on aime.

Mme DESHOULIERES.

(2) Ce vers est susceptible de plusieurs sens : on peut consulter les notes de Longepierre.



IDYLLE VII.

SUR LE PRINTEMPS.

CLÉODAMUS ET MYRSON.

CLÉODAMUS.

QUELLE saison, du Printemps, de l'Hiver, de l'Automne, ou de l'Été, t'est la plus agréable, ô Myrson? laquelle préfères-tu? est-ce l'Été? il met fin à toutes nos fatigues. L'Automne? ses fruits abondans calment la faim. L'Hiver, qui suspend les travaux; où l'on jouit près d'un bon feu du repos & de la tranquillité? Les beaux jours du Printemps te plaisent-ils davantage? dis ce que ton cœur aime le mieux! nous avons le tems de nous entretenir ensemble.

MYRSON.

Il ne convient pas aux mortels de juger les ouvrages des Dieux. Ils sont tous agréables, & portent l'empreinte de la divinité. Cependant, Cléodamus, je te dirai (pour t'obéir) quelle saison me plaît davantage? ce n'est pas l'Été: ses chaleurs sont trop brûlantes. Ni l'Automne: ses fruits procurent de cruelles maladies. L'affreux Hiver ap-

porte des tourbillons de neige : je crains les froids rigoureux. Que le Printems, l'unique objet de mes ardens désirs (1), règne l'année entière ? ni le froid, ni la chaleur ne nous incommode dans cette saison. Au Printems toute la nature enfante : toutes les plus belles productions se développent, & les nuits sont égales aux jours.

IDYLLE VIII.

ACHILLE ET DÉIDAMIE.

MYRSON ET LYCIDAS.

MYRSON.

VEU X-TU chanter, ô Lycidas, un air Sicilien, doux, tendre, harmonieux, érotique, semblable à celui que le Cyclope Poliphème répétoit pour Galatée.

LYCIDAS.

Volontiers. J'aime à jouer de la flûte. Quel sujet chanterai-je ?

(1) Il y a dans le grec le *Printems trois fois désiré*, dans le même sens que le *ter que beatus* des Latins, trois fois heureux : c'est-à-dire très-heureux, on ne peut plus heureux. Cependant le Poëte veut peut-être faire entendre que Myrson désire le Printems, à chaque autre saison, & par conséquent trois fois par an. Ce sens peut se soutenir.

MYRSOON.

Chante , ô Lycidas , la chanson de Scyros ? Raconte le vif amour du fils de Pélée , ses baisers furtifs , ses caresses nocturnes ? Dis comment , sous un habit de fille , il déguisoit son sexe , goûtoit des plaisirs enchanteurs ? Dis comment Déidamie enflammoit , brûloit son cœur au milieu des jeunes Princesses de la Cour de Lycomède , & lui faisoit couler dans l'obscurité des jours sans gloire ?

LYCIDAS.

Un Berger enleva autrefois Hélène , & conduisit sur le Mont Ida , cet objet de la douleur amère d'Ænone. Sparte irritée de cet affront , assemble les peuples de l'Achaïe. Les habitans de Mycène , de l'Elide , de la Laconie , tous les Grecs quittent leurs foyers , courent à la vengeance , portent partout le fer & le feu. Achille caché seul au fond du Palais de Lycomède , étoit armé d'une quenouille. Confondu parmi de jeunes Princesses , il apprenoit à filer la laine. Ses mains délicates s'occupoient alors à des ouvrages de femmes. L'éclat & les charmes de la beauté brilloient sur son visage. Son air & tout son extérieur paroissoient efféminés. Son teint étoit semé de lis & de roses. Il avoit la démarche

d'une jeune fille , cachoit ses cheveux sous un voile léger , réunissoit dans son cœur le courage de Mars , & l'amour d'un Héros. Il adoroit Déidamie depuis le lever de l'Aurore , jusqu'à la nuit ; imprimoit quelquefois des baisers de feu sur ses mains d'albâtre ; pressoit souvent entre ses bras cette beauté ; chérissoit les larmes qu'elle répandoit ; ne mangeoit qu'avec elle , & employoit tous les artifices pour partager son lit.

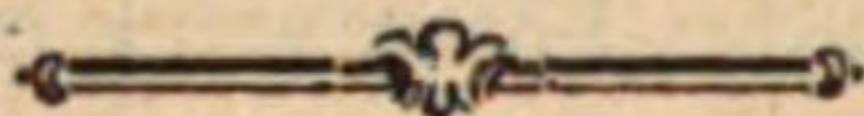
I D Y L L E I X.

A V É N U S.

CHARMANTE Cythérée , fille de la Mer & du Souverain de l'Olympe , pourquoi traites-tu les hommes & les Dieux avec tant de cruauté ? mais que dis-je avec cruauté. Ah ! mon expression est trop modérée. Quel ressentiment a pu te déterminer à donner naissance à l'Amour , à ce Dieu barbare , farouche , impitoyable , dont l'esprit répond si peu aux charmes avec lesquels il nous séduit. Pourquoi , cruelle , lui donner des aîles , & la puissance de lancer si loin ses traits ? nous ne pouvons plus éviter ses coups terribles.



FRAGMENTS.



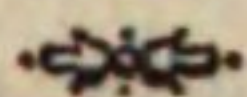
SUR HYACINTHE.

LA peine que ressent Apollon dans ce moment le rend muet, l'anéantit. Il emploie tous les remèdes : il appelle à son secours les secrets de la médecine. Il met de l'ambrosie, il verse du nectar sur la blessure, pour calmer, pour adoucir la douleur ; mais hélas ! les remèdes ne peuvent rien contre la mort.

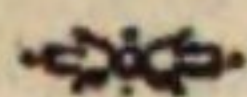
SUR DIVERS SUJETS.

Un goutte d'eau, selon le proverbe, tombant continuellement sur la pierre, la mine & la creuse insensiblement (1).

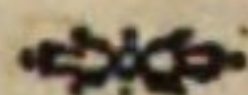
(1) La Beauté la plus sévère
Prend pitié d'un long tourment ;
Et l'Amant qui persévère ,
Deviens un heureux Amant.
Tout est doux & rien ne coûte ,
Pour un cœur qu'on veut toucher ;



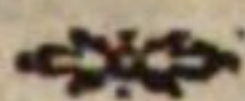
La beauté sied bien aux femmes , & la force aux hommes.



Que l'Amour appelle à sa suite les Muses : que les Muses accompagnent l'Amour : que les Muses m'inspirent, au gré de mes désirs, un chant doux , mélodieux : c'est le plus agréable , & le plus sûr de tous les remèdes.



Il ne convient pas, mon ami, de recourir à un Artiste pour toute sorte d'ouvrages, & d'employer une main étrangère. Façonne toi-même ta flûte ; tu le peux aisément.

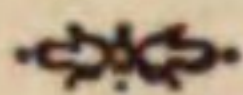


En continuant de marcher doucement, je suis parvenu sur le penchant de cette colline. Je soupire sur ce sable aride , & sur ce rivage désert. Je

L'onde se fraye une route ,
En s'efforçant d'en chercher ;
L'eau qui tombe goutte à goutte ,
Perce le plus dur rocher.

QUINAULT.

tâche de fléchir la cruelle Galatée. Je ne perdrai pas l'espérance, même jusque dans la vieillesse la plus avancée.



Ne me laissez pas sans récompense. Apollon a souvent accordé pour prix, le don de chanter. L'honneur porte les ouvrages à leur plus grande perfection.

VII





Ch... Eisen inv.

1772

Masard scul.

IDYLLES

DE MOSCHUS.

IDYLLE I.

PRIERE D'UN BERGER.

HESPÉRUS, brillante lumière de l'aimable Cythérée, je te salue, Etoile chérie, le plus bel ornement d'une nuit azurée? Ton éclat l'emporte au-

T

tant sur les autres astres , que tu le cédes toi-même à la Lune. Comme son arc naissant va bientôt disparaître , prête-moi ta clarté ? je vais trouver ma Bergère : je ne fors point pour commettre des brigandages , pour attaquer ceux qui voyagent pendant la nuit. J'aime , il est beau de guider un amant dans ses projets amoureux.

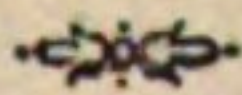


IDYLLE II.

L'AMOUR FUGITIF.

VÉNUS appeloit à haute voix son fils Cupidon. Si quelqu'un a vu l'Amour errant par les chemins , c'est mon fils fugitif. Qui m'en donnera des nouvelles , je le récompenserai. Pour prix de votre confiance vous recevrez un baiser de la bouche même de Vénus ; mais si vous me le ramenez , vous jouirez d'une faveur bien plus flatteuse , qu'un simple baiser. Divers signes font aisément reconnoître cet enfant : on peut le distinguer entre mille. Sa peau n'est pas blanche , mais de couleur de feu. Il a l'œil vif , étincelant ; le parler doux : l'esprit malin. Ses sentimens ne sont jamais d'accord avec ses paroles. Sa voix a la douceur du miel. Est-il en colère ?

il devient perfide , féroce & barbare. Il est fourbe , menteur , cruel même dans ses jeux. Sa tête est couverte de cheveux épais , ondoyans. L'impudence siège sur son front. Quoique ses mains soient très-petites , il lance fort loin ses flèches terribles : les lance même jusques sur les bords de l'Achéron , où il blesse le Roi des enfers. Son corps est tout nud , & son ame est impénétrable. Ailé comme un oiseau , il voltige de l'un à l'autre sexe , & se fixe dans les cœurs. Il arme son petit arc de flèches qui , malgré leur petitesse , pénètrent jusques dans les cieux. Son carquois d'or est plein de traits perçans , dont il me blesse souvent moi-même. Tout ce qui lui appartient , tout de lui est redoutable : mais rien ne l'est plus qu'un petit flambeau , avec lequel il brûle le soleil même. Si vous le rencontrez , liez-le , de peur qu'il ne vous échappe. Soyez sans pitié , s'il pleure ; défiez-vous de ses larmes , elles sont trompeuses. S'il rit , referrez ses liens. S'il veut vous embrasser , fuyez : ses baisers sont dangereux : ses lèvres sont empoisonnées. S'il vous dit , prenez ces armes ; je vous les donne toutes ; gardez-vous d'y toucher. Ses présens sont perfides & brûlans.

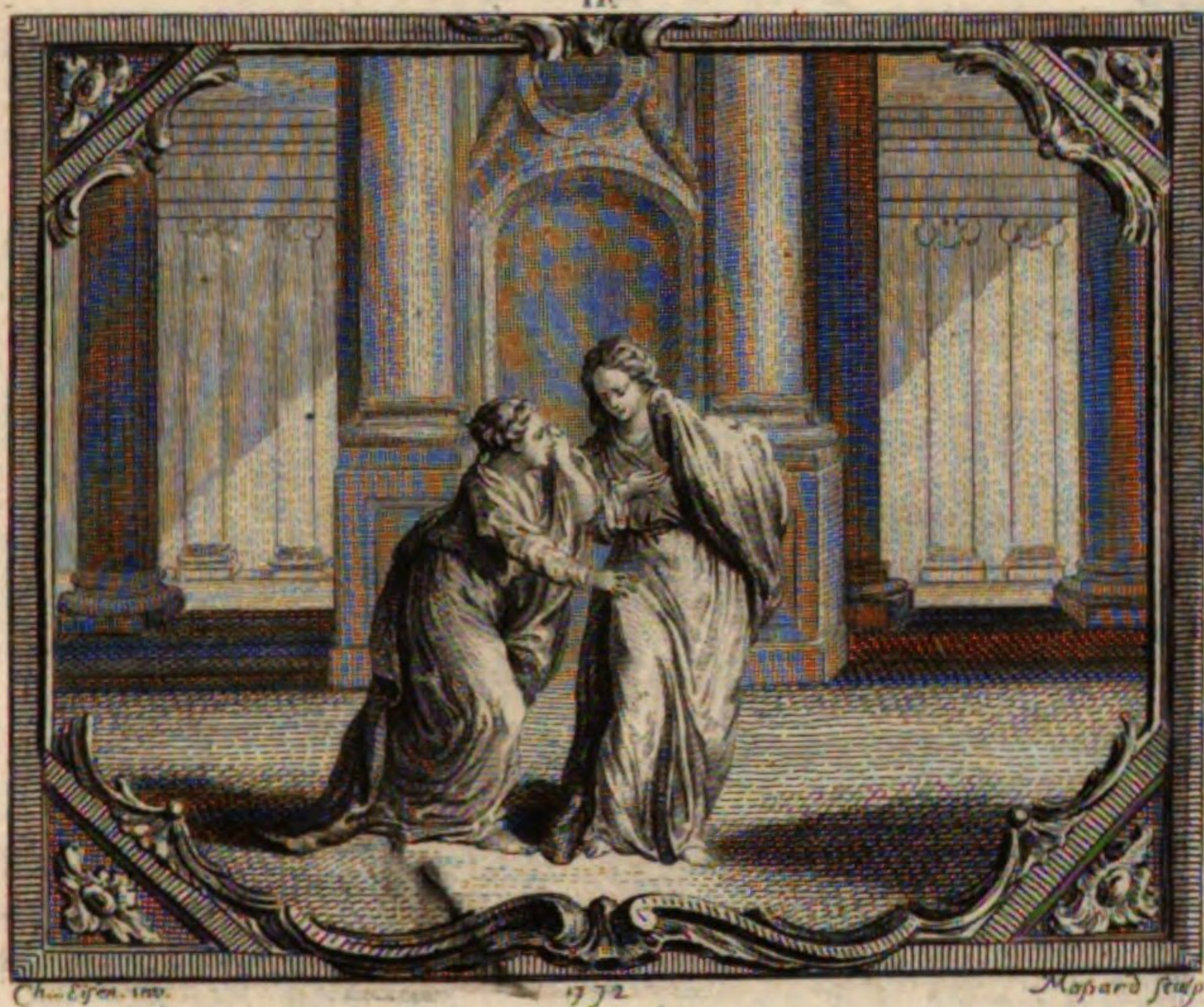


Cette Idylle est très-agréable. Ce brillant tableau de l'Amour est tracé avec beaucoup d'art , de res-

semblance & de vérité. Cupidon pouvoit-il être mieux peint que par Vénus sa mère ?

Perrault, le détracteur des Anciens, dit que cette Idylle est une des plus agréables Poësies qui se soient jamais faites, & qu'elle ne se ressent point de son antiquité. Perrault avoit raison de trouver agréable cette Idylle ; mais sa réflexion est absolument fausse. Que le préjugé est aveugle ! C'est la plus dangereuse maladie de l'esprit.





MÉGARE ET ALCMÈNE (1).

IDYLLE III.

OM A tendre mère , pourquoi votre cœur se consume-t-il toujours en soupirs ? Les roses de vos joues se sont effacées. Pourquoi m'accabler de vo-

(1) Mégare étoit fille de Créon , Roi de Thèbes en Béotie , & épouse d'Hercule. Alcmène , fille d'Electrion , Roi de Mycènes , épousa Amphitrion. Jupiter pour la tromper , prit la forme de son époux : Heureuse métamorphose pour le Dieu , mais qui ne plairoit pas à coup sûr à toutes les femmes. La jalouse Junon

tre propre douleur ? Est-ce parce que votre fils intrépide souffre sous un lâche , des maux innombrables ; tel qu'un lion généreux , qui seroit soumis à un daim timide ? Hélas , pourquoi les Dieux m'ont-ils couverte ainsi d'ignominie ! Pourquoi mes parens m'ont-ils donné le jour sous un astre aussi funeste ! Epouse infortunée ! j'ai partagé la couche d'un Héros accompli : je l'aimois comme moi-même. Je l'honore , & je le respecte encore au fond de mon cœur. Nul mortel ne fut plus malheureux que lui , & n'éprouva autant de peines , autant de maux. Le barbare perça ses enfans avec l'arc que lui donna Phébus , & avec les traits cruels ou d'une Parque , ou d'Erinnis. Furieux , il se baigne dans leur sang au milieu de son palais , leur arrache impitoyablement une innocente vie. J'ai vu de mes propres yeux mes enfans déchirés , expirans sous la rage d'un père. Spectacle plus horrible que le songe le plus affreux ! Malgré leurs cris touchans & réitérés , je n'ai pu secourir mes fils , ces malheureuses victimes d'une mort inévitable. De même que l'oi-

tourmenta Alcmène , pendant sa grossesse. Celle-ci accoucha enfin de deux enfans , d'Eurysthée , fils d'Amphitrion , & d'Hercule , fils de Jupiter. Eurysthée prescrivit à son frère douze travaux , espérant le faire périr ; mais Hercule sortit victorieux de toutes ses entreprises.

seau gémit tristement sur la perte de ses petits nouvellement éclos, qu'un serpent énorme dévore au milieu d'un buisson épais : leur mère inconsolable, voltige autour de leur nid, pousse des sons aigus & douloureux, ne peut venir à leur secours. Elle craint trop d'approcher du monstre redoutable (1). Malheureuse que je suis, c'est ainsi que je déplorais la mort de mes enfans chéris ! Egarée, éperdue, furieuse, je courois dans ce palais enfanglanté.

O Diane, puissante Déesse, adorée par les femmes, que n'ai-je péri avec mes fils, le cœur percé des mêmes traits empoisonnés (2) ! Nos parens baignés de larmes, nous auroient placés de leur main paternelle sur un bucher commun. Après avoir recueilli, & renfermé nos cendres dans la même urne d'or, ils les auroient inhumées dans les lieux qui

(1) Cette belle comparaison a servi de modèle à celle de Virgile dans le quatrième livre de ses *Géorgiques*. Nous allons essayer de la rendre.

Ainsi la triste Philomèle pleure à l'ombre d'un peuplier, la perte de ses petits, à peine couverts d'un léger duvet. Un barbare laboureur, après avoir observé leur nid, vient de les en arracher. La mère désolée gémit pendant la nuit sur une branche, pousse des sons douloureux, & remplit tous les lieux d'alentour de ses regrets plaintifs.

(2) Les flèches d'Hercule étoient empoisonnées, depuis qu'elles avoient été trempées dans le sang de l'hydre de Lerne.

nous ont vu naître. Ils demeurent à Thèbes : ils cultivent les campagnes fécondes de l'Aonie. Et moi , toujours livrée à la douleur , je gémis dans Thyrinthe, consacrée à Junon. Mes larmes ne cessent de couler. Je contemple rarement mon époux au milieu de ce palais. Errant sur la terre , & sur les mers , il supporte des travaux sans cesse renaissans. Son cœur de roche ou de bronze affronte tous les dangers. Pour vous , Alcmène , vous pleurez continuellement & les nuits & les jours : vos yeux sont deux sources intarissables. Aucuns de mes parens ne peuvent calmer mes ennuis par leur présence. Loin de ce palais, ils habitent au-delà de l'isthme fertile en pins. Je ne puis tourner vers eux mes tristes regards, pour adoucir les tourmens que j'endure. Pyrrha seule me consoleroit : mais hélas ! elle est elle-même accablée de douleur , à cause d'Iphicle votre fils (1). En effet les enfans que vous avez eu d'un mortel, ou d'un Dieu, sont en butte au sort le plus rigoureux.

Ainsi parla Mégare ; le souvenir de ses fils , & de ses parens l'attendrirent : des larmes abondantes coulèrent de ses yeux, inondèrent son beau

(1) Iphicle, fils d'Amphitrion & d'Alcmène, étoit frère utérin d'Hercule.

sein. Alcmène émue , touchée , versoit aussi des pleurs , en arrosoit ses joues d'albâtre ; elle pousse alors un profond soupir , & adresse à Mégare ce sage discours.

Mère infortunée , pourquoi rappelez - vous à votre esprit ces tristes objets ? Pourquoi voulez - vous renouveler notre douleur , en retraçant le tableau des malheurs affreux que nous avons pleuré tant de fois ? Contentons-nous des maux qui nous assiègent chaque jour ; pour les calculer tous , il faudroit être naturellement porté à la tristesse. Cependant prenez courage ; ce n'est point Jupiter qui nous fait éprouver un pareil destin. Je vois , ô ma chère Mégare , votre douleur profonde ; je ne puis vous en blâmer , au contraire j'ai pitié de votre état , & je suis désolée de vous voir partager les maux cruels qui menacent nos têtes. Je prends à témoin Cérès & Proserpine (1) (puissent les parjures être punis cruelle-

(1) Cérès étoit fille de Saturne & de Cybèle. Elle enseigna l'Agriculture aux hommes , & voyagea quelque tems avec Bacchus. Pluton lui enleva sa fille Proserpine , qui cueilloit des fleurs dans les prairies de la Sicile. Cette mère désolée promena partout sa douleur , & descendit enfin aux Enfers , où elle retrouva sa fille. Proserpine ne voulut pas suivre sa mère , & quitter le palais de Pluton. Cependant Jupiter promit à Cérès de la faire sortir , si elle n'avoit rien mangé , depuis qu'elle étoit dans

ment par ces Déeses) comme je vous aime du fond de mon cœur, autant que si je vous eusse portée dans mon sein, & que vous fussiez dans ce palais ma fille unique. Vous connoissez une partie de mes sentimens pour vous : ne dites donc point que je vous vois avec indifférence, parce que mes larmes sont plus abondantes que celles de Niobé, à la blonde chevelure (1). Peut-on blâmer une mère qui pleure un fils que le sort persécute. J'ai souffert pendant dix mois (2); les douleurs de l'enfantement ont été terribles, & m'ont conduite aux portes du trépas. Ce fils est maintenant fort éloigné de moi, occupé

les Enfers : mais Ascalaphe soutint qu'elle avoit cueilli une grenade dans les jardins de Pluton, & qu'elle en avoit mangé sept grains. Quelques personnes donnent un autre sens aux paroles d'Ascalaphe. Quoi qu'il en soit, Proserpine passa six mois de l'année avec sa mère, & six autres avec son mari. Cette alternative paroît singulière.

(1) Niobé, fille de Tantale, & femme d'Amphion. Elle fut mère de quatorze enfans, & eut l'imprudence de se préférer à Latone. Cette Déesse irritée, fit périr les enfans de Niobé par les flèches d'Apollon & de Diane.

(2) Les Anciens marquoient ce tems, comme il est aisé de s'en convaincre par un vers de la quatrième Eclogue de Virgile; de Térence, dans les Adelphe; d'Ovide, dans l'Héroïde de Canacé, & dans ses Fastes; les Jurisconsultes mêmes s'exprimoient comme les Poètes. Les Anciens en usoient peut-être ainsi, ou parce que leurs mois réglés sur le cours de la Lune, étoient plus courts, ou parce qu'ils comptoient le dixième mois comme révolu, quoiqu'il ne fut que commencé. On peut consulter Saint Augustin, liv. *Evang.* quest. 1, chap. 5.

à surmonter de nouvelles difficultés. Infortunée que je suis, j'ignore si je le verrai vainqueur de tous les obstacles : de plus, un songe plein d'horreur m'a effrayée pendant mon sommeil paisible. Je tremble, je frémis que cette vision sinistre ne menace mes enfans de quelque grand malheur ; j'ai vu mon fils Hercule, une bêche énorme à la main, tel qu'un vil mercenaire. Sans tunique, sans manteau, absolument nud, il creusait un large fossé pour servir de rempart à une vigne : cet ouvrage achevé, il place sa bêche sur l'endroit le plus élevé, & va reprendre ses vêtemens. Un feu subit & soudain brille sur ce fossé profond, enveloppe Hercule de tourbillons enflammés. Ce Héros voulant éviter la violence du feu, recule à pas précipités ; se sert de sa bêche comme d'un bouclier, l'agite devant lui, & jette ses regards de tous côtés pour se garantir de cette flamme dévorante. J'ai cru voir le généreux Iphicle tomber, en volant au secours de son frère, & rester étendu sur la terre, sans pouvoir se relever. Tel qu'un vieillard accablé par les ans chancelle, & tombe, & demeure immobile, jusqu'à ce que quelqu'un, touché de pitié à la vue de ses cheveux blancs, lui donne la main, & l'aide à se relever. Pour moi je pleurois en voyant mes deux fils sans

défense ; le sommeil s'est éloigné de mes paupières :
& aussi-tôt l'Aurore vermeille a paru. Voilà le songe
effrayant qui m'a troublée pendant la nuit : que les
Dieux fassent retomber tous ces malheurs sur la
tête d'Eurysthée. Puisse mon esprit prophétique lui
annoncer des maux inévitables !

*Ch. Eisen inv.**Masard sculp.*



Ch. Eisen inv.

1772

Mascard sculp.

E U R O P E.

I D Y L L E I V.

VÉNUS offrit autrefois à Europe un songe agréable : c'étoit l'heure où les ombres de la nuit commencent à se dissiper, & l'Aurore à paroître. Un sommeil plus doux que le miel ferme alors doucement les paupières appesanties, délasse les membres fatigués, & repaît les esprits de songes pro-

phétiques. Europe , encore Vierge , dormoit au fond du palais de son père Agénor ; elle crut voir en songe deux parties du monde (c'étoit l'Asie & le Continent situé vis-à-vis) se disputer entr'elles à son sujet , sous la forme de deux femmes. Elles paroissoient être , l'une étrangère , & l'autre du pays même ; celle-ci réclamoit Europe comme sa fille , disoit qu'elle étoit née dans son sein , & qu'elle l'avoit élevée soigneusement ; celle-là entraînoit avec ses bras vigoureux la jeune Princesse , qui ne faisoit aucune résistance. Elle soutenoit que les destins , & Jupiter armé de son Egide (1) , lui avoient annoncé qu'elle posséderoit Europe. Effrayée , tremblante , le cœur ému , la jeune Princesse s'élance de sa couche superbe ; tout ce songe lui paroît véritable ; elle croit avoir encore ces deux femmes devant les yeux : elle garde un long silence , & parle enfin en ces termes :

Quel Dieu m'a envoyé cette vision ? Quel songe vient de troubler mes esprits , au milieu des douceurs du sommeil ? Quelle est cette étrangère que j'ai vue pendant que je dormois ? Combien étoient

(1) L'Egide ou le bouclier de Jupiter , étoit couverte de la peau de la chèvre Amalthée , qui l'avoit allaité.

vifs les sentimens que j'éprouvois pour elle ? Avec quelle tendresse elle m'a accueillie ? Elle me regardoit comme sa propre fille : puissent les Dieux me rendre ce songe favorable !

Europe ayant ainsi parlé , se lève , va chercher ses chères Compagnes aussi jeunes qu'elle ; ayant les mêmes goûts , les mêmes inclinations , une origine illustre ; & partageant tous les divertissemens de la jeune Princesse , soit qu'elle prenne le plaisir de la danse , soit qu'elle cueille dans les prés fleuris le lis odorant , soit qu'elle se baigne dans les belles eaux de l'Anaurus. Elles accompagnent aussi-tôt Europe , tiennent à la main une corbeille pour y déposer les fleurs , & se rendent dans les prairies situées sur le bord de la mer , où elles se rassemblent ordinairement , invitées par les attrails naissans des boutons de roses , & par le bruit des flots. Europe portoit une corbeille d'or , ouvrage merveilleux & admirable de Vulcain ; ce Dieu en fit présent à Lybie , quand elle partagea la couche de Neptune. Lybie la donna ensuite à la belle Théléphaessa , issue de son sang. Celle-ci céda cette corbeille précieuse à la jeune Europe sa fille ; l'or travaillé avec un art infini , offroit plusieurs objets brillans , & qui sembloient respirer. Io , fille

d'Inachus, y étoit gravée sous la forme d'une génisse, & ne conservoit aucun de ses premiers traits. D'un pied rapide & impétueux, elle fendoit les ondes, & paroissoit nager. Les flots de la mer étoient d'un sombre azur; on découvroit sur ses bords escarpés deux hommes qui regardoient cette génisse traversant les flots : Jupiter la caressoit doucement de sa main divine, & la transformoit en femme sur le rivage du Nil, fameux par ses sept bouches. Les eaux du fleuve étoient figurées en argent; la génisse en airain, & Jupiter en or. Le dehors de la corbeille offroit Mercure; près de lui étoit étendu Argus aux yeux toujours ouverts : on voyoit naître de son sang un oiseau magnifique, tout glorieux de l'éclat, de la richesse, de la variété de ses brillantes couleurs; les plumes de sa queue pompeusement déployée, étoient semblables aux voiles d'un vaisseau léger, & couvroient le bord extérieur de la riche corbeille de la charmante Europe.

Dès que les jeunes Princesses parurent dans les prairies émaillées, elles folâtrèrent parmi les fleurs, & respirèrent leur agréable parfum. L'une cueille le narcisse odorant; l'autre l'hyacinthe; celle-ci la violette; une autre le serpolet. Plusieurs se livrent de doux combats, pour couper la tête parfumée du souci doré,

doré ; toute la terre est jonchée , couverte des dépouilles éclatantes des prairies. Europe, en cueillant la rose vermeille & purpurine , ressembloit à une Reine majestueuse ; elle brilloit entre toutes ses Compagnes , comme Vénus au milieu des Graces. Cette jeune Princesse ne devoit pas s'amuser encore long-tems à cueillir des fleurs , & conserver sa ceinture virginale.

A peine Jupiter l'eût-il apperçue , que son cœur fut soudain blessé , vaincu par les traits rapides de Vénus. Cette Déesse seule peut dompter le maître des Dieux. Le fils de Saturne voulant surprendre le jeune cœur de la belle Europe , & en même tems éviter la colère de la jalouse Junon , changea de forme , voilà le Dieu , & se transforma en taureau. Il n'avoit rien de commun avec ceux qui , nourris dans les étables , tracent sous le joug avec la charrue de pénibles fillons , ou qui , paissant dans les prairies , traînent avec effort de lourds chariots ; tout son corps étoit d'un jaune un peu rembruni ; une étoile blanche brilloit au milieu de son front ; ses yeux , d'un bleu naissant , étoient enflammés d'amour ; deux cornes également recourbées armoient sa tête , & formoient un demi cercle , semblable au croissant de la lune. Jupiter , ainsi métamorphosé , se rendit dans la prairie , & sa présence n'effraya point ces timides

Beautés ; toutes vouloient approcher de cet aimable taureau pour le toucher : l'odeur divine qu'il exhaloit , l'emportoit sur les plus doux parfums des fleurs ; il s'arrête devant la chaste Europe , lui léche le col , & tache de la gagner par ses carresses. La fille d'Agénor , de son côté , le flattoit , le caressoit de la main , enlevoit de dessus son muse une écume abondante , & lui donnoit quelques baisers. Il mugit alors doucement ; vous eussiez cru entendre les sons d'une flute sonore & harmonieuse : fléchissant les genoux devant Europe , il la regardoit tendrement , & lui présentait sa large croupe. Europe dit à ses jeunes Compagnes , dont les cheveux tomboient à grosses boucles flottantes :

Approchez , mes chères Compagnes , asséyons-nous & folâtrons sur le dos de ce taureau ; ainsi couché , il peut nous porter toutes ensemble : nous serons comme sur un vaisseau : son aspect est doux & agréable ; il ne ressemble point à tous ceux de son espèce ; il est animé , ainsi que l'homme , par un esprit raisonnable , il ne lui manque absolument que la voix.

A ces mots elle s'assied en riant. Ses Compagnes se disposoient à l'imiter , mais le taureau se lève aussi-tôt , fuit , emporte l'objet de ses desirs , & arrive à la mer dans un instant. Europe

tourne ses regards vers ses Compagnes , les appelle , & leur tend les bras , mais en vain , elles ne peuvent l'atteindre ; le taureau se précipite dans les flots , nage & s'éloigne avec la vitesse d'un dauphin. Toutes les Néréïdes sortent de leurs grottes , assises sur le dos des monstres marins , & se rassemblent autour de ce taureau. Neptune , dont la voix est redoutable dans tout l'empire des mers , applanit , calme les flots , & guide son frère dans sa course. Les Tritons , habitans des abîmes profonds , viennent en foule lui faire cortège , font entendre au loin le chant nuptial , avec leurs conques recourbées. Europe assise sur le dos de ce divin taureau , se tenoit d'une main à l'une de ses belles cornes , & abaissoit de l'autre les plis ondoyans de sa robe de pourpre , en sorte que l'extrémité en étoit mouillée par l'onde blanchissante. Son large voile , enflé par les vents , étoit semblable à une voile de navire , & soulevoit doucement cette jeune beauté : elle étoit déjà loin des États de son père. Les rivages battus des flots , & les hautes montagnes avoient entièrement disparu ; elle ne découvroit que l'immensité des cieux , & la vaste étendue de la mer. Dans cette cruelle position , elle promène tristement ses regards autour d'elle , & élève ainsi la voix :

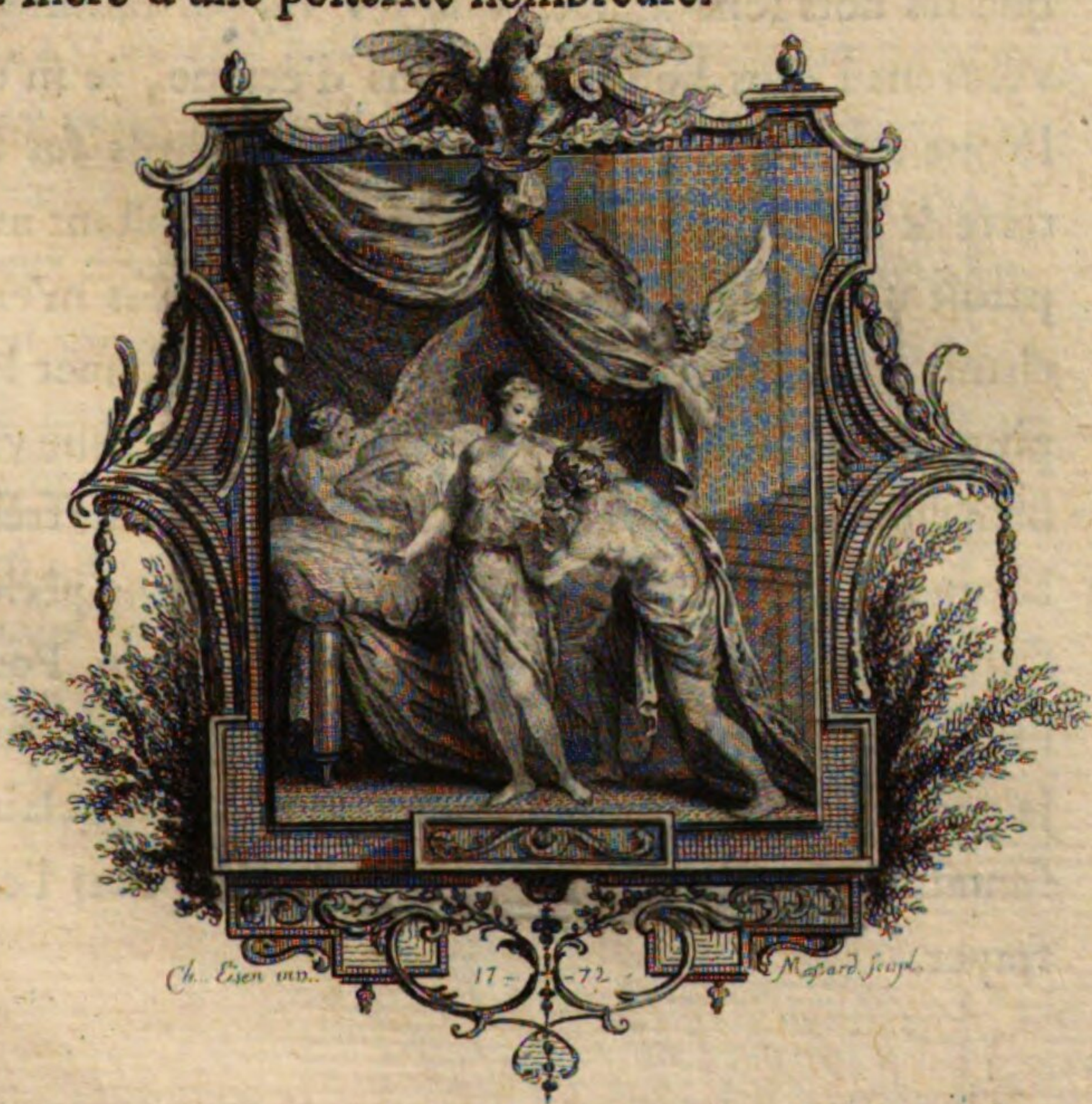
Où me portes-tu , divin taureau ? qui es-tu ? com-

ment peux-tu fendre les flots avec tes pieds pefans ?
Quoi ! tu ne redoutes pas la mer ? les vaisseaux voguent légèrement sur l'onde ; mais les taureaux craignent de s'exposer sur la plaine liquide. Quelle boisson douce, quelle nourriture agréable peux-tu trouver ici ? Es-tu un Dieu ? Mais alors, pourquoi fais-tu ce qui ne convient point à un Dieu ? Les dauphins ne marchent point sur la terre, ni les taureaux sur les ondes : pour toi tu cours également sur la terre & sur les flots ; tes pieds te servent de rames ; peut-être planerois-tu aussi rapidement qu'un oiseau léger, si tu t'élevois dans les airs azurés ? Infortunée que je suis, hélas ! j'ai abandonné le palais de mon père ; j'en suis à une distance infinie, pour avoir suivi ce taureau ! J'erre seule maintenant sur les mers d'une manière bien étrange. Puissant Neptune, toi qui tiens l'empire de la mer, sois-moi favorable ! j'espère connoître enfin celui qui dirige ma navigation. Puis-je traverser ainsi les flots humides, sans le secours d'une divinité ?

Ainsi parla Europe : le taureau lui répondit, en ces termes : Prenez courage, jeune Princesse, ne redoutez point les flots ; je suis Jupiter, quoique vos yeux vous offrent un taureau. Je puis paroître sous la forme que je veux ; l'amour dont je brûle pour vous, m'a seul engagé à parcourir une aussi vaste

étendue de mer : vous allez aborder dans l'isle de Crète, où j'ai été élevé dans mon enfance; nous y célébrerons votre hyménée : vous aurez de moi des fils fameux, qui porteront le sceptre sur plusieurs peuples.

Il dit, & tout est conforme à ses paroles. On découvre déjà l'isle de Crète, & Jupiter reprend sa première forme, détache la ceinture de la chaste Europe; tandis que les Heures préparent le lit nuptial. Cette jeune vierge devint l'épouse de Jupiter, & mère d'une postérité nombreuse.



IDYLLE V.

SON AMOUR POUR LA TRANQUILLITÉ.

LORSQUE les zéphirs soufflent légèrement sur les flots azurés , une douce paresse s'empare de mes esprits. Les Muses cessent alors de m'être agréables ; le calme délicieux de la mer me plaît davantage : mais quand l'onde blanchissante mugit horriblement, que les flots sont agités , que les vagues mutinées s'élèvent à gros bouillons pleins d'écume , je m'éloigne de la mer , & je porte mes regards sur la terre & sur les arbres. La terre dans cet instant me paroît un séjour plus sûr ; les forêts épaisses m'enchantent, sur-tout lorsque les vents font résonner les pins élevés. Le pêcheur, il faut l'avouer, mène une vie bien dure & bien pénible ; sa maison, c'est une frêle barque ; ses travaux sont tous sur la mer ; une pêche souvent infructueuse consume tout son tems. Pour moi, couché nonchalamment sous un platane touffu , je goûte les douceurs du sommeil auprès d'une claire fontaine, dont le murmure flatte l'oreille sans l'effrayer.



Ni le marbre , ni l'or ne bordent nos fontaines ,
Mais de fleurs la nature en émaille le tour ;
Et le Berger content , sans soucis & sans peines ,
Au chant de sa Bergère y danse tout le jour.

CHAULIEU.



IDYLLE VI.

LES CAPRICES DE L'AMOUR.

PAN aimoit Écho sa voisine. Écho étoit enflammée pour un Satyre léger ; ce Satyre ne respiroit que pour la charmante Lydé : c'est ainsi que le capricieux amour les brûloit de ses feux vainqueurs. Autant qu'ils haïssoient l'objet qui les aimoit , autant , par une juste vengeance , ils étoient odieux à celui qu'ils adoroient. *Aimez ceux qui vous aiment , afin que , si vous aimez jamais , vous soyez payés d'un sincère retour.* Tel est le conseil que je donne à ceux qui n'ont point encore connus les charmes de l'amour.



ÉPIGRAMME.

L'AMOUR LABOUREUR.

LE cruel Amour déposant arc & flambeau, s'arme d'un aiguillon redoutable aux bœufs, & charge son dos de tout l'attirail d'un laboureur. Il met ensuite sous le joug des taureaux patiens à l'ouvrage, trace des sillons, & y sème du bled : alors levant les yeux vers le ciel, il adresse ces mots à Jupiter : *Taureau d'Europe fertilise ces sillons, sans quoi je t'attelle à cette charrue.*



ÉPIGRAMMES



ÉPIGRAMMES DE L'ANTHOLOGIE (1).

ÉPIGRAMME I.

SUR L'AMOUR.

VOULOIR fuir l'Amour, c'est une entreprise inutile, n'ayant que mes pieds pour courir, je ne

(1) Le mot *Anthologie* veut dire choix de fleurs; livre qui ne contient que de jolies pièces. Nous avons aussi notre Anthologie Française.

puis me dérober à cet enfant ailé , qui me poursuit
avec tant de vitesse.



Les ruisseaux ont une pente
Que leur onde suit toujours.
Une pente plus charmante ,
Conduit les cœurs aux amours.
A quoi sert notre indifférence ?
Leur pouvoir en est plus grand ;
Et souvent la résistance ,
D'un ruisseau fait un torrent.

LA MOTTE.



ÉPIGRAMME II.

SUR LE MÊME SUJET.

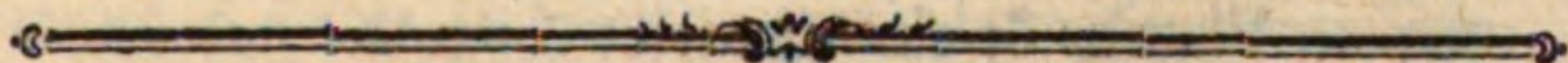
JE faisois l'autre jour des couronnes de fleurs nouvellement écloses, & je trouvai l'Amour parmi des roses vermeilles. Soudain je le faisis par les aîles, & je le plonge dans un verre de vin que j'avale d'un seul trait. Ce petit Dieu, depuis ce moment, est dans mon sein, & me chatouille doucement avec ses aîles.



Flaté d'une espérance vaine ,
Je m'adresse enfin à Bacchus.
Bois , me dit-il , bientôt Ismène
Dans ton cœur ne regnera plus.

J'avale la liqueur céleste ,
Que le Dieu même me versa :
Mais vain espoir ! Ismène reste ;
La raison seule s'éclipse.

M. B.



ÉPIGRAMME III.

PORTRAIT DE L'AMOUR.

JE cherche le cruel Cupidon : ce matin dès la
pointe du jour , il s'est envolé de mon lit. C'est un
enfant dont les larmes sont douces, tendres, le rire
malin, le babil continuel. Vif, léger, hardi, il
porte un carquois sur son dos ailé. Je ne puis dire
quel est son père : car ni le ciel, ni la terre, ni la
mer ne se vantent d'avoir donné naissance à ce pe-
tit audacieux. Tout hait cet ennemi commun. Pre-
nez garde que dans ce moment même, il ne tende
des filets pour y prendre vos cœurs. Mais le voici
dans son asyle favori. Ah, traître, quoique caché

dans les yeux de la charmante Zénophile , tu n'as pu te dérober à mes regards !



Tyran impérieux ,
Vainqueur le plus aimable ;
Timide , audacieux ,
Indulgent , implacable ;
Par un charme inexprimable ,
Il est dans le même moment ,
Cruel , haïssable ,
Flateur & charmant.

DE MONCRIF.

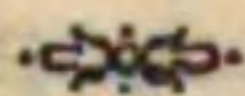


ÉPIGRAMME IV.

SUR LE MÊME SUJET.

IL faut , quoiqu'endormi sur le sein de sa mère ,
il faut vendre ce fourbe & audacieux Amour. Pourquoi le garderois-je plus longtems ? Ce Dieu malin fait sentir cruellement ses mortelles blessures. Il pleure , & rit en même-tems : babille sans cesse. Il est encore hardi , téméraire , cruel , farouche , & sans nulle tendresse même pour sa mère. Son œil est vif & perçant : c'est un prodige en tout. Il faut donc que je le vende promptement. Si quelqu'un prêt à faire voile , veut acheter cet enfant , qu'il s'avance.

Mais le voilà tout en pleurs : le traître ! il me conjure tendrement de lui pardonner. Eh bien, je ne te vendrai pas , ne crains rien : tu resteras auprès de ma chère Zénophile , tu vivras avec elle.



« En même-temps j'apperçus l'enfant Cupidon,
 » dont les petites aîles s'agitant le faisoient voler
 » autour de sa mère. Quoiqu'il eût sur son visage
 » la tendresse des graces, & l'enjouement de l'en-
 » fance ; il avoit je ne fai quoi dans ses yeux per-
 » çans qui me faisoit peur ; il rioit en me regar-
 » dant , son ris étoit malin , moqueur & cruel. Il
 » tira de son carquois d'or la plus aigue de ses flé-
 » ches : il banda son arc..... d'abord rien ne
 » paroïssoit plus innocent , plus doux , plus aima-
 » ble , plus ingénu , & plus gracieux que cet enfant.
 » A le voir enjoué , flatteur , toujours riant , on au-
 » roit cru qu'il ne pouvoit donner que du plaisir :
 » mais à peine s'étoit-on fié à ses caresses , qu'on
 » sentoît je ne fai quoi d'empoisonné : l'enfant ma-
 » lin & trompeur ne caressoit que pour trahir : &
 » il ne rioit jamais que des maux cruels qu'il avoit
 » faits , ou qu'il vouloit faire On vous au-
 » roit parlé en vain des trahisons de l'Amour qui
 » flatte pour perdre , & qui , sous une apparence de

„ douceur, cache les plus affreuses amertumes. Il est
 „ venu cet enfant plein de charmes parmi les ris,
 „ les jeux, & les graces „

TÉLÉMAQUE.

ÉPIGRAMME V.

SUR LA BRIEVETÉ DE LA VIE.

Nous ne pouvons goûter les plaisirs & les dé-
 lices de l'Amour, que pendant cette vie passagère.
 Quand nous aurons franchi l'Achéron, jeune beau-
 té, il ne restera de nous que quelques ossemens,
 & un peu de poussière.

✱

Tout meurt, jeune ou vieux, il n'importe,
 Pauvre, riche, illustre, ou sans nom,
 Chez l'impitoyable Pluton,
 Le tems rapide nous emporte.
 Du Monarque du sombre bord,
 Tout ce qui vit, sent la puissance,
 Et l'instant de notre naissance
 Fut pour nous un arrêt de mort.

LA MOTTE.

ÉPIGRAMME VI.

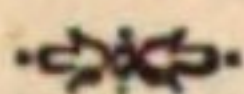
SUR UN BAISER.

UNE fille charmante , adorable, me donna l'autre soir un baiser amoureux avec ses lèvres vermeilles & odorantes. Ce baiser voluptueux , étoit du pur nectar : toute sa bouche en effet exhaloit les plus doux parfums. Je suis maintenant ivre d'amour ; j'ai bu , j'ai savouré ce baiser délicieux.

ÉPIGRAMME VII.

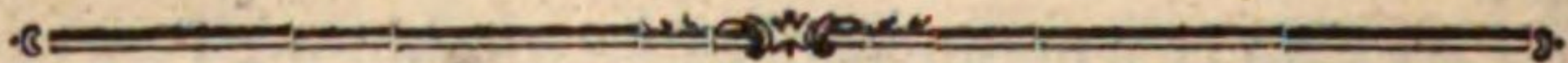
NULLE POMPE FUNÈBRE.

N'ALLUMEZ point des feux sur ma tombe. Pour ces froides colonnes, ne les ornez point de guirlandes, & ne brûlez point de parfums : c'est une dépense vaine & inutile. Si vous voulez m'offrir quelques présents agréables , que ce soit pendant que je respire encore. En versant du vin sur ma cendre, loin de l'enivrer, vous n'en feriez qu'un peu de boue ; & de plus les morts sont insensibles à tous ces honneurs.



Quand on a passé l'onde noire ,
 Adieu le bon vin , nos amours :
 Dépêchons-nous de boire ,
 On ne boit pas toujours.

M O L I E R E .



ÉPIGRAMME VIII.

L'AMOUR ET BACCHUS VAINQUEURS.

J'ARME mon cœur de raison contre l'Amour, je suis sûr de la victoire, s'il est seul contre moi. Quoique mortel, je combattrai contre ce Dieu : mais si Bacchus vient à son secours, alors que pourrai-je moi seul, contre ces deux divinités ?



ÉPIGRAMME IX.

A DÉMOCRATE.

BOIS, & te divertis, Démocrate : nous ne boirons pas toujours, & nous ne goûterons pas éternellement les plaisirs de cette vie. Ornons de fleurs nos têtes, & parfumons-nous, avant que les autres viennent rendre à nos tombeaux ces stériles honneurs.

neurs. Je veux, pendant que je respire, je veux que toutes mes veines ne soient remplies que de vin ; mais je consens qu'après ma mort un déluge d'eau pénètre & inonde toutes les parties de mon corps.



ÉPIGRAMME X.

RIEN DE TROP.

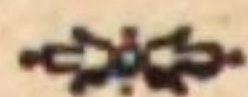
JE ne désire point des campagnes couvertes de riches moissons, ni des trésors, & des biens aussi immenses que ceux de Gygès. Je souhaite, ô Marcrinus, une fortune médiocre, qui puisse suffire à mes besoins. Rien de trop, voilà ma devise : rien de trop, voilà ce qui m'enchanté.



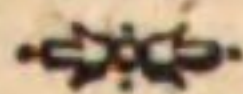
Si je ne loge en ces maisons dorées,
 Au front superbe, aux voutes peinturées
 D'azur, d'émail, & de mille couleurs,
 Mon œil se paît des trésors de la plaine,
 Riche d'œillets, de lis, de marjolaine,
 Et du beau teint des printannières fleurs.



Ainsi vivant , rien n'est qui ne m'agrée ,
J'ois des oiseaux la musique sacrée ,
Quant au matin ils bénissent les cieux ;
Et le doux son des bruyantes fontaines ,
Qui vont coulant de ces roches hautaines ,
Pour arroser nos prés délicieux.



Que de plaisirs de voir deux colombelles ,
Bec contre bec , en trémoussant des aîles.
Mille baisers se donner tour à tour :
Puis tout ravi de leur grace naïve ,
Dormir au frais d'une source d'eau vive ,
Dont le doux bruit semble parler d'amour.



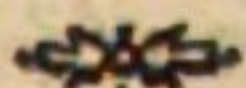
Douces Brebis , mes fidèles compagnes ,
Haies , buissons , forêts , prés & montagnes ,
Soyez témoins de mon contentement

Ces vers de l'Abbé Desportes sont fort beaux ,
quoiqu'on y rencontre quelques mots surannés. La
strophe où il peint les deux Colombelles est char-
mante : on ne peut rien lire de plus naturel , & de
plus délicat : c'est un coup de pinceau digne de la
touche gracieuse de l'Albane.

ÉPIGRAMME XI.

IL FAUT JOUIR DU PRÉSENT.

BUVEZ, & livrez-vous à la joie ; personne ne connoît le lendemain. L'œil des mortels ne peut lire dans l'avenir. Ne travaillez point, restez tranquille (1). Goûtez les plaisirs, autant qu'il est en vous : goûtez les douceurs du sommeil, & les délices des festins ; que toutes vos actions annoncent un être mortel. En effet un point imperceptible sépare la vie de la mort. Semer de fleurs tous les instans de sa vie, c'est se roidir contre la pente qui conduit au tombeau. Quand vous mourrez, vous n'emporterez rien, un autre possédera toutes vos richesses.



Ami, puisqu'une loi fatale
 Nous a tous soumis à la mort,
 Songe dans l'un & l'autre sort
 A conserver une ame égale.

(1) Laissez-moi, Philosophe austère,
 Gouter voluptueusement
 Le doux plaisir de ne rien faire,
 Et de penser tranquillement.

M. l. C. d. B.

Que tes jours coulent dans la peine ,
Ou qu'ils coulent dans les plaisirs ,
Attends sans crainte & sans désirs ,
La fin d'une vie incertaine.

Jouis sagement du loisir
Que l'oubli des Parques te laisse ;
L'âge , la santé , la richesse
Te donnent les biens à choisir.

Erre dans les riches prairies ,
Où les arbres entrelacés
Offrent aux voyageurs lassés
L'ombre de leurs branches fleuries.

Fréquente ces côteaux rians ,
Qu'en fuyant lave une onde pure ,
Qui par son paisible murmure ,
Endort les soins impatiens.

Porte dans un réduit champêtre ,
Avec des parfums & du vin ,
Ces fleurs que produit le matin ,
Et que le soir voit disparoître.

Bientôt tu laisseras aux tiens
Tes palais , ton vaste domaine ;
Et tes biens accrus avec peine ,
Bientôt ne seront plus tes biens.

M^{me} DESHOULIERES.

ÉPIGRAMME XII.

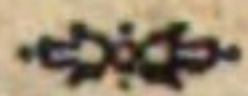
A UNE MAITRESSE.

Vous avez les charmes de Vénus, les lèvres de la persuasion, la fraîcheur & l'éclat du printems, la voix de Calliope, la prudence & la sagacité de Thémis, les mains de Minerve : vous êtes enfin une quatrième Grâce.

ÉPIGRAMME XIII.

SUR LE MÊME SUJET.

RHODOCLE est aussi orgueilleuse qu'elle est belle, & quand je la salue, la cruelle me regarde avec hauteur & dédain. Si je suspends des couronnes de fleurs à sa porte, elle les arrache, & les foule à ses pieds. O rides, ô vieillesse inexorable, venez promptement faner tous ses charmes, & la rendre moins fière.



Le tems d'une aîle légère
Emportera loin de vous
Cette beauté passagère,
Dont les charmes sont si doux.

ROUSSEAU.

 ÉPIGRAMME XIV.

SUR LE MÊME SUJET.

Si tu t'enorgueillis de ta beauté, considère avec quel éclat passager la rose fleurit (1). Elle se fane dans un instant, & soudain elle est confondue avec les choses les plus viles. Les fleurs & la beauté ont la même durée ; le temps envieux les flétrit également.



Mais elle étoit du monde, où les plus belles choses
 Ont le pire destin :
 Et Rose elle a vécu, ce que vivent les roses,
 L'espace d'un matin.

MALHERBE.

(1) « Tel qu'une fleur, qui, étant épanouie le matin, répand
 » ses doux parfums dans la campagne, & se flétrit peu à peu
 » vers le soir ; ses vives couleurs s'effacent, elle languit, elle se
 » dessèche, & sa belle tête se panche, ne pouvant plus se soutenir. »

TELEMAQUE.



ÉPIGRAMME XV.

SUR LE MÊME SUJET.

JE t'envoie, charmante Rodocle, une couronne de fleurs brillantes que j'ai cueillies moi-même. Elle est composée du mélange agréable de jeunes boutons de roses, de lis, d'anémones fraîches, de tendres narcisses, & de douces violettes. Ne sois point orgueilleuse, lorsque tes cheveux seront ornés de cette couronne : car la beauté, telle qu'une fleur printanière, brille, se fane, & se ternit soudain.

Les roses nouvelles,
Pour paroître belles,
N'ont dans leurs printems,
Que quelques instans :
Pour plaire comme elles,
L'amour n'a qu'un tems.

DANCHET.

Que votre éclat est peu durable,
Charmantes fleurs, honneur de nos jardins !
Souvent un jour commence & finit vos destins ;
Et le sort le plus favorable
Ne vous laisse briller que deux ou trois matins.

M^{me} DESHOULIERES.

 ÉPIGRAMME XVI.

SUR UNE BREBIS ALLAITANT UN LOUVETEAU.

J'ALLAITE malgré moi ce jeune loup : l'imprudence aveugle de ce Berger m'y contraint. Ce nourrisson cruel, devenu plus grand à l'aide de mon lait, fera pour moi un ennemi redoutable. Les bienfaits ne peuvent jamais changer le naturel.

ÉPIGRAMME XVII.

VAIN PRÉSAGE.

J'ÉTERNUI dernièrement près d'un tombeau : je crus que, comme je le désirois, ce présage m'annonçoit la mort de ma femme. Vain espoir ! les vents ont emporté mon souhait & mon éternument : ma femme, vrai fléau de mon repos & de ma vie, jouit de la meilleure santé.

Voici une Épigramme Françoise, fameuse par sa simplicité, & par sa naïveté.

Ci-gît ma femme, ah ! qu'elle est bien !
Pour son repos & pour le mien !

ÉPIGRAMME

ÉPIGRAMME XVIII.

LE VRAI BONHEUR.

HEUREUX qui te regarde ; trois fois heureux
qui t'écoute. Te donner un doux baiser , c'est être
demi-Dieu : te serrer entre ses bras , c'est jouir de
de l'immortalité !

ÉPIGRAMME XIX.

LA JEUNE ÉRATO.

LA jeune & tendre Érato , inondée d'un torrent de
larmes , a prononcé ces dernières paroles , en ser-
rant entre ses bras son père qu'elle adore. O mon
père , ma vue s'obscurcit , le sombre voile de la mort
est étendu sur mes yeux ; les forces m'abandonnent ;
mon ame s'envole ; je ne suis déjà plus.

ÉPIGRAMME XX.

SUR UNE GROTTTE.

ÉTRANGER , viens t'asseoir au pied de ce rocher ,
tout invite à prendre du repos. Les doux zéphirs
agitent légèrement les feuilles des arbres. Les flots

rafraîchissans d'une claire fontaine , arrosent l'intérieur de cette grotte charmante. Les voyageurs accablés de la chaleur , ne peuvent trouver un asile plus propre à réparer leurs forces épuisées.

ÉPIGRAMME XXI.

SUR UNE JEUNE FILLE.

JE pleure amèrement la jeune beauté que je n'avois pu fléchir. Plusieurs Amans l'avoient désirée pour Epouse , & l'avoient demandée à son père. Sa prudence égaloit ses charmes : rien n'étoit plus parfait. Vain espoir ! le cruel destin vient de tromper toutes les espérances , en précipitant cette jeune fille dans les ombres du trépas.





M O R C E A U X

T R A D U I T S

D E C A T U L L E.



*Quare habe tibi quidquid hoc libelli est ,
Qualecunque , quod , ô patrona Virgo ,
Plus uno maneat perenne seculo. C A T U L L E.*

LES Anciens ont composé des Épithalames charmans , & bien supérieurs à tous nos Épithalames modernes. Pour en convaincre le Lecteur , je vais mettre sous ses yeux la traduction de plusieurs morceaux de l'*Epithalame* de *Manlius* & de *Junie*. Je n'en connois aucun qui offre autant de beautés , & qui soit rempli des mêmes agrémens. Tout y est peint avec un coloris frais & agréable. Les diminutifs , si rares dans notre langue , embellissent cet Épithalame , & lui donnent de nouvelles graces. Malgré tous mes efforts , je sens que je ne rendrai pas toute la délicatesse , tous les charmes de l'original. Je ne puis donner qu'une ébauche , qu'une estampe de

ce tableau riant & voluptueux. Je joindrai à la suite de cet Épithalame , la traduction de quelques autres pièces du même Auteur.

Caius Valérius Catulle naquit la cent soixante-onzième Olympiade , dans la péninsule de *Sirmion* , auprès du lac *Bénac*. Sa famille étoit illustre , & avoit possédé autrefois des biens considérables. Il vécut d'abord dans la médiocrité , & devint opulent dans la suite , comblé des bienfaits des Romains les plus distingués par leur naissance, & par leur richesse. Il s'acquit une réputation brillante dans la Capitale du Monde , dans un tems où les grands Hommes n'étoient pas rares. Il mourut l'an de Rome 696. Toutes ses Poësies sont excellentes. On estime surtout ses Épi-grammes. Ses vers ont toujours été distingués par leur délicatesse , par cette élégante simplicité , & par ces graces que la nature seule peut donner. Il seroit à souhaiter que son aimable naïveté , que ses vers charmans , ne fussent pas souillés par une licence trop cynique quelquefois d'expression.



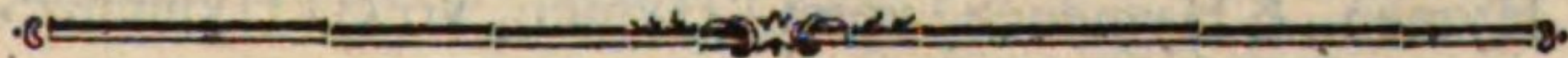
Ch. Eisen inv.

1771

Mossier fecit

ÉPITHALAME

DE MANLIUS ET DE JUNIE.



CHŒUR DE JEUNES GENS.

L'ETOILE du soir paroît, jeunes gens, sortez de table ! Vesper si longtems attendu, répand déjà du haut de l'olympé une foible lumière. Il est tems de quitter les festins. La jeune épouse va paroître. L'on va célébrer l'Hyménée.

Hymen, ô Hyménée ! voici l'Hymen, voici l'Hyménée.

CHŒUR DE JEUNES FILLES.

Jeunes Filles, voyez-vous ces jeunes Gens. Quittez aussi la table. L'Astre qui annonce la nuit fait briller ses feux : il n'en faut plus douter. Regardez ces jeunes Gens : ils sont déjà bien loin. Ce n'est pas sans dessein. Ils vont chanter les premiers :
Hymen , ô Hyménée ! voici l'Hymen , voicil'Hyménée.

CHŒUR DE JEUNES GENS.

Amis , la victoire ne fera pas facile. Remarquez ces jeunes Beautés : comme elles méditent leurs chants ! ce n'est pas en vain. Pour nous , détournés par des objets étrangers , nous serons sûrement vaincus. La victoire demande beaucoup de soins. Recueillez au moins vos esprits dans cet instant : elles vont commencer les premières à chanter : il faut que nous soyons prêts à leur répondre.

Hymen , ô Hyménée ! voici l'Hymen , voici l'Hyménée.

CHŒUR DE JEUNES FILLES.

Quel Astre plus cruel que toi étincelle dans les cieux , ô Hespérus ! tu arraches impitoyablement du sein de sa mère une jeune Vierge. Malgré tous ses efforts, tu l'arraches d'entre les bras maternels, pour la livrer à un jeune homme brûlant d'amour. Que les ennemis pourroient-ils faire de plus barbare dans une ville prise d'assaut !

Hymen , ô Hyménée ! voici l'Hymen , voici l'Hyménée.

.

C H Œ U R D E J E U N E S F I L L E S .

Telle qu'une fleur cultivée à part dans un jardin, ne craint ni la dent des troupeaux , ni le tranchant de la charrue ; devient l'objet des baifers amoureux des zéphirs ; est vivifiée par les feux bienfaifans du foleil , croît , arrofée par une pluie féconde : elle excite les défirs des jeunes Filles , & des jeunes Garçons : mais lorsqu'elle eft cueillie , & qu'elle a perdu fa fraîcheur , elle cefle d'avoir des charmes pour eux. Telle une Vierge eft chère aux fiens , tant qu'elle conserve fa virginité : mais dès qu'elle a perdu cette fleur précieufe , les jeunes Gens ceffent de la trouver aimable , & fes compagnes de la chérir.

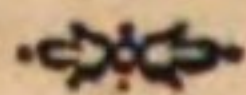
Hymen , ô Hyménée ! voici l'Hymen , voici l'Hyménée.

C H Œ U R D E J E U N E S G E N S .

La vigne qui naît ifolée dans un champ aride , ne s'élève jamais d'elle-même : jamais elle ne produit des raifins doux & parfumés. Ses ceps languiffans fuccombent fous leur propre poids , & fe courbent vers la terre. Bientôt l'extrémité de fes branches rampe au niveau de fes racines. Aucuns Vignerons ne la cultivent : elle n'eft point labourée par

les taureaux. Mais si par hasard elle est mariée à l'ormeau : alors elle est cultivée , & labourée. C'est ainsi qu'une fille vieillit solitaire & abandonnée , tant qu'elle fuit le joug de l'Hymen , & qu'elle ne met pas à profit ses beaux jours. Si elle forme au contraire d'heureux liens , à l'âge indiqué par la nature , elle devient dès-lors plus chère à son époux , & moins indifférente à ses parens

.



O fils d'Uranie , qui habites l'Hélicon , toi qui livres une jeune fille dans les bras d'un époux , ô Hymen , ô Hyménée ! Hymen , ô Hyménée , ceins ton front de fleurs odorantes : prends le voile nuptial. Viens ici plein de joie. Que ton pied , blanc comme l'albâtre , soit couvert d'un brodequin jaune.

Dans ce jour d'allégresse accours ; chante à haute voix l'hymne nuptial ; frappe légèrement du pied la terre : agite dans ta main ton flambeau.

La chaste Junie , est semblable à Vénus quand elle quitta les bois Idaliens , & parut aux regards du Berger de Phrygie , juge de sa beauté.

Elle est telle qu'un jeune myrte fleuri , dont les Hamadryades font leurs plus chères délices , & qu'elles arrosent des pleurs de l'Aurore.

Hymen ,

Hymen , viens dans ces lieux ; quitte les grottes
du rocher d'Aonie , que la Nymphé Aganippé
baigne de ses ondes rafraîchissantes.

Amène l'Epouse désirée dans le palais du nou-
vel Epoux. Enchaîne son cœur par l'amour le plus
vif , comme le lierre serpentant embrasse l'arbre
qui le nourrit.

.
.

Ouvrez les portes , la jeune Epouse s'avance.
Les flambeaux font briller leurs feux resplendissans.
Mais vous tardez trop : le jour s'enfuit. Paroissez
donc , jeune Epouse.

La pudeur ingénue retarde ses pas. Ses pleurs re-
doublent , parce qu'il faut qu'elle s'avance. Mais
vous tardez trop : le jour fuit : paroissez donc , jeune
Epouse.

Junie ressemble à la fleur d'hyacinthe qui s'é-
lève dans un jardin émaillé de différentes fleurs
précieuses , & cultivé par un riche possesseur.

.
.

Comme les branches flexibles de la vigne s'enla-
cent autour des arbres voisins ; de même Manlius

te pressera sur son sein enflammé : mais le jour fuit :
paraissez donc , jeune Epouse.

.
.

Heureux Epoux, il t'est maintenant permis d'ap-
procher. Ta jeune Epouse est dans la couche nup-
tiale. Sa bouche blanche & vermeille ressemble au
lis , à la rose , & au pavot doré.

Le nouvel Epoux n'a pas moins de charmes. (J'en
prends ici tous les Dieux à témoins). Vénus l'a com-
blé de toutes ses faveurs : mais le jour fuit : avan-
cez , ne tardez pas.

.
.

Celui qui entreprendroit de savoir le nombre de
vos tendres carresses , calculeroit plutôt les fables
de la Lybie, & les Astres qui étincellent au milieu
de la nuit.

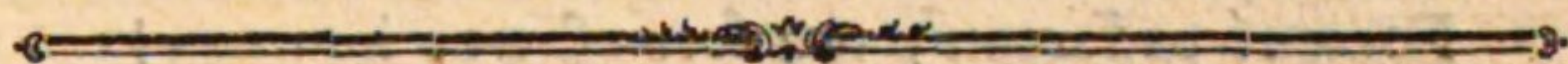
Livrez-vous à tout votre amour : rien ne s'y op-
pose : ayez promptement des enfans aimables : il
ne convient pas , qu'une famille aussi ancienne, soit
sans rejettons , qu'il en naisse toujours d'âge en âge.

Quel plaisir de voir sur le sein de sa mère ché-
rie, un jeune Torquatus , tendre ses mains déli-

cates vers son père ; lui sourire agréablement avec ses petites lèvres à demi-clofes (1).

Puisse-t-il ressembler tellement à son père Manlius , que les étrangers le connoissent aussi-tôt pour son fils ! qu'une ressemblance parfaite annonce la chasteté de sa mère !

.



A U M O I N E A U D E L E S B I E.

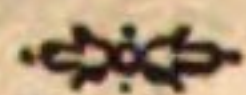
H E U R E U X Moineau, délices de ma Lesbie , mon amante a coutume de badiner avec toi. Elle te cache dans son sein ; te présente le doigt , quand tu le desires : t'agace ; provoque tes coups de bec redoublés. Cette Lesbie qui cause mes plus doux transports , se livre avec toi , à je ne fais quels jeux

(1) Quel image naïve ! quel tableau ressemblant ! Comme tout est dans la nature : le Poëte ne nous peint pas l'enfant , il nous le montre effectivement entre les bras de sa tendre mère. On voit ce sourire doux & enfantin , ces petites lèvres entr'ouvertes : comme les diminutifs du Latin sont charmans. Tous les vers de cet Épithalame sont coulans , harmonieux , & les comparaisons du plus beau choix. C'est ainsi que l'on forme de plusieurs fleurs suaves & odoriférantes , un bouquet , digne d'approcher du sein de la charmante Thémire.

délicieux, afin de charmer un peu sa douleur & ses ennuis. Que ne puis-je comme elle, fortuné Moineau, jouer & folâtrer avec toi, pour calmer les feux brûlans de mon amour, & dissiper les cruelles inquiétudes de mon ame. Ces jeux feroient aussi agréables pour moi, que le fut pour la légère Athalante la pomme d'or qui lui fit goûter enfin les douceurs de l'Hymen (1).



Fortuné passereau, ton sort est trop heureux !
 Tu fais tous les plaisirs de ma jeune maîtresse ;
 Elle-même t'excite à becqueter sans cesse
 Ou ses doigts délicats, ou son sein amoureux.

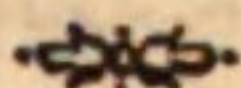


Ce jeu devient pour elle une douce habitude ;
 Du feu qui la consume, il apaise l'ardeur ;
 Il ramène à propos le calme dans son cœur,
 Et bannit pour un tems sa tendre inquiétude.



Ah ! s'il m'étoit permis, dans mes ennuis pressans,
 De jouer avec toi comme fait cette belle !
 Ou bien si, comme toi, folâtrant avec elle,
 Je pouvois soulager les maux que je ressens !

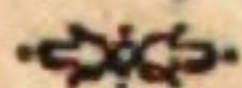
(1) *La pomme d'or qui dénoua la ceinture liée depuis longtemps* : telle est la traduction littérale. Le vers latin fait allusion à la coutume des Filles Grecques & Romaines qui portoient une ceinture, tant qu'elles restoient Vierges : l'époux la délioit le jour de leur mariage.



Que j'oublierois bientôt le tourment que j'endure !
J'aurois plus de plaisir qu'Athalante autrefois ,
N'en eut au doux moment , où réduite aux abois ,
Pour son heureux vainqueur elle ôta sa ceinture.

M. RIGOLEY DE JUVIGNY.

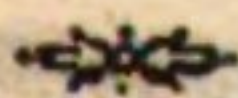
Chapelle a composé des Stances pour le Moineau de Climène. Elles sont très-agréables. L'amour & la jalousie ont inspiré cette jolie pièce.



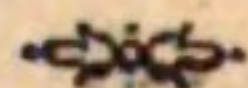
Petit Moineau , délices de Climène,
Qui l'amusez par sauts & tours badins ,
Chassez , mordez galans bruns & blondins ,
Que Cupidon à ses genoux amène.



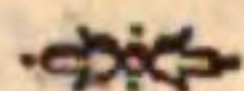
A mes rivaux livrez guerre traîtresse ;
Becquetez-les sur-tout , quand leur tendresse
S'émancipant , veut dérober faveurs
Qu'amour ne doit qu'à mes vives ardeurs.



Daignez servir le beau feu qui me brûle ,
Suivez Climène , & gardez ses appas ;
Quoique ne sois disert tant que Catule ,
Vers louangeurs ne vous manqueront pas.



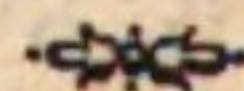
Si méprisez les tributs de ma veine ,
 Ne me privez pour cela de vos soins :
 Biscuits friands je vous promets , du moins
 Vous vous tiendrez à cette offre certaine :
 Bien je connois votre morale saine.



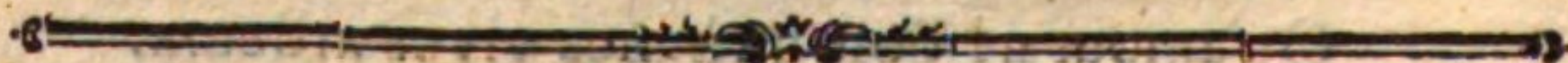
Sages Moineaux , toujours solidité
 Fixe vos goûts ; plaisir seul vous anime ,
 Il faut jouir , c'est-là votre maxime ,
 Dogme chez nous follement contesté.

.

Et vous , Moineau , confident de mes feux ,
 Cher favori de l'objet que j'adore ,
 Chassez , mordez mes rivaux dangereux.



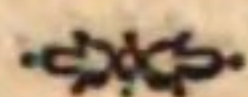
Par cris perçans , par insulte soudaine ,
 Interrompez leurs discours amoureux ;
 Ne permettez à l'aimable Climène
 Que d'écouter le récit de mes feux.



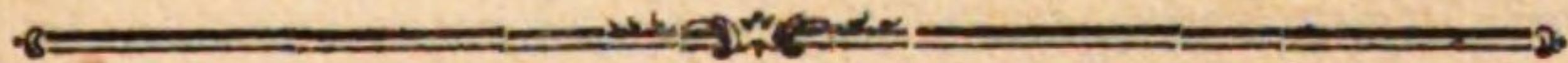
A L E S B I E.

LES Dieux ne sont pas plus heureux , & même le
 sont beaucoup moins (s'il est possible) que le mor-
 tel fortuné , qui , assis près de toi , peut te regarder ,

t'entendre , & te voir lui sourire avec douceur
Sitôt que je t'apperçois , ô ma Lesbie , mon ame se
trouble , & s'égare : je perds la voix : un feu brûlant
coule dans mes veines. Je n'entends qu'un bruit
confus , & mes yeux se couvrent d'un nuage épais.



Cette Ode est calquée sur l'Ode de Sapho à son
amie. La copie est au-dessous de l'original , & ne
peut souffrir la comparaison.

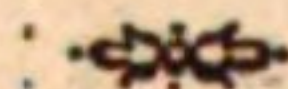


A L A M Ê M E.

VI V O N S pour nous aimer , ô ma chère Lesbie ,
sans nous embarrasser des vains murmures de la
vieillesse chagrine. Le soleil se couche , & peut se
lever le lendemain : mais quand nos jours rapides
se sont envolés , nous sommes ensevelis dans une
nuit éternelle. Donne-moi mille baisers ; ensuite
cent , mille autres ensuite , encore cent , encore
mille , & puis cent. Lorsque tu m'en auras accordé
plusieurs mille , nous les confondrons tous ensem-
ble , de peur que nous n'en sachions le nombre ,
ou qu'un jaloux ne nous porte envie , en apprenant
que nous nous sommes donné autant de baisers.



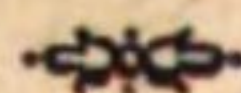
Ne vivons que pour nous aimer ,
Et laissons murmurer la vieillesse ennemie ;
Occupons-nous sans cesse , ô ma chère Lesbie ,
Du bonheur de nous enflammer.



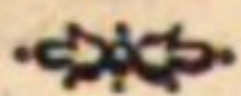
L'Astre qui répand la lumière ,
Finit & recommence également son cours ;
Mais quand la mort nous frappe, hélas ! c'est pour toujours
Qu'elle nous ferme la paupière.



Profitions du jour qui nous luit ;
Donne-moi cent baisers; donne-m'en mille encore :
Confondons-les ensemble , & que l'envie ignore
Le charme heureux qui nous séduit.

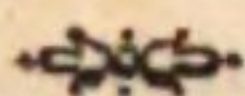


Qu'un impénétrable mystère
Jette sur nos plaisirs un voile officieux ;
Ils doivent à l'Amour leur prix délicieux :
Que son flambeau seul les éclaire !



Dans nos tendres embrassemens ,
Dérobons-nous aux yeux de tout ce qui respire ;
Jaloux de nos baisers , un témoin peut nous nuire
Par les plus noirs enchantemens.

Aimer ,



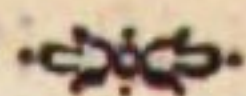
Aimer, c'est vivre , ô ma Lesbie !
Jurons-nous que nos feux ne s'éteindront jamais ;
Et donnons à l'Amour, jaloux de ses bienfaits ,
Tous les momens de notre vie.

M. RIGOLEY DE JUVIGNY.



S U R L A M Ê M E.

LESBIE me dit toujours des injures : elle ne peut
se taire sur mon sujet. Je veux mourir , si Lesbie
ne m'aime. Quelle en est la preuve ? . . . Je la mau-
dis tout le jour , & cependant je veux périr , si je ne
brûle pour elle. J'aime & je hais. Pourquoi cela ,
m'allez-vous demander : je n'en fais rien ; mais je
le sens, & je suis cruellement tourmenté.

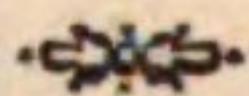


Philis dit le diable de moi :
De son amour & de sa foi ,
C'est une preuve assez nouvelle.
Ce qui me fait croire pourtant
Qu'elle m'aime effectivement ,
C'est que je dis le diable d'elle ,
Et que je l'aime éperdument.

LE COMTE DE BUSSI RABUTIN.

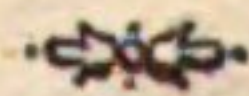
S U R L A M Ê M E.

MA Lesbie dit qu'elle aime mieux s'unir à moi qu'à tout autre ; qu'à Jupiter lui-même , quand il le désireroit. Elle le dit : mais il faut écrire sur l'aile des vents , & sur les flots rapides , ce qu'une maîtresse promet à son amant passionné.



Je ne puis m'empêcher de mettre ici sous les yeux du lecteur une Villanelle de l'Abbé Desportes : elle est simple , aisée , d'une naïveté charmante : on croiroit qu'elle a été composée par Chappelle & Bachaumont , par la Fare ou Chaulieu.

Rosette , pour un peu d'absence ,
 Votre cœur vous avez changé ;
 Et moi sachant cette inconstance ,
 Le mien autre part j'ai rangé.
 Jamais plus , beauté si légère ,
 Sur moi tant de pouvoir n'aura.
 Nous verrons , volage Bergère ,
 Qui premier s'en repentira.

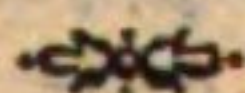


Tandis qu'en pleurs , je me consume ,
 Maudissant cet éloignement ,
 Vous qui n'aimez que par coutume ,
 Caressiez un nouvel amant.

Jamais légère girouette
Au vent si-tôt ne se vira :
Nous verrons , Bergère Rosette ,
Qui premier s'en repentira.



Où sont tant de promesses saintes ,
Tant de pleurs versés en partant ?
Est-il vrai que ces tristes plaintes
Sortissent d'un cœur inconstant ?
Dieux ! que vous êtes mensongère !
Maudit soit qui plus vous croira !
Nous verrons , volage Bergère ,
Qui premier s'en repentira.



Celui qui a gagné ma place
Ne vous peut aimer tant que moi :
Et celle que j'aime vous passe ,
De beauté , d'amour & de foi.
Gardez bien votre amitié neuve ,
La mienne plus ne variera :
Et puis nous verrons à l'épreuve ,
Qui premier s'en repentira.



SUR QUINCTIA ET LESBIE.

QUINCTIA paroît belle à plusieurs ; pour moi je la trouve blanche, grande & droite : voilà ce que je pense. Ces qualités prises séparément ont de la beauté ; mais je nie que l'ensemble en soit beau : en effet nuls charmes dans un si grand corps ; pas une seule grace dans une si grande personne. C'est Lesbie qui est belle ; & d'autant plus charmante , qu'elle a dérobé à toutes les femmes à la fois toutes leurs graces.

SUR LE RETOUR DU PRINTEMPS.

DÉJÀ le Printems ramène de douces chaleurs : déjà les vents fougueux de l'équinoxe se taisent , & le souffle délicieux du zéphir leur succède. Catulle , abandonnons les plaines de la Phrygie , & les campagnes fécondes de la brûlante Nicée ? Volons vers les villes fameuses de l'Asie ; déjà mon esprit enflammé brûle du désir de voyager : déjà cette passion fait renaître la vigueur dans mes pieds impatiens. Adieu donc , douce société de mes amis ; différens chemins nous reconduiront diversement dans nos maisons , que nous avons quittées tous ensemble , pour de longs voyages.

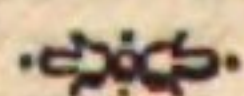
SUR LA MORT DE SON FRÈRE (1).

EN proie à la douleur , consumé par un chagrin continuel , il m'est impossible , mon cher Hortalus , de cultiver les neuf savantes Sœurs. Devenu le jouet d'un déluge de maux , mon esprit ne peut produire des vers doux & agréables. Mon frère vient de franchir le fleuve redoutable du Léthé. Je n'entendrai donc plus tes discours , ô mon frère , toi que je chérissais plus que la vie ! Déformais je ne jouirai plus de ton aimable présence ! Ah ! malgré les cruels destins je t'aimerai toujours. Ta mort rendra tous mes vers tristes & lugubres..... ô mon frère , tu viens donc d'être enlevé à ton frère malheureux ! En mourant , tu as détruit mon bonheur. Tous mes biens ont été anéantis à ta mort. Tous les plaisirs , toutes les délices que je goûtais au sein de l'amitié & de la tendresse fraternelle , tout s'est évanoui avec toi. J'ai abandonné pour toujours & l'Étude & les Muses

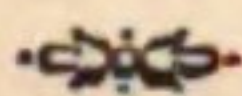
(1) J'ai réuni les vers que soupire Catulle sur la mort de son frère dans deux pièces différentes. L'une est adressée à Hortalus , & l'autre à Manlius.

*SUR LA MORT DU MOINEAU DE LESBIE.*

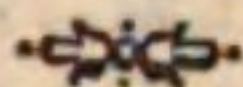
PLEUREZ , Graces , Amours , & vous Amans tendres & fenfibles. Le Moineau de ma Lesbie eft mort : ce Moineau , les délices de ma Lesbie , & qu'elle aimoit plus que fes yeux. Il étoit fi doux ! il connoiffoit Lesbie , comme une jeune fille connoît fa mère. Il étoit toujours fur fon fein , ou voltigeoit amoureufement autour d'elle , & ne faifoit entendre fes doux accens , que pour la feule maîtrefle. Il erre maintenant dans ce chemin ténébreux , d'où l'on ne revient point. Je vous maudis , ombres funeftes des enfers , qui dévorez tout ce qui eft charmant. Vous m'avez enlevé un Moineau fi aimable ! quelle barbarie ! infortuné paffereau ! les beaux yeux de ma Lesbie font gonflés , & rouges des pleurs que tu lui fais verfer.



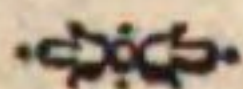
Pleurez , Graces , pleurez Amours :
Le Moineau chéri de Lesbie ,
Vient de finir fes heureux jours :
Les Dieux lui portoient trop d'envie !



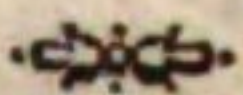
Elle l'aimoit plus que ses yeux ;
Il étoit si beau , si fidelle !
Mille baisers délicieux
L'enchaînoient toujours auprès d'elle.



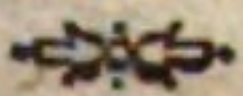
Si quelque fois il voltigeoit ,
Un signe , la moindre caresse
Tout aussi-tôt le ramenoit
Sur le beau sein de sa maîtresse.



Mais , hélas ! cet aimable oiseau
Descend sur le sombre rivage.
Parque inhumaine , ton ciseau
De l'amour a détruit l'ouvrage.



Inflexible Divinité ,
Rien n'amollit ton cœur barbare :
Sous tes coups tombe la beauté
Dans l'affreuse nuit du Tartare.



O toi , qui faisois les plaisirs
De ma chère & tendre Lesbie ,
Quoi ! tu meurs ! ses pleurs , ses soupirs
Ne peuvent te rendre à la vie !



Oiseau digne d'un meilleur sort ,
Objet de l'amour le plus tendre !
Vois quels regrets cause ta mort ,
Par les pleurs que tu fais répandre !

M. RIGOLEY DE JUVIGNY.



TRADUCTION



T R A D U C T I O N
D E Q U E L Q U E S O D E S
D' H O R A C E.

Le plaisir seul est le Dieu qui m'inspire ,
Les jeux , les ris montent ma Lyre ,
Et l'Amour , ou Glycère aiguissent mes crayons.

M. B.

L O I N d'ici foibles rimailleurs , langoureux
éternels ! Quel dégoût , quel ennui ne cau-
sent pas vos fades & insipides productions.
Si vous voulez peindre le Printems , la ver-
dure , l'Amour & ses transports , vos tableaux
sont froids , tristes & monotones. Vous n'em-
ployez jamais le vrai ton de couleur. On peut
comparer vos productions monstrueuses , à
deux tableaux qui furent un jour exposés en-
semble aux yeux du Public : l'un représentoit
les trois Graces , & l'autre les trois Parques.

D d

Les premières étoient peintes nues , & enchaînées avec une guirlande de fleurs , assez ingénieusement placée : elle voiloit par ses différens contours , la dernière retraite , où folâtre l'Amour : *gratiæ que decentes*. Le sombre dominoit dans ce tableau. Nul accord harmonieux , doux & séduisant entre les couleurs. Les Graces paroissoient brunes , roides & immobiles : elles n'avoient point cette fraîcheur , cet enjouement , cette légèreté , cette gaieté vive & fémillante , qui les distinguent dans les danses voluptueuses de la Reine de Cythère & de Paphos. Rien au contraire de plus brillant , que le tableau des Parques. Les têtes paroissoient extrêmement gracieuses , & les attitudes très-agréables. La couleur & les carnations étoient belles , & du meilleur goût. On admiroit une savante distribution de lumière , & une intelligence merveilleuse des reflets. Tout y étoit peint avec beaucoup d'art & de facilité. Enfin on prenoit les Graces pour les Parques ; &

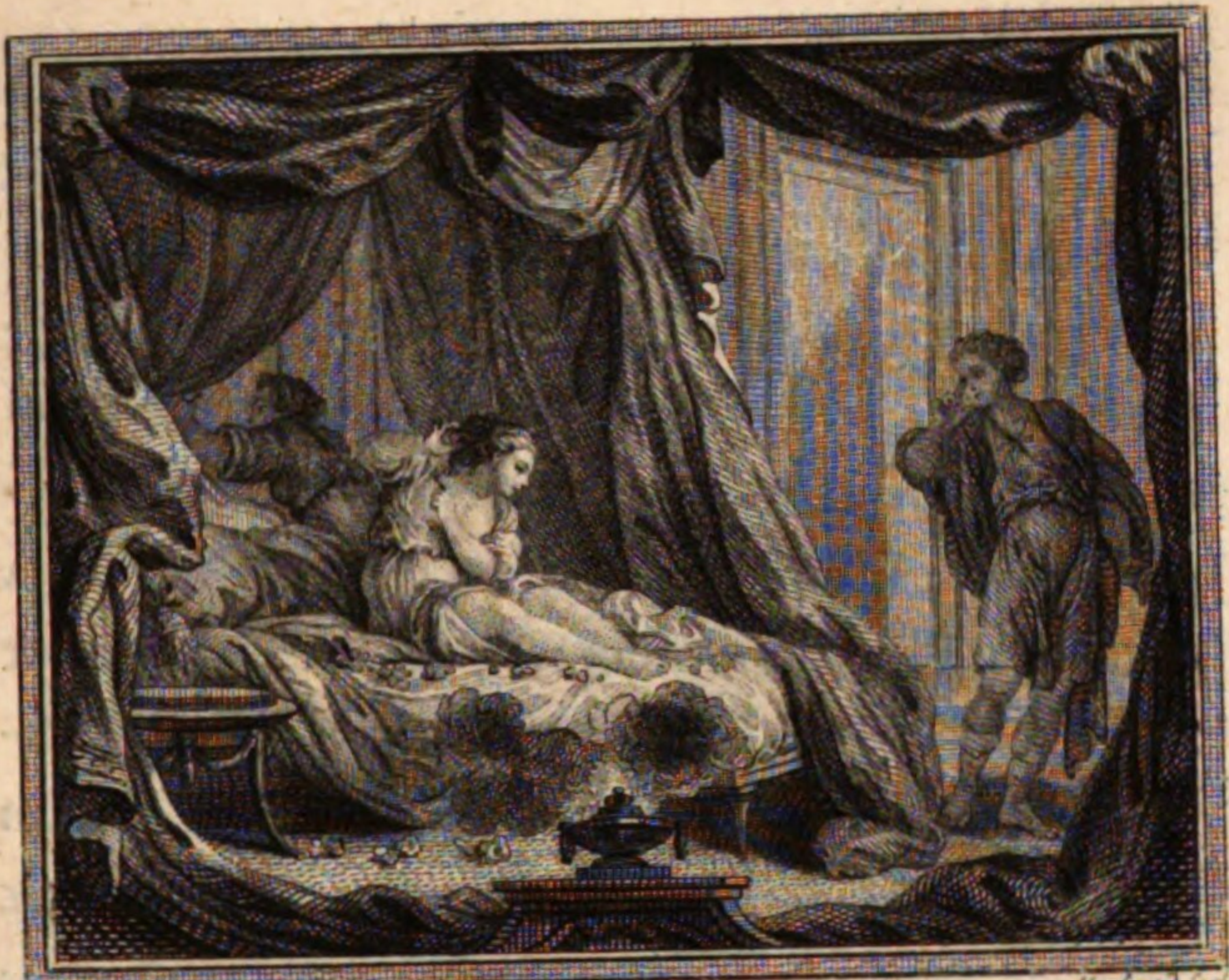
celles-ci pour les Graces. Quel abus ! quel renversement ! le bon goût en gémit.

Les Odes d'Horace , ont fait naître ces réflexions. La Poësie en est si naturelle , si pure , si délicieuse , qu'elle charme le Lecteur , & lui donne du dégoût pour nos Odes éphémères & alambiquées.

Le génie fécond d'Horace , ce Poëte aimable & Philosophe , le place tantôt à côté de Pindare ; tantôt à côté d'Anacréon. S'il chante les Dieux , les Héros & les combats , l'enthousiasme le saisit , il peint les objets avec des traits de flâmme : il communique la vie & la chaleur à tout ce qu'il touche. Que d'élégance , que de charmes dans ses Odes galantes ! Il écrit alors sous la dictée des Graces : il effleure la rose odorante : il cueille d'une main légère & voluptueuse , les fleurs les plus vives & les plus agréables , pour en composer un bouquet qui doit s'épanouir sur le sein de la charmante Glycère. C'est ainsi que

l'Abeille, au retour du Printems, voltige de
fleurs en fleurs , s'insinue doucement dans
leurs calices , fans les courber, en pompe le
suc , se charge d'un riche butin , & compose
un miel délicieux.





M O R C E A U X
D' H O R A C E.

O D E I.

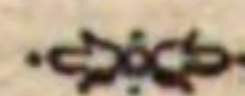
A L Y D I E.

LORSQUE tu loues le teint de rose , & la blancheur
de Théléphe , ah Lydie ! mon esprit se trouble , &
s'enflamme. Des larmes secretes inondent mes joues,
& prouvent de quels feux je suis intérieurement

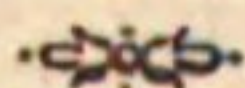
consumé. Ma fureur redouble , soit qu'un rival farouche , enivré de vin & d'amour , ait imprimé sur tes épaules d'albâtre les traces de sa rage amoureuse ; soit que dans ses bouillans transports il te donne des baisers dont tes lèvres portent l'empreinte. Crois-moi , Lydie , ne compte pas sur la constance d'un jeune homme , assez emporté pour flétrir une bouche voluptueuse , que Vénus à humectée du plus doux nectar. Heureux mille fois les Amans enchaînés par des liens indissolubles , & dont les feux , sans être refroidis par des plaintes jalouses , s'éteindront encore trop tôt pour eux , en ne finissant qu'avec leur vie.



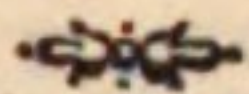
Lorsqu'en ma présence , Lydie ,
De mon jeune rival tu vantes la beauté ,
Malgré moi je suis transporté
De dépit & de jalousie.



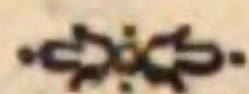
Rien ne peut calmer ma fureur ;
Le feu qui me dévore , & l'augmente , & l'irrite :
Et dans le trouble qui m'agite ,
Tout trahit l'état de mon cœur.



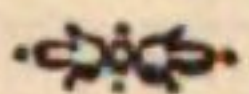
Sur mon front la tristesse est peinte :
Mes larmes , mes soupirs décèlent mon tourment ;
Et je cacherois vainement
Le trait dont mon ame est atteinte.



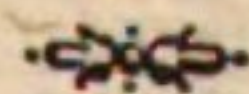
Non , sans courroux je ne peux voir
Mon rival odieux , dans son transport farouche ,
Flétrir les roses de ta bouche ,
Et jouir de mon désespoir.



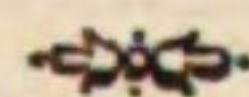
Il profane le téméraire ,
Des lèvres que Vénus prit soin de parfumer :
Hélas ! il ne fait point aimer !
Lydie est-il fait pour te plaire ?



Ah ! croi-moi , ces emportemens
Annoncent la fureur plutôt que la tendresse ;
Qu'ils sont loin de la douce ivresse
Et des transports des vrais Amans !



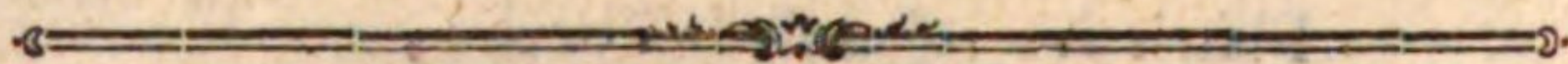
Heureux ceux dont l'ardeur fidelle
Se nourrit , croît au sein de la tranquillité !
Leur paisible félicité
A chaque instant se renouvelle.



Unis par les plus tendres nœuds ,
A s'aimer constamment le destin les convie ;
En paix ils terminent leur vie ,
Et la mort seule éteint leurs feux.

M. RIGOLEY DE JUVIGNY.

Cette pièce paroît imprimée pour la première fois.



O D E I I.

A P Y R R H A.

QUEL est ce jeune Amant , tout parfumé d'essences , qui te presse si vivement sur un lit jonché de roses , dans cette grotte favorable aux doux mystères ? Simplement parée , quel est ton dessein , Pyrrha , en renouant ta blonde chevelure ? hélas ! combien de fois gémira de ta légèreté , & du changement des Dieux , celui qui jouit maintenant avec confiance de tes charmes ! Combien il fera étonné de voir cette mer agitée par les Aquilons foudroyants ! Il croit que tu seras toujours aimable , toujours fidèle. Il ignore combien les vents sont trompeurs. Malheureux l'Amant , qui , sans connoître ton cœur , est épris de ta beauté. Le tableau (1) suspendu dans ce temple , prouve que j'ai consacré

(1) Lorsque les Anciens échappoient à quelque naufrage , ils consacroient assez ordinairement à Neptune un tableau représentant le triste état, où ils s'étoient trouvés. Horace fait allusion à cette coutume , se souvenant des périls auxquels l'avoit exposé son amour pour Pyrrha.

au puissant Dieu des mers , mes vêtemens mouillés
du naufrage.



Notre sublime Rousseau a imité cette Ode : les
trois strophes suivantes me paroissent fort belles.

Mais qu'il connoît peu quel orage

Suivra ce calme suborneur !

Qu'il va regretter le rivage !

Que je plains le triste naufrage ,

Que lui prépare son bonheur.

Quand les vents , maintenant paisibles ,

Enfleront la mer en courroux :

Quand pour lui les Dieux inflexibles ,

Changeront en des nuits terribles

Des jours qu'il a trouvés si doux ?

Insensé qui sur tes promesses

Croit devoir fonder son appui ,

Sans songer que mêmes tendresses ,

Mêmes sermens , mêmes caresses ,]

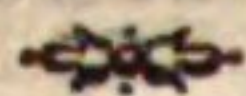
Trompèrent un autre avant lui.



O D E I I I.

SUR SON AMOUR POUR GLYCÈRE.

LA cruelle mère des Amours , le fils de Sémélé ,
 & le plaisir séducteur , me forcent de rallumer ma
 flamme éteinte. Je brûle de nouveau pour la char-
 mante Glycère , plus blanche que le marbre poli
 de Paros. Son enjouement folâtre , son visage en-
 chanteur , que l'on ne peut fixer impunément , enfin
 toute sa personne m'enivre d'amour. Vénus n'est
 plus dans son île de Chypre , elle est toute entière
 dans mon cœur (1). Elle ne permet pas que je
 chante les Scythes , ni les Parthes si redoutables
 dans leur fuite , ni tout ce qui ne respire pas l'A-
 mour. Elevez ici un autel de gazon. ? Apportez-
 moi de la vervaine , de l'encens , & une coupe
 remplie de vin de deux ans ? Le sang d'une victime
 adoucira peut-être cette Déesse.



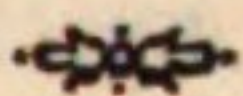
Rien n'est si fort que l'amour qui m'engage.
 Jamais on n'a brûlé d'une si vive ardeur ,
 Il faudroit avoir plus d'un cœur ,
 Pour en ressentir davantage.

CHAULIEU.

(1) C'est Vénus toute entière à sa proie attachée.

RACINE.

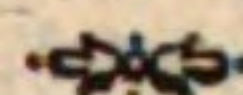
La traduction suivante est digne d'Horace.



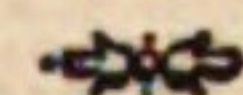
J'avois envain quitté l'amoureux esclavage.
La Mère des Amours , des Graces & des Jeux ,
La volupté , Bacchus , aujourd'hui tout m'engage ,
A reprendre de nouveaux nœuds.



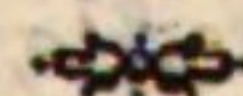
Je brûle pour Glycère , & sa beauté m'enchanté :
Sa folâtre gaieté , ses regards séduifans ,
Les roses de son teint , sa blancheur éclatante ,
Ont fans peine enflammé mes sens.



Vénus & tous ses feux ont passé dans mon ame :
Elle a choisi mon cœur pour être son séjour :
Et ce cœur , consumé par sa brûlante flamme ,
Servira de temple à l'Amour.



Dans les transports charmans de mon ardeur nouvelle,
Je ne puis me livrer qu'à mes tendres desirs ;
Et désormais ma Lyre , aux sons guerriers rebelle ,
Ne chantera que les plaisirs.



Viens , Glycère : il est tems d'appaiser la Déesse :
Rendons-la , s'il se peut , favorable à nos vœux :
Et qu'un lit de gazon , dans notre douce ivresse ,
Nous serve d'Autel à tous deux.

M. RIGOLEY DE JUVIGNY.



O D E I V.

A V É N U S.

O VÉNUS, Reine de Gnide & de Paphos, abandonne ton île chérie de Chypre. Transporte-toi dans la maison délicieuse de Glycère. Elle t'invoque & brûle sans cesse de l'encens en ton honneur. Que le tendre Amour, les Graces sans ceinture, les Nymphes & Mercure, y volent sur tes pas, ainsi que la jeune Hébé, sans toi toujours moins charmante.



O D E V.

A C H L O É.

Tu me fuis, Chloé, avec la vitesse d'un Faon égaré, qui cherche sur les montagnes escarpées sa mère timide. Le vent, les arbres, tout lui cause de vaines frayeurs. Au retour du Printems, soit que les lézards se glissent dans un buisson, soit que le zéphire agite les feuilles nouvelles, son cœur palpite,

& ses genoux fléchissent (1). Reprends tes esprits ,
Chloé , je ne te poursuis pas pour te dévorer ,
comme le pourroit faire un Tygre cruel , ou un
Lion terrible. Cesse enfin de suivre les pas de ta
mère : Tu es dans l'âge de goûter les plaisirs de
l'Amour.



Jeunes Beautés , profitez du bel âge ,
Suivez le doux penchant de vos cœurs amoureux.

Rendez-vous , formez de doux nœuds :
Que servent les beaux jours , si l'on n'en fait usage ?

Qui fuit un aimable esclavage ,
S'éloigne du seul bien , qui doit nous rendre heureux.

Jeunes Beautés , profitez du bel âge ,
Suivez le doux penchant de vos cœurs amoureux.

D U C H È.

(1) Je crois que la Fontaine a voulu imiter cet endroit , dans
sa Fable du Lièvre & des Grenouilles. Le Fabuliste me paroît
l'emporter sur son modèle : sa gradation est plus sensible , plus
marquée :

Il étoit douteux , inquiet :

Un souffle , un ombre , un rien , tout lui donnoit la fièvre :

Voilà comme les grands Poètes imitent : en imitant ils de-
viennent eux-mêmes des modèles.

O D E V I.

A T I B U L L E.

NE te livre point à une douleur immodérée , par le souvenir des rigueurs de la cruelle Glycère : cher Tibulle , cesse de soupirer de plaintives Elégies , parce qu'un rival plus jeune , charme & captive ton infidelle ? Lycoris au petit front , brûle pour Cyrus , & Cyrus ne respire que pour la rebelle Pholoé. Mais les chèvres vivront plutôt avec les loups cruels , que Pholoé réponde à ce honteux amour. Ainsi l'ordonne Vénus , qui , par un jeu barbare , foumet à un joug d'airain des Amans qui ne peuvent jamais se convenir. Dans le tems que Vénus m'étoit favorable , l'affranchie Myrtale me retenoit dans ses fers. Combien je les chérissois ! Cette Myrtale est plus inconstante que les flots de la mer Adriatique.

O rigoureux Amour , que les feux que tu verses
Font dedans nos esprits de brûlures diverses !
Je discours quelquefois sur tes faits inconstans :
Mais plus je les recherche , & moins je les entends.

Myrthis de mon amour ouvertement soupire ,
Je brûle pour Délon ; Délon aime Thamire :
Lui des traits de Myrthis , se sent vivement point :
Myrthis belle à tout autre à mes yeux ne l'est point.
Voilà comme un enfant de nos flammes se joue.

l'Abbé DESPORTES.

O D E V I I.

A LA FONTAINE DE BLANDUSIE.

BELLE Fontaine de Blandusie , plus brillante que le cristal , tu mérites de douces libations de vin , couronné de fleurs. Demain je t'immolerai un chevreau , dont le front est armé de cornes naissantes. Envain il se prépare aux amours & aux combats. Il doit rougir bientôt de son sang tes flots argentés. Les feux brûlans de la canicule ne peuvent pénétrer jusqu'à toi. Dans tous les tems tu procures une fraîcheur délicieuse aux taureaux fatigués du labour , & aux troupeaux errans dans la plaine. Tu deviendras une des plus célèbres Fontaines , si je chante dans mes vers les chênes touffus qui ombragent les rochers , d'où jaillissent en murmurant tes eaux limpides.

O D E V I I I.

H O R A C E E T L Y D I E.

H O R A C E.

LORSQUE tu m'aimois, & que nul autre que moi n'enlaçoit ses bras autour de ton col d'albâtre, je vivois alors plus heureux qu'un puissant Monarque.

L Y D I E.

Tandis que tu brûlois pour moi seule, & que Lydie l'emportoit dans ton cœur sur Chloé, ma gloire étoit plus éclatante que celle d'Ille, mère des Romains (1).

H O R A C E.

Chloé captive aujourd'hui tous mes sens, Chloé qui fait marier sa douce voix aux sons touchans du

(1) Rhéa Sylvia étoit fille de Numitor. Amulius son oncle la fit renfermer fort jeune avec les Vestales. Malgré cette précaution, elle donna naissance à Rémus & Romulus, & soutint que Mars étoit leur père, quoiqu'ils ne fussent que les fils de quelque Prêtre fourbe & insinuant; mais il falloit bien que le fondateur de Rome eut une origine céleste.

luth. Je ne balancerois pas à mourir pour elles, si les destins, vouloient à ce prix épargner ses jours.

L Y D I E.

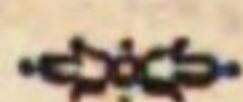
Je brûle pour Calais, fils d'Ornithus; il brûle pour moi des mêmes feux: je mourrois mille fois, pour conserver les jours de mon amant.

H O R A C E.

Mais si notre ancien amour alloit renaître, & que Vénus nous soumit encore à son joug impérieux? Si j'oubliois la blonde Chloé? Lydie que j'ai négligée, voudroit-elle de nouveau partager ma flamme?

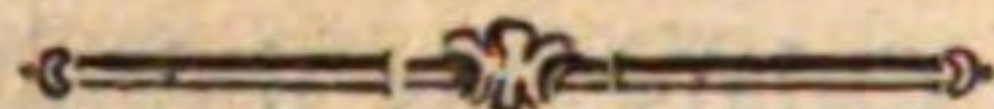
L Y D I E.

Quoique Calais soit plus beau que le jour & que tu sois plus léger que le vent, & plus prompt à t'irriter que les flots de la Mer Adriatique, j'aimerois mieux encore vivre & mourir avec toi.



Cette Ode est un chef-d'œuvre de délicatesse, & comme dialogue, elle est peut-être unique. Je l'ai traduite d'autant plus volontiers, qu'elle me fournit l'occasion de mettre sous les yeux du Lecteur, deux excellentes Traductions, chacune dans leur genre, l'une de M. le Duc de Nivernois, & l'autre

de M. Rigoley de Juvigny , ainsi qu'une Imitation
heureuse , & des plus agréables par le célèbre Rouf-
seau dans *le Devin du Village*.



H O R A C E E T L Y D I E.

H O R A C E.

Plus heureux qu'un Monarque au faite des grandeurs ,
J'ai vu mes jours dignes d'envie :
Tranquilles , ils couloient au gré de nos ardeurs ;
Vous m'aimiez , charmante Lydie.

L Y D I E.

Que mes jours étoient beaux quand des soins les plus doux
Vous payiez ma flamme sincère !
Vénus me regardoit avec des yeux jaloux :
Chloé n'avoit pas su vous plaire.

H O R A C E.

Par son luth , par sa voix , organe des amours ,
Chloé seule me paroît belle :
Si le destin jaloux veut épargner ses jours ,
Je donnerai les miens pour elle.

L Y D I E.

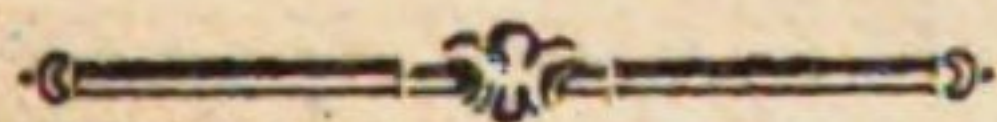
Le jeune Calaïs , plus beau que les Amours ,
Plait seul à mon ame ravie ;
Si le destin jaloux veut épargner ses jours ,
Je donnerai deux fois ma vie.

H O R A C E.

Quoi, si mes premiers feux ranimant leur ardeur
Etouffoient un amour fatale :
Si perdant pour jamais tous ses droits sur mon cœur ,
Chloé vous laissoit sans rivale

L Y D I E.

Calaïs est charmant ; mais je n'aime que vous :
Ingrat, mon cœur vous justifie.
Heureuse également, en des liens si doux ,
De perdre ou de passer la vie !

M. le Duc DE NIVERNON.

H O R A C E E T L Y D I E.

H O R A C E.

Tant que tu m'as aimé, lorsque j'avois ta foi ,
Que je possédois seul & ton cœur & tes charmes ,
Mes jours s'écouloient sans alarmes ;
Le bonheur étoit fait pour moi.

L Y D I E.

Tant que tu fus fidelle à ta chère Lydie ,
Que Chloé n'avoit point encor soumis ton cœur ;
J'étois au comble du bonheur ,
Et les Dieux me portoient envie.

H O R A C E.

Par son luth , par sa voix , Chloé fait m'attendrir :
Elle seule à présent tient mon ame asservie :
Pour elle s'il falloit ma vie ,
Je ne craindrois pas de mourir.

L Y D I E.

J'adore Calaïs , & Calaïs m'adore :
Je mourrois mille fois pour mon cher Calaïs ,
Si les Dieux vouloient à ce prix ,
Joindre à ses jours les miens encore.

H O R A C E.

Mais si des plus beaux feux le fidelle retour ,
De la tendre Lydie alloit finir les peines !
Si de Chloé brisant les chaînes ,
Je te rendois tout mon amour !

L Y D I E.

Du charmant Calaïs , envain l'ardeur m'est chère ;
Malgré ton inconstance , il est plus doux pour moi
De t'aimer toujours , de te plaire ,
De vivre & mourir avec toi.

M. RIGOLEY DE JUVIGNY.

C O L E T T E.

Tant qu'à mon Colin j'ai su plaire ;
Mon sort combloit mes désirs.

C O L I N.

Quand je plaïsois à ma Bergère ,
Je vivois dans les plaisirs.

C O L E T T E.

Depuis que son cœur me méprise ,
Un autre a gagné le mien.

C O L I N.

Après les doux nœuds qu'elle brise ,
Seroit-il un autre bien

C O L I N.

Quelque bonheur qu'on me promette
Dans les nœuds qui me sont offerts ,
J'eusse encore préféré Colette
A tous les biens de l'Univers.

C O L E T T E.

Quoiqu'un Seigneur jeune , aimable ,
Me parle aujourd'hui d'amour ,
Colin m'eût semblé préférable
A tout l'éclat de la Cour.

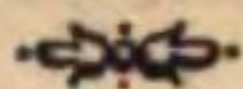
J. J. Rousseau.

O D E I X.

A L Y C É.

LYCE , les Dieux ont écouté mes prières ; ils ont enfin exaucé mes vœux. Te voilà vieille , & tu veux encore paroître aimable. Tu as l'impudence de folâtrer , & de boire sans retenue , & lorsque tes esprits sont troublés par le vin , tu appelles l'Amour , sourd à tes chants désagréables. Ce Dieu se tient maintenant sur les joues de roses de la charmante Chio , qui touche si bien des instrumens. Il ne s'arrête point sur les chênes vieux & arides. Tes dents , tes rides , tes cheveux blancs le mettent en fuite. La pourpre , ni les pierres précieuses ne feront renaître nos jours écoulés , & inscrits dans les fastes. Hélas ! que sont devenus tous ces charmes , ce teint brillant , cette aimable vivacité ! Que te reste-t-il , hélas ! de cette Lycé , de cette belle Lycé qui ne respiroit que l'amour. Sa beauté avoit ravi mon cœur. Après la jeune Cynare , tu l'emportoïs sur toutes les autres par tes charmes & par tes attraits. Les destins n'ont accordé à Cynare qu'un petit nombre d'années , tandis qu'il laisseront vivre Lycé , autant qu'une vieille cor-

neille , afin que les jeunes Romains ne puissent voir , sans éclater de rire , ce squelette décharné.



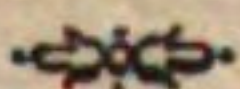
Enfin mes vœux sont exaucés ,
Lyce , tes beaux jours sont passés :
Tu deviens laide & contrefaite :
Le tems ton visage a changé :
Et ce qui me rendra mieux vengé ,
Tu fais la jeune & la doucette



Amour , du Printems compagnon ,
Est un enfant , c'est un mignon ,
Qui se plaît au frais des herbages :
Parmi les fleurs il tend ses rêts ,
Et fuyant les vieilles forêts ,
Fait son nid aux jeunes bocages



Las , hélas ! que sont devenus
Tant d'Amours , & tant de Vénus ,
Qui troubloient mon ame charmée ,
Chauds regards , propos ravissans ,
Feints soupirs , poignantes douceurs ,
Tous vos feux sont moins que fumée.



Après Iane unique en beauté ,
Le nom de Lyce étoit vanté :
Mais Iane avoit l'ame naïve ,
Et n'aimoit point à décevoir ,
Où Lyce toujours s'est fait voir
Mauvaise , inconstante & lascive.

C'est pourquoi les destins amis ,
 Peu de jours à Iane ont permis ,
 Et l'ont d'entre nous retirée ,
 Avant que sa jeune vigueur
 De l'âge éprouvât la rigueur ;
 Et mille Amans l'ont soupirée.

Mais les Dieux qui ne t'aiment pas ,
 Lyce , te font vivre ici bas ,
 Autant qu'une vieille corneille ,
 Afin que l'Amant s'effrayant ,
 Voye sa faute en te voyant ,
 Surpris de honte & de merveille.

l'Abbé DESPORTES.



VEILLÉE

VEILLÉE

DES FÊTES

DEVÉNU S.

Qu'ici chacun chante
L'aimable Printems.
Tout plaît , tout enchante :
Tout pare nos champs.
La terre est riante ,
Profitions du tems.

TOUT le monde connoît le *Pervigilium Veneris*, *Veillée des Fêtes de Vénus*. L'Auteur de ce petit Poëme Latin est absolument inconnu. On l'avoit faussement attribué à Catulle. Le célèbre Pierre Pithou , Magistrat distingué par sa rare probité , & par sa vaste érudition , & Claude Saumaïse , l'ont arraché à l'oubli dans lequel il étoit plongé depuis quelques siècles. Plusieurs Commentateurs se sont exercés sur ce Poë-

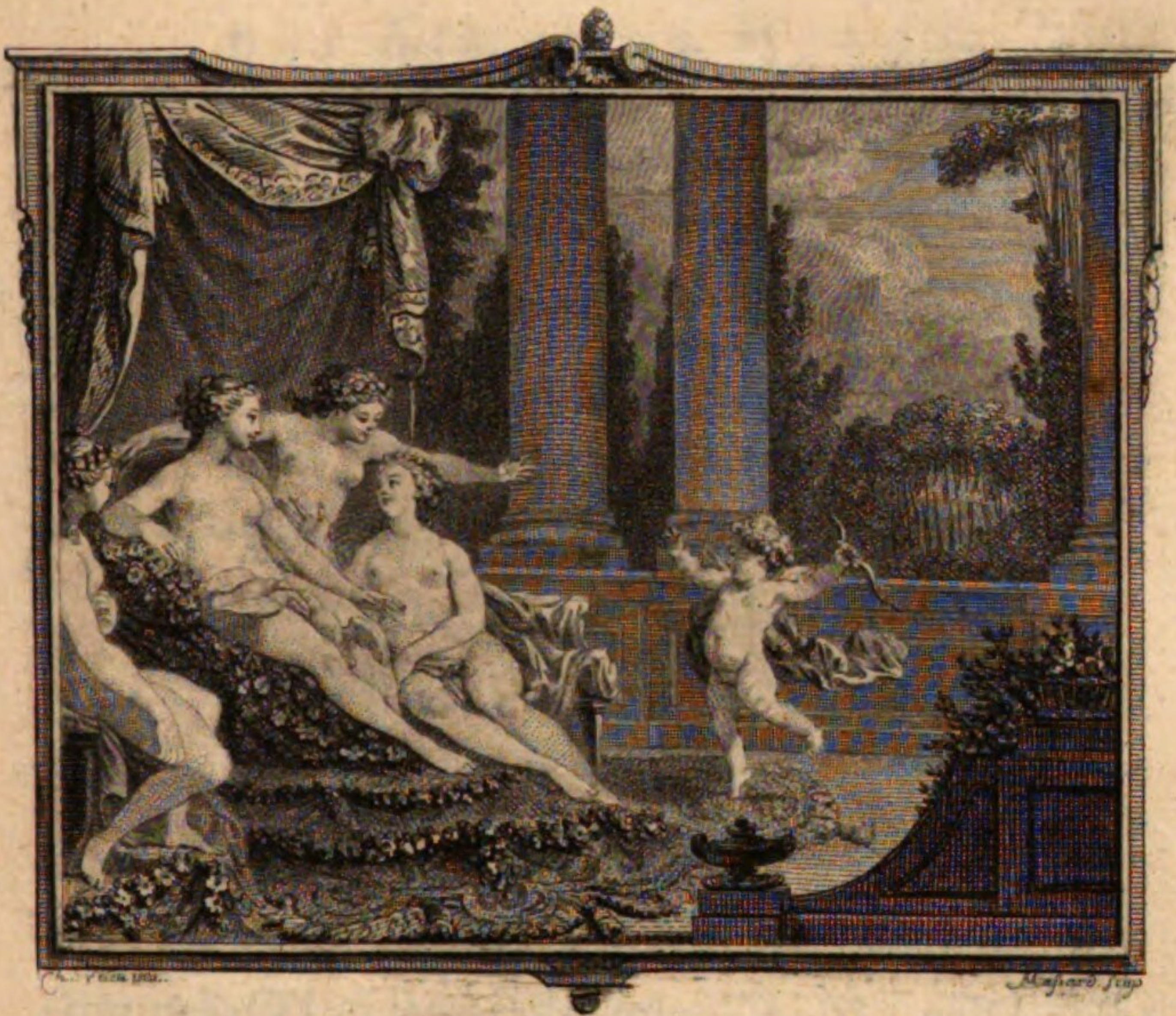
me. Nous avons suivi de préférence l'Édition du Père Sanadon, & nous renvoyons à ses excellentes notes. Voici comme ce Père s'exprime, en parlant de cette pièce Latine :
« Malgré toutes les beautés qui en rehaussent
» le prix, on n'y trouve point cette majestueuse & élégante simplicité des Écrivains
» du beau siècle. Parmi les pensées délicates
» & ingénieuses qui y éclatent, on remarque
» je ne fais quelle affectation d'esprit, qui se
» sent un peu de la décadence du bon goût.
» Quelque brillante, & quelque fleurie que
» soit l'élocution, la latinité n'en est pas toujours
» exquise il est étonnant qu'un
» Poëte, & un Poëte Païen, ait fait une
» pièce aussi mignone, pour une fête si galante ; sans qu'il lui ait rien échappé, qui
» puisse alarmer la pudeur. Combien de Poëtes de nos jours n'auroient pas eu la même
» réserve ? le Poëte a employé tout ce
» qui pouvoit y donner du prix. La Physique, la Fable, l'Histoire, la Poësie lui ont
» fourni des ornemens qu'il a su placer à pro-

» pos. Rien n'y est inutile. Tout va au même
 » but. Vénus y tient par tout la première
 » place, & les accompagnemens qu'on lui
 » donne ne fervent qu'à décorer son triom-
 » phe. Elle est le principe de toutes les pro-
 » ductions de la nature : le Printems lui doit
 » ses graces naissantes : elle réunit les trou-
 » peaux qui sont les richesses des Bergers :
 » elle anime les oiseaux à former leur ten-
 » dre ramage : elle fertilise les terres : elle
 » fait le bonheur des hommes, & la gloire
 » de l'Empire Romain. Enfin Vénus est ici
 » représentée comme la Reine du monde ;
 » mais une Reine bienfaisante , qui ne fait
 » sentir son pouvoir, que par les trésors &
 » les beautés qu'elle répand avec profusion ,
 » dans toutes les parties de ce vaste univers.
 » Tel est le tableau racourci que je présente
 » de la pièce qu'on va lire, & je ne crains
 » point qu'on me reproche de l'avoir flatté ».

Ce Poëme a déjà été traduit plusieurs fois
 en François. Nous avons cru cependant pou-
 voir, sans témérité, nous exercer sur le même

sujet. Chaque Traducteur a sa manière de voir , de sentir , & de traduire. Il peut exister en même tems deux bonnes traductions (& plus souvent encore deux mauvaises) du même Ouvrage. Nous attendons le jugement du Public.





V E I L L É E
D E S F Ê T E S
D E V É N U S.

Que le cœur qui n'a point aimé
S'enflamme demain , & soupire :
Que le cœur qui s'est enflammé
Suive encor l'amoureux empire. (1)

DÉJÀ le Printems est de retour. Les bocages
retentissent de chants harmonieux. Le Printems fait

(1) Ces quatre vers de Danchet dans Aréthuse , sont précisé-

renaître toute la nature. Le Printems ramène les Amours. Les oiseaux enflammés s'unissent. Les pluies fécondes raniment la verdure , & les bois se couronnent de feuillages. Demain sous des berceaux de myrte Vénus rassemblera les Amours. Demain sur un trône de fleurs elle dictera ses loix.

Que le cœur qui n'a point aimé
S'enflamme demain , & soupire :
Que le cœur qui s'est enflammé
Suive encor l'amoureux empire.

C'est dans cette saison charmante que , du sang d'un Dieu , & de l'écume de la Mer , l'Océan produisit Vénus , & la montra sur les flots , au milieu d'une troupe de Néréïdes , & de Monstres Marins.

Que le cœur qui n'a point aimé
S'enflamme demain , & soupire :
Que le cœur qui s'est enflammé ,
Suive encor l'amoureux empire.

C'est Vénus qui colore les fleurs. Elle embellit le Printems. C'est elle qui chauffe dans son sein

ment la traduction littérale des deux vers Latins , qui servent de refrain dans cette pièce : Nous n'y avons fait qu'un léger changement dans le second qu'on lit ainsi :

Aujourd'hui s'enflamme & soupire.

les douces haleines des Zéphirs, & répand ses bienfaits sur les campagnes. Elle-même distille cette rosée brillante, produite par la fraîcheur des nuits; & le matin elle en humecte les tendres boutons de rose, nés du sang d'Adonis.

Que le cœur qui n'a point aimé
S'enflamme demain, & soupire :
Que le cœur qui s'est enflammé,
Suive encor l'amoureux empire.

Vénus commande aux Nymphes de se rassembler dans des bosquets de myrte. L'Amour doit être avec elles : mais on doit craindre, s'il porte ses armes, qu'il n'ait un autre dessein, que celui de s'amuser. Allez, Nymphes, allez sans crainte. Il quitte ses armes; il ne veut que folâtrer. Sa mère lui ordonne d'être nud, & désarmé, de peur qu'il ne vous blesse avec son arc, ses flèches, ou son flambeau. Cependant, Nymphes, tremblez. L'Amour est si beau.... Quoique nud, quoique désarmé, Cupidon n'en est pas moins redoutable.

Que le cœur qui n'a point aimé
S'enflamme demain, & soupire :
Que le cœur qui s'est enflammé,
Suive encor l'amoureux empire.

Diane, de jeunes filles, chastes comme vous,

viennent de la part de Vénus , pour vous engager à vous éloigner pendant ces fêtes , afin que les bois ne soient pas teints du sang de leurs hôtes. Vénus elle-même feroit venue vous en prier , si votre pudeur lui eut laissé l'espérance de vous fléchir. Elle désireroit que vous pussiez partager nos divertissemens , s'il étoit décent qu'une chaste Déesse y parût. Vous verriez pendant trois nuits une troupe de jeunes filles , couronnées de fleurs , livrées aux plaisirs , se partager en différens chœurs , se répandre dans vos bois , & voler de bosquets en bosquets. Cérès , Bacchus , & le Dieu de la Poësie assisteront à ces fêtes ; & , si vous le permettez , nous passerons les nuits entières à chanter. Déesse , éloignez-vous : Vénus aura l'empire des forêts.

Que le cœur qui n'a point aimé
S'enflamme demain , & soupire :
Que le cœur qui s'est enflammé ,
Suive encor l'amoureux empire.

La Déesse veut qu'on lui élève un Trône , formé des fleurs odorantes du Mont-Hybla. Les Graces siégeront à ses côtés ; elle dictera elle-même ses loix. Collines du Mont-Hybla produisez une riche moisson de fleurs ; offrez toutes celles qui embellissent les campagnes de l'Etna. Prodiguez aujourd'hui

jourd'hui tous les trésors des autres saisons. Les Nymphes champêtres, les Naïdes, les Napées, & les Oréades se trouveront à cette fête. Vénus veut qu'elles soient assises autour de son trône. Elle a prévenu ces jeunes Nymphes, de ne point se fier à l'Amour, quoique défarmé.

Que le cœur qui n'a point aimé

S'enflamme demain, & soupire :

Que le cœur qui s'est enflammé,

Suive encor l'amoureux empire.

L'air, qui le premier s'est uni avec la terre, pour embellir le Printems, couvrira demain d'une ombre salutaire, les fleurs desséchées par les frimats. Des pluies fertiles ont déjà humecté le sein de cette tendre épouse. Mêlées à ce vaste corps, elles vont développer & nourrir toutes ses productions. Vénus pénètre d'un souffle vivifiant l'ame, & les différentes parties qui composent cet univers (1). Elle l'entretient, & le gouverne par une puissance se-

(1) Les vers suivans sont très-beaux. M. Malfilâtre s'adresse à Vénus avec une douce & tendre énergie :

La paix te fuit : les flots séditieux,

En te voyant, retombent & s'apaisent :

L'Aquilon fuit ; les tonnerres se taisent,

Et le soleil revient plus radieux,

crète. Elle féconde l'air, la terre, & les abîmes des mers. Elle veut que tous les êtres sachent se reproduire.

Que le cœur qui n'a point aimé
S'enflamme demain, & soupire :
Que le cœur qui s'est enflammé,
Suive encor l'amoureux empire.

Vénus transporta dans le Latium les Dieux Pé-
nates des Troyens : fit épouser la jeune Lavinie à
son fils Énée, & livra ensuite au Dieu Mars la Vef-
tale Ilie. C'est elle qui unit les Romains avec les
Sabines, alliance d'où sont sortis le Peuple & les

Dorer l'azur dont se peignent les Cieux :
A ton aspect la nature est émue :
En rugissant le Lion te salue :

L'Ours en grondant t'exprime ses plaisirs :

L'oiseau léger te chante dans la nue ;
Et l'homme enfin, par la voix des soupirs,
Te rend hommage, & t'offre ses desirs.

Rien ne t'échappe, & l'abîme des ondes
S'embrase aussi de tes flammes fécondes ;

Et tous tes traits, sous tes brûlans éclairs,

Pleins d'allégresse en leurs grottes profondes,

Tu vois bondir tous les monstres des Mers.

C'est toi, par qui sont les Etres divers,

C'est toi, Vénus, qui rajeunit les mondes,

Et dont le souffle anime l'Univers.

L'Olympe même éprouve ta puissance

Chevaliers. Les Sénateurs , & les Césars descendus de la Déesse succédèrent à Romulus.

Que le cœur qui n'a point aimé
S'enflamme demain , & soupire :
Que le cœur qui s'est enflammé ,
Suive encor l'amoureux empire.

Vénus rend les campagnes fertiles. Tout y ressent sa présence. On dit que l'Amour est né au milieu des champs. Cette Déesse l'enfanta parmi les fleurs , & le jeune Dieu fut nourri de leurs suc les plus délicieux.

Que le cœur qui n'a point aimé
S'enflamme demain , & soupire :
Que le cœur qui s'est enflammé ,
Suive encor l'amoureux empire.

Déjà les taureaux sont couchés sur les genêts : les brebis bêlantes sont à l'ombre des feuillages. L'Amour rassemble chaque troupeau. Excités par Vénus, les oiseaux répètent sans cesse leurs concerts mélodieux. Les étangs retentissent des cris aigus des cygnes. La fille de Térée chante à l'ombre des peupliers. On diroit qu'elle soupire ses amours dans ses chants , & qu'elle ne plaint pas sa sœur , d'avoir eu un mari barbare. Elle chante : je

244 *VEILLÉE DES FÊTES DE VÉNUS.*

dois donc l'imiter. Apollon m'est favorable : si ma Muse , au retour du Printems , demeueroit muette , ce Dieu me dédaigneroit pour toujours. C'est ainsi que périrent les habitans d'Amycles (1), pour avoir voulu garder le silence.

(1) Amycles , ville d'Italie. Elle ne subsiste plus aujourd'hui. Ses Magistrats , voulant éviter les terreurs paniques , avoient ordonné de ne point avertir de l'approche de l'ennemi. L'ennemi vint : on garda un profond silence ; la ville fut prise , & entièrement détruite.





Ch. Luce inv.

1772

M. G. Del.

P O E S I E S

DE DIFFÉRENS AUTEURS.



C'est un parterre , où Flore épand ses biens ;
Sur différentes fleurs l'Abeille se repose ,
Et fait du miel de toute chose. *LA FONTAINE.*



S U R L Y C O R I S .

LYCORIS fit présent à Battus d'une Rose délicateuse. L'incarnat de ses joues devint alors si vif

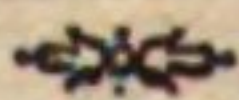
& si charmant , qu'il sembloit que c'étoit une Rose qui offroit une Rose. Pourquoi ne suis-je pas digne, s'écrie Battus en soupirant , de posséder cette Rose enchanteresse qui m'en présente une autre.

GUARINI.

SUR LE MÉPRIS DES RICHESSES.

JE ne désire ni trésors, ni richesses immenses. Je dédaigne le Sceptre des Rois , & les honneurs du triomphe. Je ne suis point tenté de voir des armées , rangées en bataille. Je veux vivre agréablement au milieu des tendres Amours. Ma Maîtresse fait tout mon bonheur. Goûtons la volupté : cueillons en badinant la fleur des plaisirs. Je veux parfumer mes cheveux avec des essences odorantes. Que tous mes jours s'écoulent au milieu des ris & des jeux. Que tous mes instans soient consacrés aux Grâces & aux Amours.

CRINITUS.



Egayons ce reste de jours
Que la bonté des Dieux nous laisse
Parlons de plaisirs & d'amours :
C'est le conseil de la sagesse.

CHAULIEU.

MONOLOGUE D'AMARILLIS.

O MIRTIL, mon cher Mirtil, si tu pouvois lire dans le cœur de l'Amante infortunée, que tu nommes cruelle ; je fais que tu aurois à son égard cette tendresse & cette pitié que tu veux exiger d'elle. Que nous sommes malheureux dans notre amour ! En effet, quel bonheur pour toi d'être aimé, ô mon cher Mirtil, & quel avantage pour moi, d'avoir un Amant si chéri ! Pour quoi nous défunis-tu, cruel destin, si l'amour nous enchaîne ? Et toi fatal Amour, pourquoi nous unis-tu, si le destin nous sépare ? Hôtes des forêts, que vous êtes heureux ! La nature ne vous a prescrit d'autre loi dans vos amours, que celle de l'amour même (1). Loi humaine, quelle est donc ta rigueur ? Tu punis de mort l'Amour le plus parfait : loi barbare,

(1) Clairs ruisseaux, coulez dans la plaine :

Soupirez, aimables zéphirs :

Il n'est point de loi qui vous gêne ;

L'innocence est de tous vos plaisirs ;

Et toujours l'Amour qui vous mene ;

Vous conduit où tendent vos desirs.

D U C H E'.

tu contraries la nature. Mais , que dis-je , infortunée ! Ah ! l'Amant qui craint la mort , aime bien foiblement. Plût au Ciel , ô mon cher Mirtil , que la mort fut la seule peine pour les cœurs livrés à l'Amour ! O pudeur , loi inviolable , je te consacre , je te sacrifie tout mon amour , & je l'étouffe courageusement. Pour toi , mon cher Mirtil , pardonne à ton Amante , qui n'est cruelle , que lorsqu'elle ne peut te montrer toute sa tendresse. Pardonne à l'infortunée Amarillis. C'est au fond de son cœur qu'elle cache toute sa tendresse pour toi.

GUARINI.

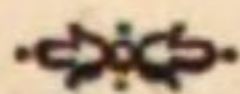


D É P I T A M O U R E U X.

JE suis encore enflammé , cruelle , mais je ne t'adore plus , indigne & perfide Amante d'un Amant si fidèle. Tu n'auras plus lieu désormais de te moquer de mon tourment. Mon cœur est guéri , & si je suis encore enflammé , ingrante , ce n'est plus d'amour : je n'ai pour toi que du mépris.

Le même.

Ce

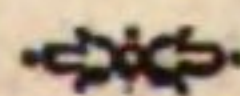


Ce Madrigal du Guarini semble avoir fourni l'idée d'une Ode charmante par sa tournure & sa délicatesse : elle est du célèbre Métastasio. L'Abbé Desfontaines l'a traduite en François. Nous allons joindre ici cette traduction qui est très-bien faite & très-agréable.

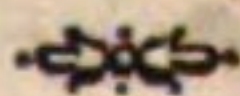
LA LIBERTÉ,

OU LA PARFAITE INDIFFÉRENCE.

GRACES à tes tromperies, Nicé, je respire. Les Dieux enfin ont eu pitié d'un malheureux : enfin mon ame se sent délivrée de ses liens. Pour cette fois, ma liberté n'est pas un songe.



Mon ancienne ardeur est éteinte. Je suis si tranquille, que chez moi l'amour ne trouve point de dépit pour se masquer. Quand on prononce ton nom, Nicé, je ne change plus de visage ; & quand je te regarde, mon cœur n'est plus ému.

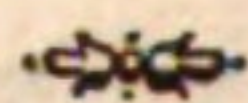


Je dors, & je dors sans te voir en songe. A mon réveil tu n'es plus le premier objet de ma pensée.

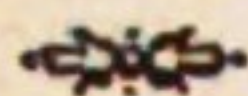
Je m'éloigne de toi fans désir de te revoir : Je te revois fans plaisir & fans peine.



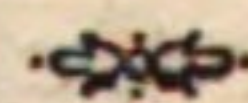
Je parle de tes charmes fans rien sentir. Je me rappelle tes injustices , fans en être piqué. Tu t'approches de moi , fans que j'en sois confus. Je puis, même avec mon rival , m'entretenir de ta beauté.



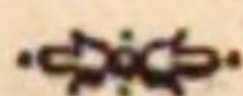
Regarde-moi d'un œil fier & dédaigneux : parle-moi avec un air de bonté & de douceur : l'un & l'autre m'est égal. Ta bouche n'a plus d'empire sur mes sens : tes yeux ne savent plus le chemin de mon cœur.



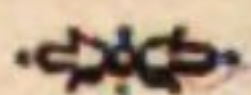
Que je sois gai , que je sois triste , ma gaieté ou ma tristesse n'est plus ton ouvrage. Les bois , les collines , les prairies me plaisent fans toi ; & je m'ennuie avec toi dans un ennuyeux séjour.



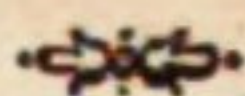
Vois si je suis sincère. Tu me sembles encore belle ; mais tu n'es plus pour moi une beauté fans pareille. Je vois même sur ton charmant visage (que le vrai ne t'offense point) quelques défauts , que je prenois pour des agrémens.



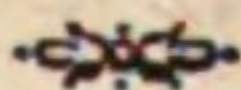
Quand je brisai ma chaîne (je l'avoue à ma honte) je crus sentir mon cœur se briser : je crus que j'allois mourir. Mais pour sortir d'esclavage , pour n'être plus maltraité , pour devenir maître de son fort , que ne souffre-t-on pas ?



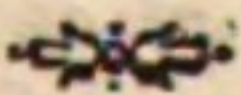
L'oiseau , pour se débarrasser des gluaux qui l'enchaînent, sacrifie quelques plumes. Il tarde peu à les recouvrer ; & instruit par l'expérience, il ne tombe plus dans le piège.



Tu crois peut-être , Nicé , que je t'aime encore, parce que je dis souvent que je ne t'aime plus. Je parle , suivant cet instinct naturel , qui fait parler des dangers qu'on a courus.



Le Guerrier raconte les actions périlleuses où il s'est trouvé : il se plaît à faire voir ses cicatrices. L'esclave devenu libre montre avec plaisir la chaîne barbare qu'il a portée.



Je parle donc ; mais ce n'est que pour me satisfaire. Je parle , sans me soucier que tu me croyes , sans me soucier que tu m'approuves , & sans m'informer si , en parlant de moi , tu es tranquille.

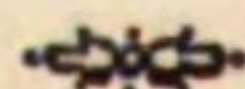


J'abandonne un cœur volage : tu perds un cœur sincère. J'ignore qui de nous se doit consoler le premier. Mais je sai que Nicé ne trouvera jamais un Amant aussi fidèle , & qu'il est aisé de trouver une Maîtresse aussi perfide.



SUR LA FRAGILITÉ DE LA BEAUTÉ.

JEUNE Nymphé, cueille des Roses , pendant qu'elles font fraîches & nouvelles , & que tu es dans l'âge tendre des plaisirs : mais souviens - toi que tes jours passent aussi rapidement , que l'éclat & la beauté des fleurs,



Vous aurez le destin
De ces fleurs si fraîches , si belles ;
Comme elles vous plaisez, vous passerez comme elles.

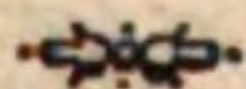


S U R C L O R I S.

LE jour approche , où mon cruel destin va changer. Je reverrai bientôt ce teint qui efface l'éclat des plus brillantes fleurs. Bientôt je fixerai ces beaux yeux , qui enchantent délicieusement mon cœur. Je

m' imagine déjà la rejoindre , & lui dire : ô ma fidèle Cloris ! Déjà je crois l'entendre répondre : ô mon cher Tircis ! Que de tendres soupirs nous formerons ensemble , en lisant dans nos yeux l'amour qui nous enflamme. Où est , me dira-t-elle , ce brasselet de mes cheveux , que je te donnai à ton départ ? Regarde , ma Bergère , regarde , je le porte à mon bras. Nous nous dirons l'un à l'autre les peines que nous avons souffertes , pendant cette cruelle absence. Amour , en ces instans approche , & sois témoin d'un bonheur dont tu n'as pas encore d'idée.

JEAN-BAPTISTE ZAPPI D'IMOLE.



Tendres cœurs , qu'agite l'orage ,
 Vous pourrez trouver un beau jour ;
 On ne sauroit faire naufrage
 Quand on est guidé par l'Amour.
 Tôt ou tard , une ame constante ,
 En aimant , goûte un heureux sort :
 C'est quelquefois par la tourmente ,
 Que l'on est conduit dans le port.

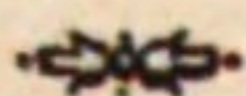
DANCHET.



PLAINTÉ DU BERGER NADASTE.

DESTIN toujours funeste, fort cruel, je suis donc forcé d'habiter une contrée si déserte : nul Berger ici pour répondre à mes chants : nulle Bergère pour partager ma peine. Malheureux que je suis, mon infortune retombe sur mon troupeau : il est maigre & languissant C'est ainsi que racontoit ses malheurs, le long des belles rives de l'Arno, le triste & mécontent Nadaſte : il cessa de parler, accablé de douleur ; brisa sa houlette, & jeta sa flûte au milieu des eaux.

l'Abbé RANIERI ZUCCHETTI.



Paissibles ennemis du jour,
Arbres épais, retraites sombres,
Cachez dans l'horreur de vos ombres,
Mon désespoir & mon amour :
Une indifférence cruelle,
Fait naître ma douleur mortelle :
Je vois ce que j'adore, insensible à mes feux ;
Et mon cœur trop constant, en cessant d'être heureux,
Ne peut cesser d'être fidèle.

DUCHÉ.

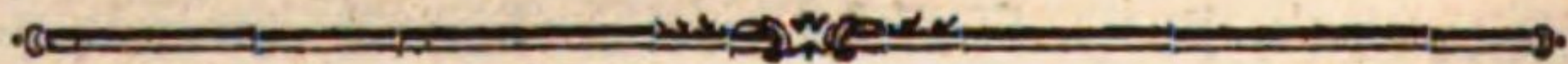
DESCRIPTION

D'un Cupidon peint par le Parmesan (1).

CUPIDON est représenté nud & ailé : sa stature semble annoncer qu'il a quatorze ou quinze ans. Ce tendre fils de Vénus se fait lui-même un arc. On voit auprès de lui deux jeunes enfans , emblèmes admirables , l'un du plaisir , & l'autre du chagrin & du repentir. Les cheveux de l'Amour sont peints si naturellement , qu'ils paroissent flottans sur ses belles épaules. Ses yeux , par un prestige heureux de l'art , semblent étinceler. Il regarde en souriant tous ceux qui le fixent : son sourire est si doux , si tendre , si passionné , que sa bouche charmante exhale , pour ainsi dire , le plaisir & la volupté. Il se courbe sur son arc pour le tendre. Le mouvement & l'action de ses mains & de ses bras ,

(1) Le Parmesan est un des Peintres le plus fameux dans le genre voluptueux & délicat. Son tableau de Cupidon étoit charmant , un vrai chef-d'œuvre. J'en ai lu la description dans le Tassoni , Auteur du Poëme intitulé le *Sceau enlevé*. Cette description du Poëte Italien , égale peut-être la beauté , & la perfection de la peinture. On voudra bien suppléer à la foiblesse de ma traduction , qui ne peut rendre qu'imparfaitement la finesse & les graces du texte Italien.

prouvent qu'il attire à lui la flèche, qu'il la balance, qu'il l'agite. La carnation est du meilleur goût, & ce portrait de Cupidon réunit à un point de perfection la tendre délicatesse, la douce molesse de la première enfance, avec la beauté noble, mâle, suave, & cependant plus fortement prononcée de l'âge viril. Cette peinture est si naturelle, si finie que l'on suit aisément le jeu, le mouvement des nerfs & des muscles. La transparence est générale : la vue passe aisément dans toutes les parties : tout est animé, tout vit, tout respire : c'est le charmant Cupidon lui-même.



SUR LE MOINEAU DE GLYCÈRE.

LE Moineau de Glycère arraché d'entre les griffes d'un chat, languissoit & exhaloit son dernier soupir. Glycère, réchauffe sur son sein, l'oiseau glacé qui faisoit ses délices, & l'arrose de ses larmes. Leur douce chaleur le fait palpiter : une nouvelle vie circule dans ses petits membres. Il s'élance aussitôt de sa belle retraite, fend les airs & s'enfuit sans être apperçu. Glycère se plaint, soupire, & s'écrie : Ah, trop ingrat Moineau, tu abandonnes
ainsi

ainsi ta Maîtresse, tandis que le souffle qui t'anime,
est un présent de sa tendresse !

JEAN SECOND.

A N É É R A.

BELLE Nééra, je t'envoie ces douces violettes, & ces lis éclatans. Hier j'ai cueilli ces beaux lis, & ce matin ces tendres violettes. Les lis, dont les feuilles se flétrissent si promptement, doivent t'avertir, jeune Beauté, de la vieillesse qui t'attend. Les violettes, par leur fraîcheur printanière, te prouvent qu'il faut goûter les douceurs du bel âge. Si tu ne te hâtes de jouir, tu ne cueilleras point les fleurs du printems de la vie; mais, ô cruelle destinée tu ne ressentiras que les glaces & les incommodités de la vieillesse.

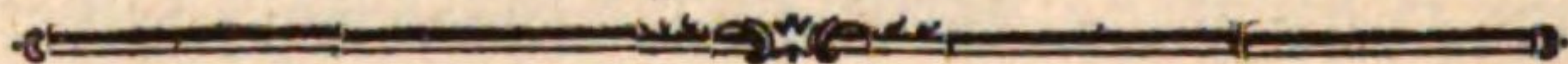
MARULLE.

SUR VÉNUS ET VULCAIN.

VÉNUS plongée dans la douleur, pleuroit la mort funeste d'Adonis déchiré par un Sanglier redoutable. Vulcain s'en apperçut, & lui dit avec malignité : Déesse, pourquoi pleurez-vous ? Mars n'a rien à redouter de ce Sanglier terrible.

Le même.

K k



S O N N E T

A P H I L I S.

L'AUBE matinale ne paroïssoit pas encore , & déjà j'étois assis au pied d'un frêne sauvage avec Philis ; tantôt écoutant ses chansons agréables , & tantôt demandant au Ciel le retour de la lumière , afin de contempler voluptueusement mon Amante.

Tu vas voir , lui disois-je , ô ma chère Philis : tu vas voir comme l'Aurore fort brillante & lumineuse du sein des ondes , & comment , dès qu'elle paroît , elle efface & obscurcit l'éclat des étoiles nombreuses , l'ornement de la voute céleste.

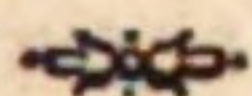
Tu verras ensuite le Soleil. L'Aurore & les étoiles disparoîtront à l'aspect de ce bel Astre , tant ses rayons sont resplendissans & radieux (1).

Mais tu ne verras point , ô ma Philis , ce que

(1) Dans la carrière féconde ,
Le soleil sortant des eaux ,
Couvre d'une nuit profonde
Tous les célestes flambeaux.

j'aurai le bonheur de voir : tes beaux yeux vont s'entrouvrir , & faire disparoître le soleil , comme cet Astre a lui-même chassé l'Aurore & les étoiles.

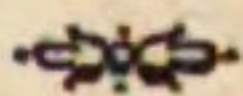
MANFREDI.



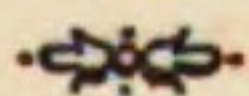
Le fameux Sonnet de Malleville sur la *belle Matineuse* , quoique plus brillant pour l'expression , est plus simple & plus naturel pour les pensées : il l'emporte aussi de beaucoup sur le sonnet Italien. Nous allons mettre le Lecteur a portée d'en juger lui-même.



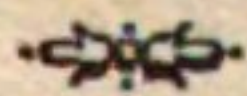
Le silence règnoit sur la terre & sur l'onde ,
L'air devenoit serein , & l'Olympe vermeil ;
Et l'amoureux zéphir , affranchi du sommeil ,
Reffuscitoit les fleurs d'une haleine féconde.



L'Aurore déployoit l'or de sa tresse blonde ,
Et semoit de rubis le chemin du Soleil ;
Enfin ce Dieu venoit au plus grand appareil ,
Qu'il soit jamais venu pour éclairer le monde.



Quand la jeune Philis , au visage riant ,
Sortant de son Palais , plus clair que l'Orient ,
Fit voir une lumière , & plus vive & plus belle.

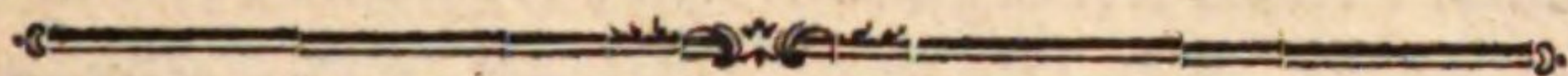


Sacré flambeau du jour , n'en soyez point jaloux ,
Vous parutes alors aussi peu devant elle ,
Que les feux de la nuit avoient fait devant vous.

L' A M O U R F U G I T I F.

LA Déesse de Cypris cherche partout son fils qui lui a été enlevé : mais ce Dieu est caché au fond de mon cœur. Malheureux que je suis , que ferai-je ? Cet enfant est cruel ; sa mère est terrible. Ils ont l'un & l'autre un pouvoir souverain sur moi. Si je le cache , je fais de quels feux me brûlera ce Dieu puissant. Si je le découvre à sa mère , il va devenir , à juste titre , mon plus redoutable ennemi. Ajoutez encore que Vénus n'est point une mère qui cherche son fils pour le corriger : elle ne veut que mon malheur , que ma perte. Puisque je suis réduit à cette cruelle alternative , reste dans mon cœur , volage Amour ; mais ne l'échauffe que d'une douce flamme : tu ne pourras être plus en sûreté dans aucune autre retraite.

SANNAZAR.



P O R T R A I T D' H É R O (1).

LA charmante Héro , issue d'un sang illustre , étoit Prêtresse de Vénus. Elle s'avance majestueusement au milieu du Temple. Un doux rayon étoit dans ses beaux yeux : tout son visage brilloit d'un éclat pur & voluptueux. Elle ressembloit à l'Aurore naissante. Ses joues d'albâtre offroient en même tems au-dessous de ses belles paupières tout l'éclat de la rose naissante. Vous eussiez dit que sa peau vermeille & animée, étoit une prairie couverte de roses. Lorsque cette jeune Prêtresse marchoit, sa robe éclatante laissoit entrevoir les roses de ses pieds. Un essain de graces embellissoit tous ses traits. Les anciens Poëtes n'avoient imaginé que trois Graces : Quelle erreur ! Quand Héro vouloit sourire , mille graces animoient ses yeux enchan-

(1) Ce Portrait est tiré du Poëme Grec de Musée , intitulé *Héro & Léandre*. Si cette esquisse est accueillie favorablement du Public , je donnerai incessamment la traduction entière de ce petit Poëme , avec quelques Idylles choisies de Théocrite, ce Poëte , dont on parle si souvent , & que l'on connoît si peu. Ma Traduction est entièrement finie ; elle a même passé sous les yeux du Censeur.

teurs. Vénus, il faut en convenir, avoit une Prêtresse bien digne d'elle. En effet, la beauté d'Héro effaçoit celle de toutes les autres femmes. Elle sembloit être elle-même une autre Vénus. Ses charmes firent impression sur le cœur tendre des jeunes Amans. Tous désiroient d'avoir pour épouse cette aimable Prêtresse. Héro fixoit sur elle tous les regards ; enchaînoit l'esprit & le cœur de ceux qui la voyoient marcher légèrement dans ce Temple majestueux.

A N É É R A.

IL y a moins de miel dans l'attique , d'algue sur le rivage de la Mer , de chênes sur les montagnes , de fleurs variées au printems : le triste hiver est hérissé de moins de glaçons , & l'automne est chargé de moins de grappes de raisin : les carquois des Médés sont remplis de moins de flèches : moins d'étoiles brillent pendant une nuit paisible : moins de poissons nagent au sein des mers : moins d'oiseaux fendent les plaines brillantes de l'air : moins de flots sont agités sur le vaste Océan : il y a moins de sables dans la Lybie : enfin tout ce calcul prodigieux & infini, ne peut égaler , ô cruelle Nééra,

tous mes soupirs & tous les tourmens affreux que
j'endure pour toi chaque jour !

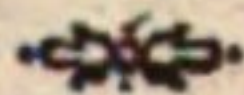
Le même.



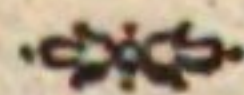
S U R U N R O S S I G N O L.

DOUX & tendre Rossignol , tu appelles par tes
chants ta chère compagne. Tes sons mélodieux l'in-
vitent à se réunir avec toi sur la même branche.
Malheureux que je suis , ma voix n'est point har-
monieuse , & je n'ai point comme toi des aîles pour
voler. Heureux oiseau , si la nature ta refusé la
froide raison , elle t'a donné la sensibilité pour le
plaisir : c'est le plus beau présent.

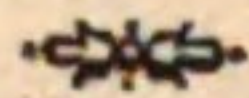
GUARINI.



L'Abbé de Chaulieu , dit à peu près la même
chose ; mais d'une manière bien plus touchante.



Le silence & la paix règnent dans ce bocage :
Le calme de ce beau séjour
N'est troublé que par le ramage ,
Des hôtes de ce bois , qui chantent leur amour.



Oiseaux dans l'ardeur qui me presse ;
Hélas ! je ne puis comme vous ,
Exprimer par mes chants l'excès de ma tendresse :
Mais seul j'ai plus d'amour , que vous n'en avez tous.



LOISIRS



L O I S I R S
D' U N P O E T E
A L A C A M P A G N E.



Je fais du tendre Amour expliquer la magie ,
Des buveurs couronnés peindre la vive orgie ,
Les zéphirs se jouant dans des rameaux fleuris ,
Et Vénus sur la mousse assise avec les ris.

M. B.

L E S Pièces suivantes sont extraites d'un petit livre intitulé , *Poëtæ rusticantis Literatum otium* , *Loisirs d'un Poëte à la campagne*. On leur donne le nom de Phaleuques , ou d'Hendécasyllabes , c'est-à-dire vers de onze syllabes. Ce genre de Poësie est charmant , mais très-difficile. La douceur , l'élégance , le choix des mots , la vivacité des images & des peintures , l'euphonie tendre , délicate , voluptueuse des vers , les diminutifs , les répétitions de mots agréables & so-

nores ; tout doit concourir à la perfection des Phaleuques. Le Poëte ne chante que Bacchus , Vénus , l'Amour & ses transports. Pour réussir, il faut qu'il ne compose ses vers qu'au milieu des festins , des ris & des jeux , & quand son ame est entièrement livrée aux plaisirs & aux douceurs de la volupté. Bacchus & Cupidon doivent seuls l'inspirer.

Catulle & Pétrone ont employé les Phaleuques. Quelle facilité dans Catulle ! quelle finesse , quelle légèreté dans Pétrone ! Ces deux Auteurs sont les meilleurs modèles dans ce genre de Poësie ; ils n'écrivoient jamais que sous la dictée des graces. Avec quelle douceur Catulle ne déplore-t-il pas la mort du Moineau de Lesbie ! Avec quelle vivacité il appelle à son secours les Phaleuques , pour se venger d'une ingratitude ! On ne peut rien ajouter à la perfection des vers de Pétrone. Quel dommage que la Cour voluptueuse & efféminée de Néron , ait amolli & énervé tous les esprits de ce tems , & que la pudeur ne puisse lire , sans être allarmée ,

la plupart des Ouvrages , composés sous le règne de cet Empereur , dont le nom est encore en exécration , depuis tant de siècles.

L'Auteur des Phaleuques dont je donne en partie la traduction , a parfaitement saisi , & rendu l'esprit de cette Poësie. Rien de plus frais , rien de plus fini & de plus achevé que les différentes pièces dont est composé son joli recueil. Le Lecteur ne les connoîtra que très - imparfaitement d'après ma traduction. Je n'ai pu conserver , & faire sentir toute la délicatesse , toute la moelle , tous les charmes de la Poésie Latine. Bien des personnes ignorent absolument l'existence de ces Phaleuques , qui paroissent aujourd'hui dans notre langue pour la première fois , si l'on en excepte deux pièces qui ont été traduites dans l'*Année Littéraire*. C'est la traduction de ces deux morceaux qui m'a fait naître l'envie d'en traduire un plus grand nombre. Je vais joindre ici une courte notice sur l'Auteur de ces Phaleuques.

André-François Deslandes , né à Pondi-

chéri en 1690 , fut conduit à Paris dès sa plus tendre jeunesse ; il y fit ses études ; s'appliqua ensuite aux fonctions de la Marine , & fut successivement Commissaire à Rochefort , & à Brest. Après avoir passé la plus grande partie de sa vie dans les emplois , il se retira à Paris , pour y jouir des agrémens d'une vie libre & philosophique. Il mourut le 11 Avril 1757. Il est Auteur de plusieurs Ouvrages , dont quelques - uns font beaucoup d'honneur à son esprit , & à son érudition. Son Histoire critique de la Philosophie est connue de tout le monde.

*Gaudete ô charites , Cupidinesque ,
Landesi aureolus Libellus exit ,
Quo nil tersius , elegantiusque.*





Ch. Eisen inv.

1772

Mestard fecit

LOISIRS D'UN POÈTE.

Deus nobis hæc otia fecit. VIRG.

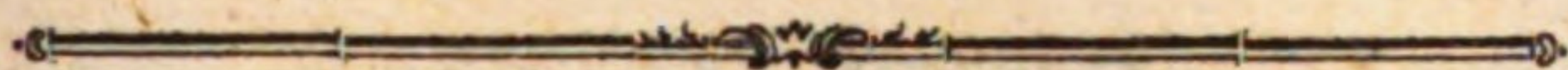
DÉGUISEMENT DE CUPIDON.

L'AMOUR tout orgueilleux de son arc brillant, apperçut, jouant & folâtrant ensemble, des Nymphes charmantes, des Faunes badins & légers, &

tous les Dieux des campagnes riantes. Il quitte aussi-tôt sa première forme , prend la figure d'une jeune fille (1) , affecte un regard timide , une voix enfantine , un geste négligé , une démarche molle & voluptueuse , & se mêle à cette troupe qui le méconnoît. Tous pensent que c'est une jeune Nympe : aucuns ne s'apperçoivent que l'on veut leur tendre des embuches ; mais le perfide Cupidon ; rappelant alors toutes ses fourberies , s'approche des Faunes , les excite par un doux sourire , agace ces jeunes Nymphes par mille jeux malins , & leur dérobe les baisers les plus délicieux. Dès que cette troupe charmante , commence à ressentir les feux de l'Amour , les uns se couronnent de roses , les autres se dispersent dans les campagnes fleuries , en chantant Bacchus , toujours accompagné des ris & des jeux. Le tendre Fils de Vénus , Cupidon faïsit alors un trait , & dit , en le dirigeant d'un œil malin , lançons-le au milieu de cette troupe joyeuse ; c'est nous être assez , & même trop long-

(1) L'Amour qui cependant s'apprête à la surprendre ,
Sous un nom supposé vient près d'elle se rendre :
Il parut sans flambeau , sans flèches , sans carquois :
Il prend d'un simple enfant la figure & la voix.

tems diverti. Il convient, jeunes Nymphes, que vous brûliez des feux dont brûlent Vénus & Jupiter ; & vous Faunes, vous devez être également enflammés. Cupidon satisfait remonte vers l'Olympe.

*A G E R R I U S.*

AIMONS & buvons, je vous en conjure, vous le tendre favori des Graces ! Aimons & buvons, pendant que la triste vieillesse est encore loin de nous, & que l'âge nous permet de nous livrer aux jeux & aux plaisirs ? En effet, que nous servira de connoître la sévère morale du farouche Cléanthe, & toutes les maximes rigides que l'on a débitées sous le Portique ? Croyez-moi, laissons toutes ces visions aux Sophistes que la raison blesse, & qui ne se repaissent que de vaines chimères. Pour nous, couple chéri des Dieux, suivons Bacchus, suivons l'Amour : aimons & buvons.

*A C O T T A.*

O DÉLICAT & judicieux Cotta ! Quoi, vous ne sentez rien pour la charmante Lycoris ; cette Ly-

coris qui enchanteroit Jupiter même ; tandis que vous avez du goût pour l'effroyable Mélisse , que le peuple le plus grossier dédaigne & méprise. O le délicat & judicieux Cotta !

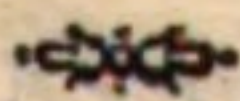


A S E S A M I S.

BUVONS , mes amis , buvons , je vous en conjure. Buvons , chantons & folâtrons. C'est ainsi que vit Bacchus , & la Reine de Cythère. C'est ainsi que vivent les Déeses & les Dieux. Vivons donc de même , mes chers convives. La jeunesse s'envole plus vite que le vent. Avec plus de légèreté que le vent la vieillesse vient fondre sur nous. Ne tardons pas , mes amis , les jours écoulés ne reviennent plus. Nous nous plaindriions envain du peu de durée des plaisirs , & des douceurs passagères de cette vie trop courte. Malgré nos plaintes , l'affreuse mort nous plongera dans le gouffre insatiable des enfers. Moins notre vie aura été délicieuse , moins nos jours auront été agréables , & plus les tourmens qui nous attendent seront grands & terribles. Ainsi l'ordonnent les cruels destins.

LE POUVOIR DE L'AMOUR,

J'AI assez chanté ma tendre Lycoris : ma Lycoris si belle & si charmante. Cupidon, ce petit Dieu libertin, se joue ordinairement sur son sein voluptueux, & sur ses joues de roses. Assez j'ai célébré sa blonde chevelure, ses yeux redoutables qui me font périr si cruellement. Amis, chantons les combats : chantons les batailles : faisons résonner la trompette guerrière : annonçons Mars en fureur. Ce Dieu, après les horreurs des plus sanglantes mêlées, va se reposer entre les bras de Vénus qu'il adore. Réchauffé sur le sein de la tendre Déesse, il cueille mille baisers, & goûte des plaisirs plus doux, plus délicieux que le nectar. Mais où m'entraînes-tu donc, Muse trop légère ? Je me préparois à chanter les combats, & je célèbre toujours la charmante Vénus ; je chante toujours son Fils.



Souvent ce Dieu si fier, vaincu par tes appas,
Dépose sa fierté pour languir dans tes bras.
Sa tête est sur ton sein nonchalemment penchée,
Et l'amour tient son ame à ta bouche attachée :

M m

Ses yeux étincelans errent sur ton beau corps ,
 Et nourrissent ses feux , en pillant tes trésors :
 Tant tu fais avec art bien placer tes caresses ,
 Allumer les désirs , provoquer les tendresses.

HENAUT.

Il languissoit près d'elle , il brûloit dans ses bras....
 Les folâtres plaisirs , dans le sein du repos ,
 Les Amours enfantins désarmoient le Héros.
 L'un tenoit sa cuirasse , encor de sang trempée ,
 L'autre avoit détaché sa redoutable épée ,
 Et rioit en tenant dans ses débiles mains
 Le fer.

VOLTAIRE.

A SES AMIS.

ARMONS-NOUS , Buveurs , armons - nous de nos
 verres : Il faut nous livrer à une aimable folie , &
 à une douce fureur. Le jour & le lieu nous invi-
 tent à célébrer d'agréables Orgies. Loin d'ici soins
 importuns. Loin d'ici vaine raison , inutile sagesse.
 J'ignore quel feu coule maintenant dans mes veines.
 Mon ame est émue , agitée. Le cruel Bacchus me
 possède tout entier. J'entre en fureur , ô mes chers
 convives ! j'entre en fureur de plus en plus. Armons-
 nous de nos verres. Qu'il sera doux pour moi de
 mourir en buvant !

A U X M Ê M E S.

BUVONS mes amis , buvons à pleine coupe , malgré la censure des sages attrabilaires , & des vieillards chagrins ? Buvons sans interruption , buvons à pleins verres. Douce liqueur , délices des Dieux ! ô Bacchus , toi qu'accompagnent les ris & les jeux , viens souvent avec nous , une couronne sur la tête , une large coupe à la main : échauffe nos esprits. Je veux boire d'excellent vin , puisque je ne puis éviter les ciseaux de la Parque cruelle , & retarder d'un instant mon heure fatale. Allons vite , donnez-moi trois coupes , ensuite neuf , puis trois fois neuf : enfin donnez-les sans compter , je boirai de même. C'est ainsi que l'on chasse les ennuis.

C U P I D O N

A DE JEUNES NYMPHES QUI LE FUYOIENT (1).

OBELLES , ô tendres Nymphes , qui réunissez la douceur à la beauté , vous que j'aime plus que mes yeux , arrêtez , demeurez ! vous n'avez rien à craindre. On ne veut pas vous tromper. Vous voyez le

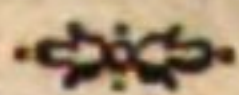
(1) Le sujet de cette pièce a été pris d'après un tableau charmant.

plus puissant des Dieux : mon pouvoir est d'autant plus grand, que j'unis les Amans heureux avec les chaînes les plus brillantes, & les plus agréables. Pourquoi donc me fuyez-vous ! Approchez, je vous en conjure. Les jeunes filles aiment les pièges que je tends : elles chérissent les traits que je porte. Les graces, les ris & la volupté m'accompagnent. Sur mes pas vole sans cesse une troupe d'Amans, tendres, sensibles, & toujours enflammés d'un beau feu. Chassez toutes vos inquiétudes, à l'ombre de ces ormeaux, tandis que leurs feuilles naissantes sont agitées par les tièdes haleines des zéphirs, & que la terre émaillée de diverses couleurs, renouvelle sa verdure. Cueillez des branches légères de myrthe panaché. Offrez ici à la belle Vénus, ma mère, les plus doux sacrifices. Consacrez - vous à elle pour toujours. C'est ainsi qu'elle vous accordera des amours délicieux, des époux charmans, des enfans aimables, & des jours long-tems purs & fereins.

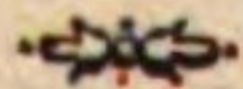
❖❖❖
Venez dans ce secret asile ,
Sur l'émail des plus belles fleurs ,
Savourer d'un bonheur facile ,
Les plus séduisantes douceurs.
Le tems, le cœur, la solitude ,
Tout invite à la volupté !
M. B.

S E S G O U T S.

LA tête couronnée de roses , la main armée d'une large coupe , je passe des jours heureux , au milieu de doctes loisirs. Tantôt je suis à pas précipités une aimable Bergère , tantôt je chante Bacchus , les repas somptueux & délicats. Je ne suis tourmenté par aucune espèce de crainte. Entièrement livré à la volupté , elle seule me possède. Je goûte les douceurs délicieuses du sommeil : je pense rarement au lendemain ; je jouis du présent , & je vis absolument pour moi.



Ainsi coulent mes jours sans soins , & sans envie ;
Je les vois commencer , & je les vois finir :
Nul remords du passé n'empoisonne ma vie :
Satisfait du présent , je crains peu l'avenir.



Heureux qui , méprisant l'opinion commune ,
Que notre vanité peut seule autoriser ,
Croît , comme moi , que c'est avoir fait sa fortune ,
Que d'avoir , comme moi , bien su la mépriser.

CHAULIEU.

A C U P I D O N.

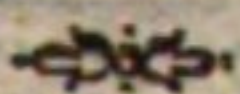
Où sont tes traits terribles !
Pour qui réserves-tu tes flèches invincibles ?

VOLTAIRE.

Accours, Cupidon, accours promptement. Apporte ton carquois, tes traits dorés, ton arc qu'on ne peut éviter : cet arc redoutable à Vénus elle-même. Ne tarde pas, ô puissant Cupidon ! viens fléchir la cruelle & arrogante Philis ; cette Philis qui s'enorgueillit d'opposer à tes loix un front rebelle. Qu'elle ressente les tendres feux de l'Amour, blesse son cœur, comme il convient. Fais, je t'en conjure, qu'elle brûle intérieurement. Fièrre d'effacer par ses charmes toutes les autres Beautés, Philis paroît toujours vêtue d'une robe éclatante. Ses cheveux sont entremêlés de fleurs, & sa démarche est voluptueuse. C'est ainsi qu'elle cause impunément la perte & des hommes & des Dieux. Qui voudra désormais, ô Cupidon, se prosterner au pied de tes autels, & invoquer la belle Vénus ! Le tems presse, hâte-toi : car si Philis triomphe encore quelque tems, ta gloire & ta puissance seront entièrement anéanties.

A C O R I N N E.

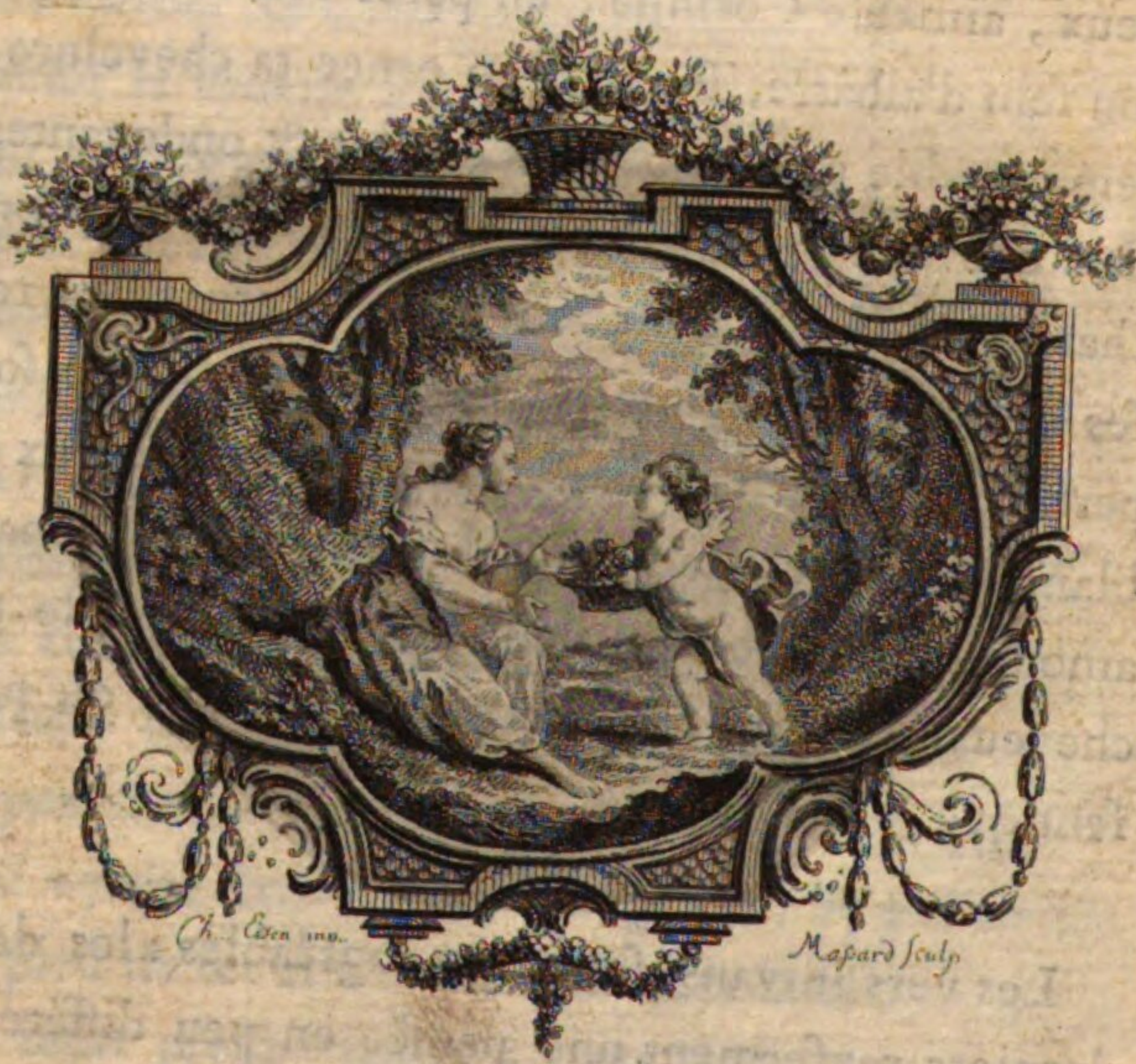
O MA chère Corinne, reçois avec un sourire gracieux cette belle corbeille remplie de roses odorantes. Cupidon les a cueillies lui-même de sa main délicate. Je les lui demandois depuis long-tems : il vient enfin de me les envoyer. O présent agréable & précieux ! O fleurs tendres & charmantes ! tu peux , aimable Corinne , en parer ton beau sein , ton sein d'albâtre. Tu peux en orner ta chevelure , remarquable par ses boucles déliées & ondoyantes. Des cheveux entremêlés de boutons de roses , sont charmans. Un sein embelli par l'incarnat des roses nouvelles enchante les regards. Qu'il me soit permis de couvrir de baisers ton sein voluptueux & blanc comme la neige , & de toucher d'une main amoureuse les boucles déliées & flottantes de tes cheveux. C'est la seule récompense digne du présent que je t'offre.



Les vers suivans sont très - agréables : les deux derniers renferment une pensée en peu différente de celle du Poëte Latin : elle n'en est pas moins délicate.

Tendres filles de Flore,
Image du plaisir,
Colette dès l'Aurore
Viendra pour vous cueillir.
Vous brillerez près d'elle
D'un éclat plus parfait :
C'est le sein d'une Belle
Qui pare le bouquet.

FAVART.



1152

1152







Anacreon,

Anacrion

Paphos [i.e. Paris] 1773

Rar. 232

urn:nbn:de:bvb:12-bsb10857511-3